ACTUEL

nova press

Nº 16
JANVIER 1972

MENSUEL 3F
35F. belges

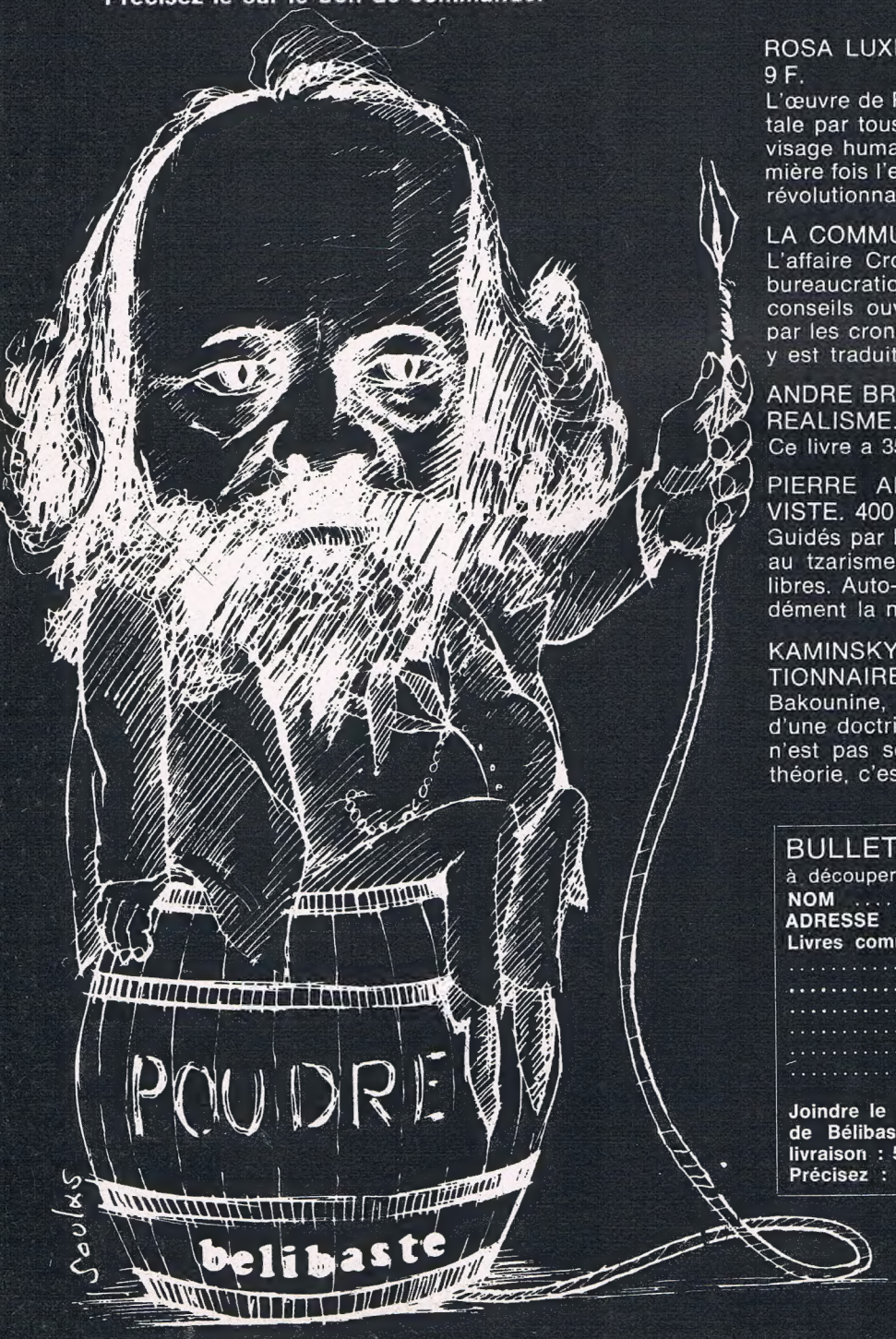
ARMEE : LES SOLDATS SE DEFILENT

Gilbert Shelton

Edition Anarchie

les livres noirs de BELIBASTE

Actuel, **journal en marge, s'est trouvé un petit frère : Belibaste, éditeur libertaire. Ce pseudonyme cache un collectif qui poursuit deux idées fixes :**
— Editer ou rééditer tous les textes anarcho-libertaires passés, présents ou à venir, ceux devant lesquels les boîtes organisées reculent parce qu'ils n'entrent pas dans une ligne : celle des gros tirages, du Goncourt, ou d'un groupe politique.
— Distribuer sans distributeurs, vendre directement aux copains, et moins cher de 33 %. Au moins...
Si ça vous intéresse, voici quelques-uns des titres déjà publiés. (Il y en a d'autres.)
Vous pouvez les commander un à un, ou en recevoir trois, avec 20 % de réduction. A vous de calculer. Précisez-le sur le bon de commande.



ROSA LUXEMBOURG : LETTRES DE PRISON. 80 p. 9 F.
L'œuvre de Rosa Luxembourg est considérée comme capitale par tous ceux qui cherchent à définir un socialisme à visage humain. Ses lettres de prison révèlent pour la première fois l'exceptionnelle dimension humaine de la grande révolutionnaire allemande.

LA COMMUNE DE CRONSTADT. 113 p. 9 F.
L'affaire Cronstadt est la conséquence du Communisme bureaucratique opposé aux militants se réclamant des conseils ouvriers. Le livre est composé de textes écrits par les cronstadiens. Le journal des insurgés, les **Izvestias**, y est traduit pour la première fois intégralement.

ANDRE BRETON, POSITIONS POLITIQUES DU SURREALISME. 114 p. 15 F.
Ce livre a 35 ans. Toutes les idées de Mai 68 y sont déjà.

PIERRE ARCHINOFF. LE MOUVEMENT MAKHNOVISTE. 400 p. 24 F.
Guidés par Makhno, les paysans révoltés résistant à la fois au tzarisme et au bolchevisme, créèrent des communes libres. Auto-discipline, volontariat, etc. la makhnovitschina dément la nécessité du communisme autoritaire.

KAMINSKY : BAKOUNINE OU LA VIE D'UN REVOLUTIONNAIRE. 360 p. 24 F.
Bakounine, révolutionnaire russe, est aussi le créateur d'une doctrine de la révolution universelle. Le décrire, ce n'est pas seulement raconter une vie, une époque, une théorie, c'est évoquer la révolution elle-même.

BULLETIN DE COMMANDE

à découper ou à recopier.

NOM .....
ADRESSE .....
Livres commandés :

..... **Prix** .....
....
....
....
....
....
Total : .....

Joindre le paiement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de Bélibaste, 25, rue des Boulangers, Paris-5e. Délais de livraison : 5 jours à la réception de votre commande.
Précisez : Commande par ACTUEL.

Il se passe quelque chose dans l'armée 2
Le premier syndicat des 2e classe 10
Nul n'est censé ignorer la loi 11
Les lecteurs ne se laissent pas abattre 12
L'homme des casernes 16
Petite bande dessinée 21
Les réformés 24
La chanson de Saint-Cyr 26

Crumb 29
Les « cons » de l'année 30
Répression 34
Martial Raysse 36
Cinéma 39
Borges : La Loterie à Babylone 40
Higelin 48
Geronimo et Sitting Bull 50
Ça va pas la tête ? 54
Bande dessinée 58
Une page débile 65
Amsterdam 66
Mosik 72
Librairie 76
Petites annonces 78

Actuel 16

Janvier 1972
60, rue de Richelieu
Paris 2
OPE 20-20

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Henri Gougaud
Bernard Kouchner
Jean-Pierre Lentin
Patrick Rambaud
Yves Simon

Maquette :
Claudine Maugendre
Christian Otvos
François Vitalis
Didier Chapelot

Administration :
Jacques Goyet

Publicité :
A. B. Kamir

Secrétariat :
Sylvie
Martine Halphen

Composition :
L.I.T.O.,
Dépt Presse offset,
Paris-1er

Photogravure, montage offset, tirage :
Roto Technic offset

Diffusion : N.M.P.P.

Ont participé à ce numéro :
Paul Alessandrini
Caroline Alexander
Bazimile
La Belette
Vincent Ben Tata
Jean-Pierre Bouyxou
Yan et Paulette
Bernard de Burnebise
Casaminor
Cochise
Costric
Philippe Cousin
Dix Ours
Albert le Duc
Jean Durançon
Faucon Noir
Gilles Février
Geronimo
Noël Godin
Philippe Graine
Dr Hachis-Buisson
Dr Hip-pocrates
Georges Henein
Dr Charles Hugard
Ephraïm Lagoye-Brun
Gérard Marin
Moro
Nuage Rouge
Colette Quidam
Ran-tan-plan
Colette Saint-Cyr
Pierre Scias
Sitting Bull
Patrice Vannoni
Jacques Vincent
Jean-Pierre Weintzein

AUX LECTEURS

Nous comptons préparer un dossier spécial sur l'usine et la jeunesse ouvrière. Envoyez-nous tous les témoignages que vous pourrez recueillir. Soyez longs et précis. Merci.

Actuel est membre de l'Underground pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la publication : Jean-François Bizot

LE SEVICE Mi

L'Armée, comme l'Eglise d'ailleurs, possède une connaissance intuitive mais sûre du cœur de l'homme et des ressorts qui le font avancer. Seuls douteront de cette affirmation ceux-là qui n'ont jamais pensé que conduire les hommes à la mort était une entreprise bien plus délicate et d'un tout autre ordre que celle qui se contente de leur faire serrer des écrous. » Le lieutenant-colonel Salini, en 1969, parle tranquillement, sérieusement, consciencieusement, de nous conduire à la mort, vous, moi, n'importe qui.

Tous les nationalistes n'ont pas la naïve franchise du lieutenant-colonel Salini. Habituellement, on dissimule ce qu'il faut bien appeler un désespoir définitif derrière un idéal, c'est-à-dire une série de mythes, de symboles et d'attitudes capables d'exacerber, chez tout individu moyen, une agressivité toujours latente et de provoquer les réactions auxquelles il serait vain de chercher un sens. Drapeaux, décorations, uniformes, tambours, trompettes et monuments, voilà pour les symboles. On sait que les spectateurs des religions obscures ne supportent pas que l'on prenne leurs totems pour des morceaux de bois, et leurs étendards pour des bouts de tissu. Gloire, honneur, héroïsme, pureté, voilà pour les mythes. Loyauté, rectitude, intransigeance, virilité, voilà pour les attitudes. Le tout fondant une morale qui n'est autre qu'une déification de l'agressivité sous toutes ses formes.

Ils sont aujourd'hui en France, 500 000 soldats, 325 000 hommes pour l'armée de terre, 106 000 pour l'armée de l'air, 69 000 pour la marine. Ils n'ont qu'un seul maître : l'Etat. Un seul principe : la légalité. C'est du moins ce qu'ils disent : « Peu importe la couleur politique du président de la République, l'armée est l'outil du gouvernement », affirment volontiers les officiers.

Et Debré précise : « Les forces armées sont au service de la nation. Leur finalité est celle de la France. » Bien. Mais admettons que la France se sente un beau jour d'humeur révolutionnaire, et que la légalité s'en trouve aussi flottante qu'un vulgaire dollar. L'homme des casernes attendra-t-il sagement que le peuple décide de son avenir ? Sans aucun doute, non. L'objectif des grandes manœuvres « Safari », en 1969, était de « rechercher et détruire des bandes rebelles réfugiées dans la région des Cévennes après une tentative manquée de subversion générale ». Et le Journal du Parlement du 8 juillet 1970 rappelle fort à propos qu'en 1968, « les bulldozers du Génie ont déblayé les barricades, et les commandos de la marine étaient prêts à intervenir ». L'armée, quoi qu'elle dise, ne sera jamais du côté de la vie. Elle en est incapable. Sa nature même le lui interdit.

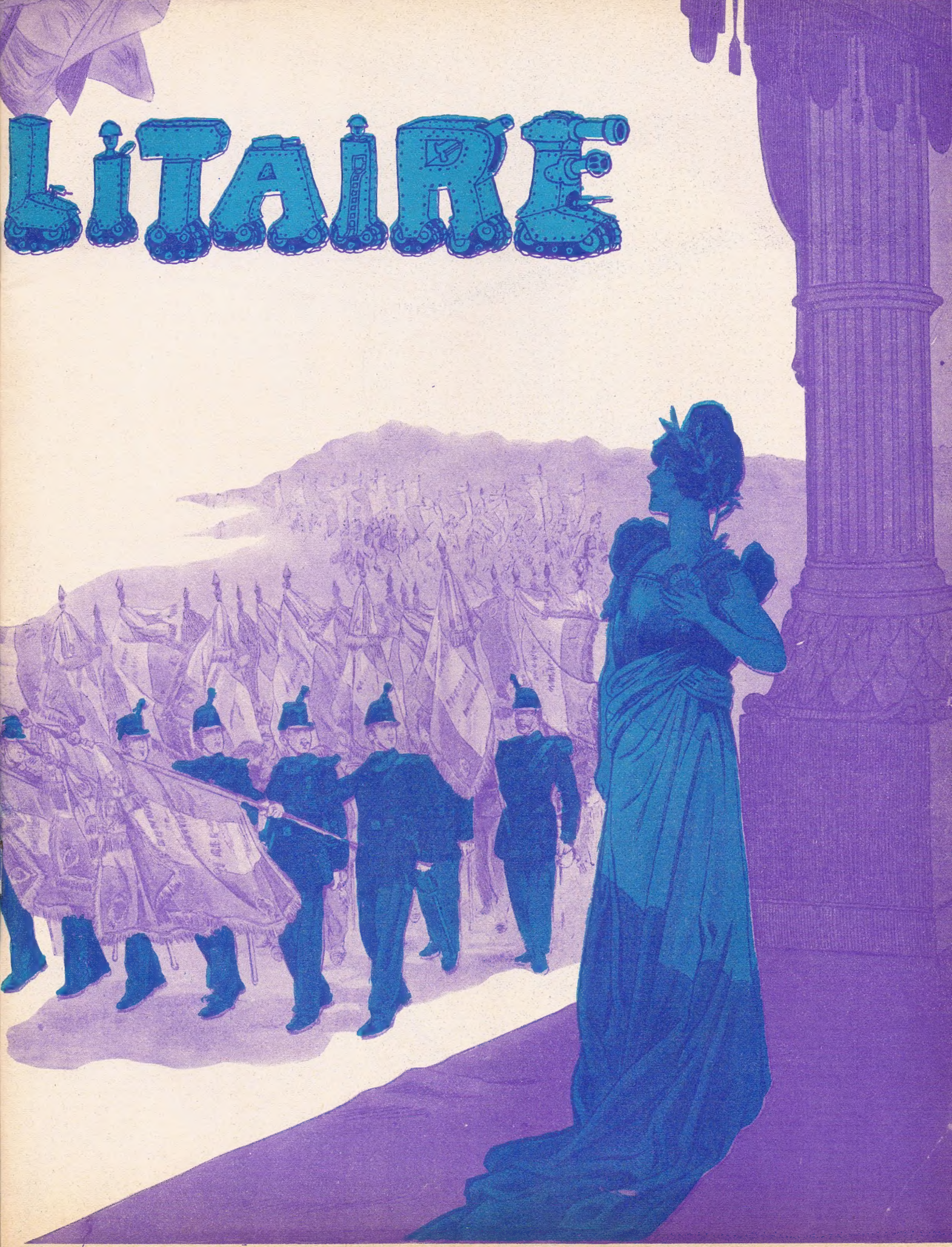
Elle sert le capitalisme. Sans enthousiasme. D'ailleurs, empétrée comme elle l'est dans la grisaille d'une paix interminable et froide, comment pourrait-elle avoir le moral ? Les temps où l'on promettait le baroud, l'aventure, la gloire et l'héroïsme à la jeunesse ardente sont révolus depuis la triste fin des conquêtes coloniales. Quant aux guerres dites conventionnelles, inutile d'en parler : pas la moindre à l'horizon. Voilà donc les soldats condamnés à vivre. Et quelle vie ! « Des gardes sans but ni fin, des corvées à l'utilité douteuse, des travaux avant tout destinés à matérialiser la petite autorité de celui qui les ordonne ou les surveille, un désœuvrement sans joie ni repos. » C'est Michel Debré lui-même qui, un jour de cafard, brossa ce sombre tableau. « Comment, dès lors, vaincre le sentiment aussi puissant qu'irraisonné selon lequel l'armée du temps de paix est sans utilité ? », ajoutait-il amèrement. Oui, comment ? Il est si puissant, ce sentiment irraisonné, que plusieurs rapporteurs à l'Assemblée Nationale s'émeuvent : « Le recrutement des engagés tarit lorsqu'il y a plein emploi » (vive le chômage !), « les polytechniciens se détournent de l'armée, et les élèves de Saint-Cyr, quand ils vont au bal, se mettent des perruques à cheveux longs pour ne pas être repérés comme militaires. » La magie de l'uniforme n'opère même plus. C'est la débandade.

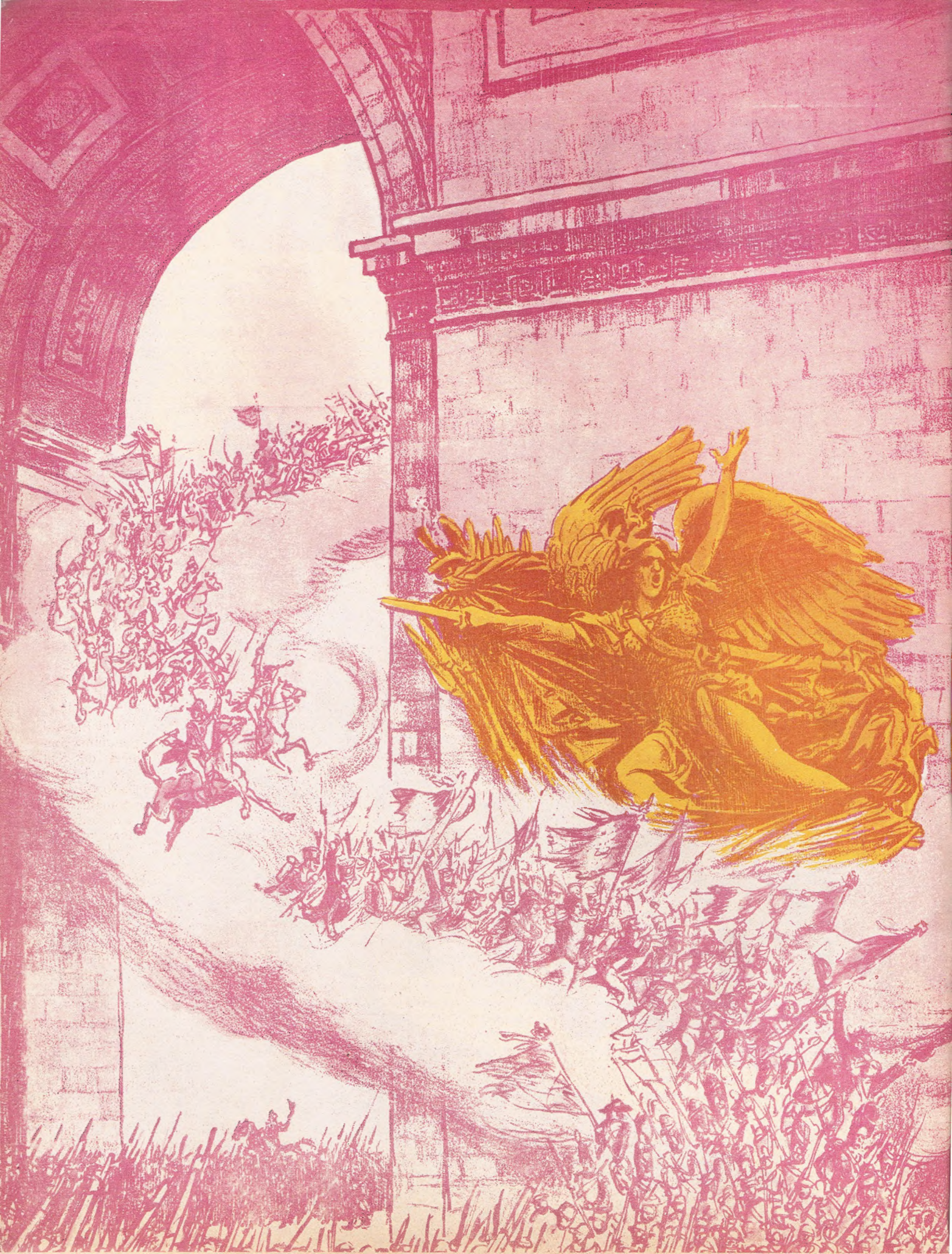
Seuls restent des gestes, des rites dont on ne comprend plus la signification, et des mots qui ne tuent presque plus, sauf dans quelques bagnes militaires, sauf au Fort d'Aiton, témoin de la totale férocité de tout ce qui porte galons.

Reste aussi l'armée de techniciens dont rêvait le général de Gaulle. Elle sort lentement des limbes. Sinon, le vide. Un rédacteur d'Actuel a rencontré à l'armée le premier analphabète de sa vie : « On aurait dû me dire : Burnier, prenez ce type, s'il ne sait pas lire dans trois mois, vous irez au trou. J'aurais accepté. » Certes, l'armée provoque un grand brassage social ; oui, on y rencontre, qui un pequenot, qui un prolo, qui un bourgeois. Bien sûr on y fait du sport . . grandes euphories de l'effort. Certains y trouvent même une profession de technicien supérieur.

Mais l'utopie seule respire ; si l'on en croît les défenseurs de la force de frappe, le militarisme de papa est suranné et l'infanterie inefficace. Dans un autre régime, pourtant tous pourraient, devraient même, accepter un service d'un an au service de tous, et s'atteler aux tâches dont personne ne veut : éboueux, durs postes d'O.S., travaux divers et repoussants. Mais pour accepter cela, il faut y croire. Y croire cela implique une société juste, un changement politique global, une révolution ; et encore...

LITAIRE





LES RECRUES SONT FATIGUÉES

La génération de mai 1968 gagne à regret les casernes. Les cheveux longs tombent à flots sous la tondeuse des armées. Serait-ce assez pour que les idées disparaissent sous le calot, que les révoltes s'évaporent au rythme de la marche au pas ? La grande presse reste discrète. On attend l'occasion d'un suicide ou d'une grève de la faim pour un entrefilet. Pourtant, Michel Debré, ministre de la Défense nationale, s'énerve chaque jour davantage. On va jusqu'à inculper un pasteur paisible, M. Cruse, coupable d'avoir parlé de l'objection de conscience en public il y a presque un an. Refus d'obéissance, grèves de la soupe, sursauts individuels et collectifs : au-delà des haines, du silence et du cri de l'adjudant, il se passe quelque chose dans l'armée. Le ministère de la Défense nationale l'avoue implicitement. Il vient de réformer d'office 60.000 sursitaires, pour la plupart des étudiants suspectés d'avoir subi la contagion du gauchisme. Mais les autres ?

Mai 1971 à Montlhéry : « Direction rue Karl Marx, les gars ! ». Halètements. Piétinements de fauves ferrés. Les gendarmes mobiles chargent en direction d'une barricade de pneus et de vieilles carcasses de voitures aux arêtes salement tranchantes. Derrière le tas de ferraille, une centaine de types brandissent mollement des pancartes assassines : « Mort aux vaches », « Vive l'amour libre et la pornographie », « Liberté sexuelle ». Pas de cris de haine, pas de fuite éperdue. Les jeunes gens ne savent trop que faire, l'état-major n'a pas donné d'instructions précises. Ils agitent leurs bouts de bois peints sous le mufle des faux taureaux. Ils attendent la meute, vaguement curieux. Elle arrive. Elle cogne. Des grenades offensives vomissent sur le ciel, claquent dans les reins des petits salauds. C'est la fête. L'état-major suit à la jumelle le déroulement des opérations, comme à Austerlitz. Mais ce n'est pas une bataille. Ce n'est même pas une vraie manif. C'est une banale manœuvre, ou plus exactement une démonstration de maintien de l'ordre : les flics, avant la charge, ont eux-mêmes distribué les pancartes aux « manifestants » — des appelés du régiment de marche du Tchad obligeamment prêtés par l'armée. Bons petits gars, peu nerveux mais coopératifs, et qui se laissent docilement blesser : l'un aux reins, par un bouchon allumeur de grenade offensive, un autre aux yeux par un jet de gaz, un troisième à la tête par un coup de matraque.

Novembre 1971, à Lille. Le 43e régiment d'infanterie, réveillé en catastrophe, s'ébranle en pleine nuit. Direction : la région de Leuze, en Belgique, où flambe une insurrection populaire puissamment organisée. La gendarmerie territoriale a été attaquée par le peuple en armes. L'armée belge a dû lancer dans la bataille un bataillon de reconnaissance et deux bataillons de paracommandos, qui ne parviennent pas à endiguer la révolution. Dans le cadre des accords de défense bilatéraux signés entre la Belgique et ses alliés, la France envoie donc le 43e régiment d'infanterie pour aider au rétablissement de l'ordre. L'opération porte le nom de « Hainaut 71 ». C'est encore une manœuvre.

Octobre 1970, au Tchad : onze soldats français sont tués et dix autres blessés dans une embuscade tendue par les forces révolutionnaires tchadiennes. Ce n'est pas une manœuvre. Trois mille Français se battent sur ordre de leur gouvernement pour soutenir un régime qualifié de répressif et de non-représentatif par des journaux conservateurs. Michel Rocard, secrétaire général du PSU, se demande ce que nous « protégeons » là-bas : un système politique branlant, les investissements capitalistes dans l'exploitation du coton ou les gisements d'uranium du Niger ?

Juillet 1971 : le général Bigeard, ex-colonel en Algérie, est nommé commandant des forces armées du Sud-Océan Indien. Des émeutes populaires éclatent à Tananarive. Bigeard est chargé d'aider le gouvernement malgache à rétablir son autorité. Sur son ordre, de nombreux appelés du premier régiment d'infanterie de marine, ordinairement stationné à Bayonne, s'envolent pour Madagascar. Ils voyagent en civil, dans des avions civils, et sont munis de faux passeports civils portant la mention : fonctionnaire, qui seront brûlés par les autorités militaires à leur retour. Ce n'était pas, non plus, une manœuvre.

Des appelés, des gens qui n'ont rien demandé à personne, sont ainsi constamment entraînés dans des plaisanteries douteuses qui se terminent parfois en faux-jeux meurtriers. A la guerre pour rire, on ne joue pourtant qu'à moitié. On tire à blanc, pour le moment, mais sur un ennemi clairement défini, et qui devra rester à tout jamais, dans la mémoire du petit soldat, l'homme à abattre : ce n'est plus le « boche », comme en 14-18, c'est le civil rebelle, le subversif, le révolutionnaire, l'ouvrier ou l'étudiant. Bref, l'armée apprend au peuple à se battre contre lui-même. Elle se prépare clairement à la guerre civile.

Et quand on se bat vraiment comme au Tchad ou à Madagascar, c'est encore contre un peuple, et pour ses maîtres, pour perpétuer une ordre social dont ses victimes ne veulent plus.

L'ennui, pour le gouvernement, c'est que le petit soldat subit comme les autres la contagion des révoltes. Ceux qui avaient dix-sept ans en mai 1968 font aujourd'hui des robots-bidasses déglingués qu'il est difficile de faire marcher droit. Si la discipline fait la force principale des armées, l'armée française est de plus en plus faible. Toujours serein, Michel Debré affirmait récemment aux députés inquiets de la majorité silencieuse : « Le moral des troupes n'est pas atteint par le gauchisme ». Par le gauchisme peut-être pas, mais atteint, il l'est. Les accrocs se multiplient, et malgré les consignes de silence ils deviennent des faits publics dont la presse, même la plus gouvernementale, ne peut éviter de parler. Voilà que la Grande Muette se met à crier : Jean-Pierre Lalanne, en novembre dernier, arrive à la caserne d'Etain entre deux gendarmes, les menottes aux poignets. Il est insoumis. Il ne veut pas faire son service militaire, il refuse de porter l'uniforme. Reçu par son chef de corps, il confirme son refus et annonce son intention de commencer une grève de la faim. « Je veux rester libre », déclare-t-il. « Libre » est sa dernière parole : il se pend dans sa cellule peu de temps après. Le onze novembre, des objecteurs de conscience déposent une gerbe à l'arc de triomphe, devant la tombe du soldat inconnu. Elle porte l'inscription suivante : « A Jean-Pierre Lalanne, tué par les autorités parce qu'il refusait de servir ».

Son cas est symbolique mais n'est pas isolé. Les suicides de soldats se sont multipliés ces dernières années, au point que le ministre des armées s'est cru obligé de remettre à jour la circulaire 5275 EMAT, datée du 30 décembre 1964, qui considère les tentatives de suicide comme « des simulacres destinés à soustraire leurs auteurs au service militaire », et insiste pour que les simulateurs soient détectés et traduits devant les juridictions militaires.

Jean-Luc Boudin, cantonné à Saumur, est donc condamné le 19 novembre à quatre mois de prison avec sursis pour avoir tenté de se donner la mort en avalant des barbituriques. Roger Pegna, accusé de s'être tailladé les veines du poignet, est acquitté. Alain Langeard, agent de l'EDF à Chinon, incorporé à Orléans, se « blesse volontairement ». Son commandant d'unité l'expédie à l'hôpital psychiatrique du Val de Grâce. Il est réformé. Après quoi le tribunal de Reuilly le convoque pour répondre du délit de « mutilation volontaire en vue de se soustraire aux obligations militaires », comme Boudin et Pegna. Mais Langeard a changé d'adresse. Il ne reçoit pas la convocation. Arrêté par la police, il passe une semaine à la maison d'arrêt de Tours, puis trois semaines à Fresnes avant d'être libéré pour être à nouveau convoqué par le tribunal de Reuilly.

Les cas de ce genre sont nombreux. On ne les connaît pas tous. Michel Debré, encore lui, tente de minimiser leur portée : « Ce sont des exceptions. Ces gens-là sont des déséquilibrés, comme il y en a partout. » Mais du même coup, il s'enferre : si « ces gens-là » étaient fous au moment de leur incorporation, il était facile de le reconnaître, et légal de les réformer sur le champ. S'ils le sont devenus au service militaire, c'est que l'armée peut rendre fou. Bel aveu de la part d'un ministre de la Défense nationale.

Fou, c'est de toute façon l'étiquette que l'on colle à chaque individu qui conteste toute grandeur aux servitudes militaires et qui refuse de les assumer. Prétexte rassurant : mieux vaut invoquer la folie qu'admettre la rébellion. C'est ainsi qu'Alain Gouin est devenu un « malade mental » exemplaire.

Insoumis en septembre 1970, Alain Gouin est amené à la caserne manu militari. Affecté aux cuisines pour décrasser les bacs à frites, vider les poubelles et nettoyer le sol, il refuse d'obéir. Un officier le menace : « Refus d'obéissance, ça va chercher dans les deux ans de forteresse. Le maintenez-vous ? » Il répond : « Oui, exprès pour vous faire chier ». Il ne veut pas porter les armes, il ne reconnaît aucune hiérarchie. En novembre, il est mis au arrêts. Gardé par une sentinelle, soumis à un régime

très dur, transféré de prison en prison, il fait deux grèves de la faim et maigrit de onze kilos. En mai 1971, il comparaît devant le tribunal militaire. Il risque deux ans de bagne. Mais des articles de presse le soutiennent et l'on manifeste en sa faveur. Il devient dès lors une gêne pour ses supérieurs, qui cherchent à s'en débarrasser. On le traduit devant une commission de réforme dont la décision est connue d'avance : jugé « impulsif, égocentrique, de type délinquant juvénile incapable de s'adapter à un milieu structuré comme l'armée », il est renvoyé dans ses foyers, après dix mois de service, dont sept de prison.

Les réformés, ce sont ceux qui ont eu de la chance. D'autres n'en ont pas eu, et sont morts sans l'avoir voulu, classés dans les x % de pertes que s'accorde légalement l'armée en temps de paix. Ce fut le cas d'Alain Ingremau, appelé du contingent 71/08 à Trèves. Le jour de son décès, un tract circulait dans la caserne. Il dénonçait « l'armée fabrique d'automates » et le « système militaire assassin ».

De telles actions collectives sont de plus en plus fréquentes. Des brimades tragiques aux mesquineries quotidiennes, tout est prétexte à grogne et à révolte. Et si la hiérarchie s'émeut, elle hésite à sanctionner. A Evreux, au 43e régiment de transmissions, la soupe n'est pas bonne. Trois râleurs l'écrivent sur le cahier de semaine : « On en a marre de bouffer comme des porcs. Où passent les 5,80 F de subventions alimentaires ? » Ils signent. Réponse : vingt jours d'arrêt. Le lendemain à midi, toute la compagnie refuse de manger. Une autre compagnie les imite. Au total, plus de deux cents soldats retournent leurs plateaux. A quatorze heures, le colonel alerte la Sécurité Militaire, supprime les permissions et met au menu du soir une marche forcée de trente kilomètres. Par solidarité, des malades quittent l'infirmerie et se portent volontaires pour suivre leurs camarades. Les jours suivants, les murs d'Evreux se couvrent d'inscriptions : « Sécurité militaire égale Gestapo ». « Libérez nos camarades » « Gloire au 41e » des lycéens vont jusqu'à menacer un sergent venu effacer les graffiti près du champ de tir. Depuis, l'ordinaire s'est, paraît-il, amélioré.

En juillet dernier, au cours d'un stage d'escalade du 93e Régiment d'Artillerie de montagne, deux accidents se produisent à quelques jours d'intervalle. Dans les deux cas, les secours mettent plus de deux heures à arriver sur les lieux. Au lendemain du deuxième accident, les soldats refusent de se lever, assistent à la cérémonie des couleurs en pyjama et arrachent au capitaine la promesse que toutes les règles de sécurité seront désormais respectées.

Dans une autre caserne, les gradés annoncent un exercice de tir de nuit à la place du quartier libre. Les soldats décident de le saboter. Ils refusent d'abord de monter dans les camions, puis embar-

Les bagnes

Gérard F. a vingt-huit ans. Il est journaliste à Paris, vaguement libertaire. Il a gardé des mauvais souvenirs de son passage dans les chasseurs alpins : « Au bout d'un an, par hasard, et parce que j'en avais marre, je ne suis pas revenu d'une permission. Au bout de six jours, j'étais déserteur. Je suis retourné à Grenoble, encadré par deux gendarmes qui me suivaient jusque dans les chiottes. Avant d'aller à Aiton, j'ai passé quatre mois en prison. Là-bas, au fort d'Aiton, il n'y a pas vraiment de règlement. Aujourd'hui, c'est une prison, je crois, mais quand j'y étais, c'était Biribi, le bagne. Au moindre écart, on te flanquait au mitard. On te descendait dans un trou. On posait une grille au-dessus de ta tête, et toi, dans ce puits dégueulasse, à patauger dans la merde, tu pouvais rester plusieurs jours. La nuit, on te foutait en cellule. Le reste du temps, on creusait des trous que d'autres rebouchaient. Quand tu essayais de te tirer, les paysans du coin te dénonçaient. Tu étais un danger public. Souvent, les prisonniers brûlent une lame de rasoir et la bouffent. Ou bien ils avalent les dents des fourchettes. Ils espèrent sortir d'Aiton, aller en prison avec les droits communs. Là, si tu veux, tu peux t'ouvrir les veines dans les lavabos, si tu te rates, tu ne va pas au mitard.

« A Aiton, les cellules sont minuscules, 2,6 m sur 2,3 m. Une planche sert de lit, un trou qui ressemble à des chiottes se morfond dans un coin sale. Au-dessus de la porte, une bouche de chauffage grillagée. Sur la droite, à la tête du lit, une petite cavité, de quelques centimètres carrés, avec une ampoule d'un faible voltage protégée par un grillage indémaillable. Derrière, des barreaux. Le jour est électrique.

« Qui trouve-t-on au fort d'Aiton ? Ceux qui ont été l'objet de deux ou plusieurs condamnations d'un an au moins pour rébellion ou violences envers les « dépositaires de l'autorité et de la force publique ». Eventuellement, « ceux qui ont été l'objet de deux ou plusieurs condamnations dont la durée totale est comprise entre trois mois et un an, pour ces mêmes motifs ». Y sont également affectés les militaires ayant encouru certaines condamnations au cours de leur service, du genre « dégradation du matériel de l'Etat, etc. ».

Deux bagnes sont tristement célèbres, Aiton en Savoie, et Obock du côté de Djibouti. La Compagnie Spéciale de troupes métropolitaines cantonnée à Aiton depuis une dizaine d'années reçoit plus spécialement les insoumis, les hommes condamnés à deux ans d'emprisonnement pour « s'être rendus impropres au service militaire ». Egalement ceux qui, par leur « mauvaise conduite », constituent un danger pour le moral des troupes — ce qui va assez loin —, ou ceux qui tentent de se mutiler pour regagner l'air libre.

Les périodes passées dans ces joyeux camps d'internement sont néanmoins considérées comme service actif, alors que celles passées en prison ne le sont pas, et s'ajoutent donc au temps de service. A vous de choisir.

quent en braillant des chansons et des slogans antimilitaristes. Arrivés au champ de tir, ils filent dans les bois avoisinants. Les sous-officiers rameutent à grand peine le troupeau rebelle et distribuent les armes. Un mot d'ordre circule de bouche à oreille :« Tout le monde zéro au tir. » Les séries passent. Aucune cible n'est atteinte. L'exaspération des officiers monte. Leur peur aussi, car ces hommes énervés sont armés et ne se privent pas de le faire savoir. A bon entendeur, salut : « Attention, tiens bien ton pistolet-mitrailleur, ça peut partir, te retourne pas. » Retour à la caserne à pied : telle sera la seule sanction de cette révolte goguenarde. Les officiers, pas fiers, préfèreront l'oublier.

Toutes ces rages, tous ces sursauts ne sont encore que réactions de soldats en colère. Elles n'ont pas grand-chose à voir avec une action concertée de soldats politisés. Ici encore les groupes gauchistes, comme ils l'ont tenté dans la rue, essaient de faire en sorte que ces révoltes spontanées s'ouvrent sur une prise de conscience révolutionnaire. Ils se déclarent antimilitaristes, mais se prononcent pour un service militaire de durée limitée : tout militant doit savoir manier un fusil. Ils estiment aussi que l'armée, pilier de l'Etat bourgeois, doit être surveillée et minée de l'intérieur. Ils pensent enfin qu'une action politique dans les casernes peut rompre l'isolement des jeunes appelés.

L'an dernier, trois membres de la Ligue communiste, Hervé, Trouilleux et Devaux, comparaissaient devant le tribunal permanent des Forces armées de Rennes. Ils étaient accusés d'avoir détenu dans leur placard de chambrée des journaux et des tracts jugés subversifs. A la suite de leur condamnation à des peines de prison ferme, **Rouge** entreprit une violente campagne contre « l'armée prison ». Revendications : droit d'expression politique et d'organisation pour les appelés, instruction militaire effective, transports gratuits, solde égale au Smig. Au même moment, à la suite d'un article publié dans les **Temps Modernes** (« Qui servir »), la Gauche Prolétarienne et quelques gauchistes sans étiquette mettent au point un dossier, **Le bidasse en colère,** qu'ils diffusent dans les casernes. Ils se heurtent à l'indifférence des militants civils. Les bidasses en colère restent isolés. Le groupe n'aura qu'une existence éphémère. Aujourd'hui encore paraît **Soldats en lutte,** supplément à la **Cause du Peuple.** Enfin, depuis peu, l'action antimilitariste a pris un nouveau départ dans les lycées. A la suite de la réforme du système des sursis, les élèves de terminale sont en effet directement concernés. A Caen et à Bordeaux par exemple se tiennent des réunions d'information sur l'objection de conscience.

Et le Parti communiste ? Il reste fidèle à sa vieille tactique : des militants purs s'engagent dans des régiments durs et tentent de les noyauter. Ils se gardent comme de la peste de toute action de type gauchiste. Pourtant, un militant communiste, Jean-Jacques Martin, a fait en octobre dernier un coup d'éclat. Pendant la grève du métro, il a refusé de conduire un camion servant aux transports de remplacement. Il ne voulait pas jouer les jaunes. Sanction : six mois de prison dont quatre avec sursis. Le Parti l'a soutenu.

Restent les objecteurs. Ils diffèrent des révoltés encasernés en ce que, justement, ils ont toujours refusé de passer le seuil

REPORTAGE LE SUICIDE D'UN JEUNE APPELÉ A LA CASERNE DE VERDUN

Jean-Pierre Lalanne, un inadapté social plus qu'un objecteur de conscience

— (voici, sans commentaire, celui du Figaro)

Bordeaux, le 27 octobre. (Correspondance « Figaro ».)

Le suicide de Jean-Pierre Lalanne a bouleversé de nombreux habitants de Dax, bien que le jeune homme, qui demeurait quartier Pampara, ait passé aux yeux de beaucoup pour un cas social. Avec ses longs cheveux et son air rêveur, il était le type même de l'adolescent inadapté, et, apparemment, incapable de s'insérer dans la société.

Hier soir, avenue Jules-Bastiat, une femme en noir expliquait, dans sa cuisine, les raisons qui, selon elle, ont pu pousser son fils au suicide. Mme Lalanne parle posément ; elle ne pleure pas. Apparemment, elle n'a pas tout à fait réalisé que son fils vient de mourir.

— Il avait dit, plusieurs fois, que l'armée ne l'aurait pas vivant. Il ne voulait pas être soldat. Si on l'y obligeait, affirmait-il, il ferait un coup dur, il se suiciderait...

— Votre fils vous a-t-il écrit ?

— Oui. J'ai reçu la lettre aujourd'hui seulement. C'était une lettre de détresse. Il me disait : sauve-moi. Sauve-moi si tu le peux. Autrement, il sera trop tard.

— Est-ce à cause de ses cheveux longs qu'il ne voulait pas faire son service militaire ?

— Non. Ses cheveux étaient courts depuis quelques jours. Mais il était antimilitariste. Il ne pouvait pas supporter l'armée. Il ne voulait absolument pas faire son service. Mais je ne croyais pas qu'il en arriverait là. Je croyais qu'il aurait un sursaut. Il est parti si confiant et sûr d'être réformé...

— Certaines personnes de Dax pensent que votre fils était paresseux et qu'il vivait à vos dépens. Refusait-il de travailler ?

— Refuser, c'est beaucoup dire. C'est-à-dire que le temps a passé. Son patron l'aurait bien repris, mais il voulait absolument qu'il se fasse couper les cheveux et Jean-Pierre ne voulait pas céder. Alors, j'ai vu l'assistante sociale. J'ai vu le juge des enfants, qui s'est occupé de lui, mais il n'a jamais rien voulu savoir. On a placé Jean-Pierre dans un centre à Ustaritz, mais il s'est échappé à deux reprises pour revenir à la maison. Après ces deux fugues, le juge l'a laissé. Il ne s'en est plus occupé...

— Comment expliquez-vous que votre fils ait mis ses menaces à exécution ?

— C'est une chose qui n'aurait jamais dû arriver. On aurait dû le soigner, si vraiment il avait quelque chose. Ça fait déjà trois fois qu'il refusait d'aller à l'armée. Il y a eu des dossiers et des dossiers envoyés à Poitiers, et les gendarmes, cet après-midi, m'ont dit : « Ils auraient dû le laisser tranquille quand ils ont vu qu'il était vraiment contre l'armée. »

Gérard Maingot.

d'une caserne. Parce qu'ils se réclament de la non-violence, une solide réputation de rêveurs illuminés les poursuit depuis vingt ans. Ils sont pourtant les seuls à avoir fait plier l'échine de nos princes : en 1963, après une longue grève de la faim, Louis Lecoin — l'apôtre — leur arrachait un statut qui reconnaissait à la jeunesse le droit de ne pas tuer sur ordre.

La discussion de la loi sur l'objection de conscience donna lieu à quelques joyeusetés couleur de ligne bleue des Vosges : aux cris mille fois répétés de « vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », le député Hubert Karcher, obsédé par les « revanchards allemands », se battit pour qu'elle ne s'applique pas aux départements du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle. Michel Debré, qui sévissait alors à la commission des lois, s'acharna sur ce pauvre statut au point de le vouloir mort-né : il tenta de lui imposer quatorze amendements restrictifs. Tous ne furent pas votés, mais la docte assemblée mit finalement au monde un enfant sérieusement handicapé. Seuls sont autorisés à échanger la mitraillette contre la truelle et la brouette — au sein du service civil international — ceux qui plaident au nom de leurs convictions philosophiques ou religieuses. Les arguments politiques sont exclus.

La durée du service civil est exactement le double du temps normal de présence sous les drapeaux.

Jusqu'au printemps dernier, les candidats à l'objection ne disposaient que d'un délai de quinze jours, à dater de la publication du décret d'incorporation, pour formuler leur demande. Une nouvelle loi a été votée, qui leur accorde un mois. Elle n'est pas encore appliquée.

Toute candidature est présentée à une commission juridictionnelle réunie par le ministère des Armées qui siège à huis-clos, et n'a pas à justifier ses décisions de rejet.

Enfin, il est interdit de faire connaître cette loi. Elle n'a, en fait, qu'un mérite : celui d'exister. De nombreux rebelles s'en contentent. Affectés au Service Civil International qui assure leur couverture juridique pendant toute la durée de leur contrat, ils travaillent dans des secteurs d'animation (foyers de jeunes travailleurs, M.J.C., auberges de jeunesse), forment des communautés (de chiffonniers à Nice, rurales dans les Pyrénées), opèrent dans les bidonvilles du Havre, ou partagent, à Saint-Denis, la vie des travailleurs immigrés. « Je ne suis pas d'accord, dit Bruno, 22 ans, futur objecteur, avec ceux qui refusent le service civil ou formulent leur demande en termes politiques. Il est utopique de demander à l'Etat d'élargir la loi en ce sens. Le principal est d'échapper à l'armée, et de donner au service civil un contenu suffisamment subversif pour que la signification politique en soit claire. »

« Pourtant, les objecteurs politiques se font de plus en plus nombreux. « Je refuse d'être à la disposition de l'autorité militaire. Je considère que celle-ci est au service d'un régime capitaliste qui exploite l'homme. Je refuse toute collaboration avec ce régime d'oppression et vous prie de me faire bénéficier de la loi du 21 décembre 1963. Signé : Dominique Valton. La demande est bien sûr rejetée. Après une grève de la faim en compagnie d'un autre objecteur politique, Armel Gaignard, Dominique vient de rejoindre au mitard Sylvain Puttemans et Joël Chapelle, eux aussi rebelles à l'uniforme. François Janin et Jean-Michel Fayard, de la région lyonnaise, Bernard Péran, d'Issy-les-Moulineaux, Armel Gaignard, de Nantes, ont pour leur part opté pour la désertion. « Nous sommes recherchés par la Gendarmerie, disent Janin et Fayard, mais nous ne partirons pas à l'Armée. Il y a d'autres choses bien plus importantes à faire. »

Des comités de soutien se sont créés en leur faveur. Récemment réunis, ils ont décidé une grève d'une semaine de tous les engagés du service civil pour réclamer le droit à l'objection politique, et la possibilité de faire acte de candidature à tout moment. Le statut est en vigueur depuis sept ans. Mille jeunes gens en ont jusqu'à présent bénéficié. Mais, a dit Joël Le Theule devant la Commission de la Défense nationale, « l'objection de conscience resterait un phénomène tout à fait marginal si la progression des demandes enregistrées depuis quelque temps n'était préoccupante : cent par mois environ. »

La situation est bien plus « préoccupante » en Allemagne, où l'on compte dix-neuf mille objecteurs. Il est vrai que leur statut n'a aucun rapport avec le nôtre : l'objection politique y est reconnue, on peut l'invoquer à tout moment, avant et pendant le service militaire, la durée de la mobilisation civile n'excède pas celle du séjour en caserne. Enfin, il n'est pas interdit de faire à la loi autant de publicité qu'on le veut. Les pacifistes les plus enragés ne demandent rien d'autre que l'alignement sur « le pays le plus militariste d'Europe ».

Henri Gougaud.
(Enquête de Jacques Vincent, Vincent Ben Tata, Patrice Vannoni, Yves Simon et M.-A. Burnier)

le premier syndicat des secondes classes

Amsterdam, encore et toujours. Un petit bureau enfermé tout en haut du Cosmos, la boîte où l'on plane. Au sous-sol, on médite, au troisième on milite. Voilà les locaux du BVD, le bureau des conscrits, seul du genre en Europe. Sans vouloir créer des mythes, la démocratie hollandaise est telle qu'elle tolère qu'un groupe politique organise les soldats contre l'armée capitaliste. Les premiers, les Hollandais ont créé un syndicat de militaires, le VVDM, centriste et convenable. Le BVD essaie de les doubler sur la gauche. Il est apparu en 1967. Au début, le groupe se limitait aux problèmes posés par l'objection de conscience. Très vite, les militants en ont trouvé l'idéologie trop apolitique. En 1970, les objecteurs pacifistes, adeptes de Gandhi ou des témoins de Jéhovah, ont quitté le BVD et fondé leur organisation.

Bon an, mal an, une moitié seulement des jeunes Hollandais part au service, quarante-cinq mille sur cent mille. Les autres sont réformés ou objecteurs. Le BVD, pour sa part, recommande le service : il veut détourner la mobilisation et la rendre politique. Leur dernière offensive : la publication en novembre 1971 d'un petit livre rouge des soldats, qui rappelle en audace celui des lycéens.

Actuel : Et la répression ?

B.V.D. : Nous sortons un journal. Nous sommes organisés en groupes : vingt-cinq unités de bases, correspondant à vingt-cinq casernes (il y en a en tout quatre-vingt dix aux Pays-Bas). Les groupes prennent en charge toutes les actions qui sont interdites aux soldats. Nous organisons des assemblées et des meetings aux abords des casernes, nous essayons de réagir contre le pouvoir des commandants et des officiers. Depuis six mois, nous avons réussi à provoquer trois ou quatre manifestations à l'intérieur des casernes : contre la mauvaise nourriture, contre l'obligation de rester à la caserne pendant les week-ends (ce qui est le cas d'un quart des soldats néerlandais), contre l'absence de liberté d'expression. Les manifs regroupaient de trois cents à neuf cents personnes.

Actuel : Comment se passe la répression ?

B.V.D. : Par des mutations de soldats « agitateurs » d'une caserne à l'autre. Il y a aussi des emprisonnements. Chaque caserne possède sa prison, où passent en moyenne soixante soldats par an : une bonne part sont là pour des motifs politiques et souvent pour des refus d'obéissance.

Actuel : Les soldats ont-ils le droit de lire les journaux qu'ils veulent ?

B.V.D. : Oui, à condition qu'ils ne possèdent pas plus d'un exemplaire personnel des publications subversives. Les activités politiques sont interdites dans la caserne, mais l'organisation syndicale est autorisée, et c'est un des grands domaines d'intervention du B.V.D. Le syndicat officiel (V.V.D.M.) a été créé en 1966, et compte aujourd'hui trente mille membres. Il n'a rien de révolutionnaire. Mais il permet l'agitation légale.

Actuel : Vous ne préconisez pas de réforme de l'armée ?

B.V.D. : Nous pensons qu'il n'y a pas de « démocratisation de l'armée », pas de réforme possible en régime capitaliste. Il nous arrive de lutter pour des réformes de détails, comme ne plus avoir à saluer son commandant, porter la coupe de cheveux qu'on veut, etc. Mais notre but principal est d'empêcher l'armée de servir les intérêts du capitalisme, l'empêcher de briser les grèves ou d'intervenir dans des pays coloniaux comme la Guyane ou le Curaçao.

Actuel : On utilise beaucoup l'armée pour briser les grèves ?

B.V.D. : Oui. Pendant la grève des éboueurs, l'armée a nettoyé les poubelles à leur place. Pendant la grande grève de Rotterdam, on a menacé de mettre l'armée au travail — mais la grève s'est terminée avant qu'ils ne mettent la menace à exécution. Pendant ce temps, la spécialisation s'accélère : dans cinq ou six ans, une armée de métier sera chargée de la « défense militaire », l'armée des conscrits brisera les grèves.

Actuel : Quelle est votre tendance politique ?

B.V.D. : Nous sommes socialistes, au sens le plus général. Nous sommes une organisation de jeunes et nous ne tenons pas à préciser notre idéologie. La plupart des jeunes sont anarchisants ou kabouteristes : ce serait une erreur de s'enfermer dans une conception politique rigide.

Actuel : Combien de membres compte le B.V.D. ?

B.V.D. : Sept cents militants, dont un nombre de soldats qui n'est pas public — d'autant plus que, l'organisation étant très décentralisée, il nous est difficile de le connaître nous-mêmes.

Nul n'est censé ignorer la loi

Parlant du statut des objecteurs, M. Michel Debré a déclaré le 10 juin 1971 à Europe N° 1 : « Distribuez-le, faites-en la lecture à tous les carrefours ». A vos ordres, M. le ministre. En voici le texte complet.

CHAPITRE II
Exemptions, dispenses et modalités particulières d'accomplissement des obligations d'activité du service national
TITRE II
DISPOSITIONS COMMUNES AUX DIFFÉRENTES FORMES DU SERVICE NATIONAL
Section III
Objecteurs de conscience

Art. 41. — Les jeunes gens qui, avant leur incorporation, se déclarent en raison de leurs convictions religieuses ou philosophiques, opposés en toutes circonstances à l'usage personnel des armes, peuvent être admis à satisfaire aux obligations du service national dans les conditions prévues par la présente section, soit dans une formation militaire non armée, soit dans une formation civile assurant un travail d'intérêt général.

Art. 42. — Les jeunes gens qui souhaitent se voir appliquer les dispositions de l'article 41 doivent adresser à cet effet au ministre chargé de la défense nationale une demande assortie des justifications qu'ils estiment utiles.

A peine de forclusion, cette demande doit être établie, selon les cas :

— Soit dans les trente jours qui suivent la publication de l'arrêté visé à l'article 7 ;

— Soit à la même date que celle de la demande par laquelle l'intéressé pose sa candidature à un appel avancé ou renonce avant terme au report de son incorporation.

Art. 43. — Cette demande est soumise à une commission juridictionnelle composée comme suit :

— Un magistrat de l'ordre judiciaire hors hiérarchie, président désigné par le garde des Sceaux, ministre de la Justice ;

— Trois personnalités désignées par le Premier ministre ;

— Trois officiers désignés par le ministre chargé de la Défense nationale.

Le secrétariat de cette commission est assuré par le ministère chargé de la Défense nationale.

Le président et les membres de la commission juridictionnelle peuvent, en cas d'empêchement constaté, être remplacés par des suppléants. Le président suppléant et les membres suppléants sont désignés suivant les mêmes règles que les membres titulaires.

Art. 44. — La commission se réunit à la demande du ministre chargé de la Défense nationale et un mois au moins avant l'incorporation des jeunes gens en cause. Ses séances ne sont pas publiques.

Art. 45. — La commission statue sur les documents fournis par l'intéressé et par le ministre chargé de la Défense nationale. Elle peut convoquer toute personne dont l'audition lui paraît utile et notamment le demandeur.

La décision d'affectation à une formation militaire non armée ou civile, ou le rejet de la demande, sont notifiés au ministre chargé de la Défense nationale et à l'intéressé. Dans le délai d'un mois à compter de la notification, le ministre chargé de la Défense nationale peut, soit d'office, soit à la requête de l'intéressé, demander à la commission de procéder avant toute incorporation à un nouvel examen de la demande.

Les décisions de la commission ne sont susceptibles d'aucun recours autre que le recours en cassation devant le Conseil d'Etat.

Dans les dix ans qui suivent la décision de la commission affectant un jeune homme dans les conditions prévues à la présente section, celui-ci peut signer un engagement dans les forces armées pour une durée égale au service effectif qu'il aurait dû accomplir.

Art. 46. — Les jeunes gens dont la demande a été admise sont affectés par application des dispositions de l'ordonnance sur la Défense dans une des formations définies à l'article 41.

Ils conservent cette affectation pendant une durée égale à la durée du service militaire prévue à l'article 57.

Les jeunes gens affectés, au titre de la présente section, dans une formation civile assumant un travail d'intérêt général sont assimilés aux assujettis au service de défense pour l'application des dispositions des articles 89, 139, 142 et 146 à 150, sous réserve de modalités particulières d'adaptation fixées par décret en ce qui concerne l'article 139. Toutefois, ils sont justiciables des tribunaux judiciaires de droit commun pour les infractions prévues aux articles 124 et 147 à 150.

En cas de mobilisation générale, ils peuvent être versés d'office, soit dans un service militaire non armé, soit dans un organisme de défense.

Art. 47. — Le service auquel ces jeunes gens sont astreints consiste, au cours des périodes d'activité, en travaux ou missions d'utilité publique pouvant revêtir un caractère périlleux.

En temps de guerre, les intéressés sont chargés de missions de service ou de secours d'intérêt national d'une nature telle que soit réalisée l'égalité de tous devant le danger commun.

Art. 48. — Les jeunes gens affectés à une des formations prévues à l'article 41 sont astreints à une durée de service actif égale à deux fois celle accomplie par la fraction de contingent avec laquelle ils ont été incorporés.

Art. 49. — Ils pourront toutefois, à tout moment, par une déclaration expresse adressée au ministre chargé de la Défense nationale, demander à être incorporés dans une formation armée.

La durée du service accompli dans une formation non armée ou civile sera imputée pour la moitié sur le temps de service national actif imposé au contingent avec lequel ils ont été incorporés.

Art. 50. — Est interdite toute propagande, sous quelque forme que ce soit, tendant à inciter autrui à bénéficier des dispositions de la présente section dans le but exclusif de se soustraire aux obligations militaires.

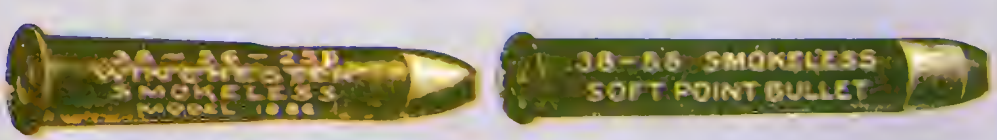
Toute infraction aux dispositions du présent article sera punie d'un emprisonnement de six mois à trois ans et d'une amende de 400 francs à 10.000 francs.

Les dispositions de la présente loi entreront en vigueur à la date qui sera fixée par décret en Conseil d'Etat.

A cette date est abrogée :

— La loi numéro 63-1255 du 21 décembre 1963 relative à certaines modalités d'accomplissement des obligations imposées par la loi sur le recrutement.

NOS LECTEURS NE SE LAISSENT PAS ABATTRE



Quatre mecs inculpés

Pour avoir distribué des tracts d'information sur l'objection de conscience à Montluçon en avril dernier, quatre mecs sont inculpés et passeront devant le tribunal de Montluçon à une date encore inconnue. Selon la loi, ils risquent des peines allant de six mois à trois ans de prison, et une amende de trois cent soixante à dix mille francs.

Un comité de soutien vient de se créer, qui a pour but de défendre les inculpés et de mener une action pour la défense de la liberté de l'information et d'expression.

Nous avons besoin d'être aidés d'un peu partout — que chacun fasse quelque chose (en toute liberté). Pour informations : Louis Ballin, Résidence Universitaire, Ch. 221, Bât. M 49 Allée J.J. Soulier - 03 - Montluçon. Soutien financier : Gérard Michalet C.C.P. 74.75.20 à Lyon.

LA MORT DE BINET

Binet est mort aujourd'hui dimanche 10 janvier 1971 à l'hôpital de Chalon. Il était atteint d'une méningite cancéreuse. J'ai connu Binet alors que j'allais tous les matins à l'infirmerie du corps me faire soigner. Binet descendait avec nous, pâle, blond, très frêle, fragile. Binet parlait peu ; il était arrivé aux 12e chasseurs dans le contingent précédent, 70-10. Binet avait tendance à bégayer, il grimaçait (et fermait un œil de temps en temps). Binet, visiblement, n'était pas lucide. L'a-t-on pris au départ pour un simulateur ? On se demandait comment il avait pu supporter ces classes... mais Binet n'aura plus rien à supporter, Binet est mort... loin de son foyer ; Binet est mort en militaire...

Son état s'était aggravé, il ne mangeait pas, ne se lavait pas, il se contentait de descendre avec nous à l'infirmerie, se laissant guider. J'avais mal car j'avais « pitié »... Comment ne reformait-on pas immédiatement ce garçon de vingt ans, qu'on le sache ou non atteint de son incurable maladie ? Binet aura sans doute une médaille posthume, mort lors de son service militaire... Binet est mort...

Tous des « chocs »

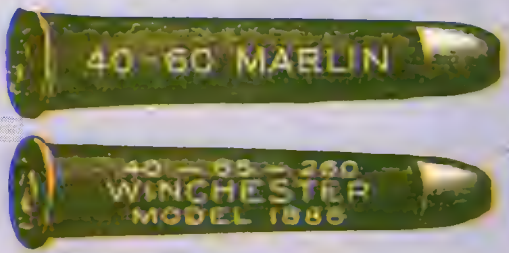
Ça fait quatre mois et demi que je joue à Honneur, Famille, Patrie. C'est vrai : qu'on a tous l'air con en kaki ; c'est vrai que j'ai devancé l'appel, oui, j'ai 18 ans et mon objectif est de me débarrasser de cette triste plaisanterie (c'est vraiment pas la meilleure).

130 jours seulement de faits, reste 230 c'est long — 130 jours : je n'en ai pas oublié un seul. Ils sont tous présents. Par leur absurdité et leur imbécillité...

Le plus déprimant, c'est de côtoyer des types qui reviennent du Tchad, ou qui ont fait l'Algérie. Ah les cons ! A les entendre, c'est malheureux à dire, ils se prennent pour des héros, des cards. Ils sont même pas gênés de raconter leurs saloperies. Faut dire que je suis dans un régiment d'infanterie de marine, des troupes d'élites, tous des « chocs », tellement des chocs que de temps en temps il y a des tentatives de suicide (la dernière remonte à un mois environ : par pendaison). Et des désertions (plus fréquentes tout de même) mais tout ça est soigneusement étouffé, il y a une méchante censure à l'intérieur des casernes. De ma galère, il y a beaucoup de départs pour l'Outre-Mer, donc pas mal d'informations que la toute puissante presse bourgeoise ne publie pas. Il y a quand même pas mal de trouffions qui crèvent au Tchad... mais chut... secret d'Etat, faut pas affoler l'opinion publique qui a encore un amer souvenir de l'Algérie !

Mais faut pas confondre Tchad et Algérie. Au Tchad il n'y a que des engagés aux poings durs. Mais en face d'eux ? Et il y a encore pas mal de trucs dans le même style. Allez tiens, un dernier exemple, les gars qui vont à Nouméa (des appelés) y vont pour construire des bases aériennes, routes, etc. mais aussi comme troupes d'interventions et ça c'est déjà moins marrant.

Laurent.



Refus de l'impôt

En 1970, un groupe de onze personnes du Loiret a réalisé un refus collectif d'une part de l'impôt. Cette année, ce sont trois groupes qui ont réalisé la même démarche : Orléans, Paris, Tours.

Les signataires :

1. - ne peuvent admettre de participer par l'impôt à l'alimentation d'un budget d'Etat dont ils réprouvent les orientations fondamentales, particulièrement : dans le domaine des ventes d'armes et de l'armement nucléaire,
dans les rapports avec les pays sous-développés,
et dans les choix d'ordre économique et social.

2 - versent à des organismes ayant une action sur les structures de Justice et de Paix, l'argent qu'ils ne versent pas au Trésor.

3 - croient en la valeur constructive de la non-violence et à la légitimité de la désobéissance civile.

Pour toute information et correspondance :
pour Orléans : Vincent Roussel, Le Chesnoy, 45-Montargis
pour Paris : Alain Richard, 56 bis, rue Letellier, Paris-15e
pour Tours : Daniel Baudry, impasse 206, n° 3, rue de l'Ermitage, 37-Tours 02

Direction Nouméa

Nouméa, Nouvelle-Calédonie, vous connaissez ? Les palmiers, le soleil, les merveilleuses plages de sable d'or, les Vahinées, les colliers de perles et de fleurs, etc. Vacances de milliardaires, rêve lointain et sans espérance ? Et bien non ! L'armée est là qui vous offre la possibilité exceptionnelle de connaître enfin « l'île au printemps éternel ». La pointe bic d'un officier s'est posée sur votre nom, et hop... deux mois de classe à Toulon ou Fréjus et direction Nouméa. Avec faux passeport portant la mention « fonctionnaire », vous voyagez, en civil, sur UTA et trente heures après le départ, vous foulez la terre de vos rêves. Et les voilà qui vous éclatent à la gueule. D'abord, vous découvrez des absurdités qu'on a du mal à imaginer dans la vie civile. Par exemple, pour les fréquentes revues, on repeint les camions par-dessus la saleté accumulée, et l'ancienne peinture On cire les pneus. On graisse les montants métalliques des lits. On cire la semelle de ses chaussures, on nettoie à la lame de rasoir les cuvettes de w.-c., et on gratte les tables en bois avec des bouts de verre.

Ce n'est pas le pire. Le pire, c'est l'esprit, la trouille, la brutalité. En arrivant, on apprend une chanson : « Et si je dois regretter quelque chose c'est de ne pas avoir deux vies à donner pour la France. » Le militaire est fier de ses galons, de les faire miroiter, de représenter la force et la noblesse de notre France si glorieuse. Un détail de la mentalité : en France, officier et sous-officier, dès qu'ils sont en permission, s'habillent en civil. Ici, ils ne quittent jamais l'uniforme. A quoi servent-ils ? Au maintien de l'ordre, contre ce peuple de Calédonie qui songe à se révolter de temps en temps contre la vieille et douce France. Et comme on craint que les gendarmes mobiles ne soient pas assez nombreux, on entraîne les troufions, pauvres cons d'appelés Jusqu'à maintenant, l'armée n'a pas eu à intervenir brutalement, c'est l'intimidation . jusqu'à quand ?

Arriver là comme « étudiant », c'est une sale étiquette. Sans spécialisation ? On m'a balancé dans les grenadiers voltigeurs Et le piège s'est refermé. D'abord les explications gentilles. Le capitaine dit : si on vous coupe les cheveux si court c'est à cause du port du masque à gaz (?). Puis les questions insidieuses : « Que faisiez-vous dans le civil ? » — « Lycée en mai 68 c'était chouette... » — « Je suis étudiant en sociologie. » — « Où ? » — « A Nanterre. » — Ole...

Les brimades commencent, un sergent m'a annoncé fièrement : « Je m'engage dans les C.R.S., vous savez pourquoi ? Pour avoir la satisfaction de laisser dans une mare de sang quelques petits salauds de votre espèce. »

J'ai remarqué une chose c'est l'inquiétude et la même peur du militaire devant le contestataire celui qui n'accepte pas, et ne se laissera pas écraser. Il pressent un danger, sa peur peut se transformer en haine, il devient dangereux. La brutalité monte J'ai vu un sergent tabasser un copain pour une histoire de sac mal posé !

Naturellement les corvées, la discipline, les ordres stupides, la monotonie de cette vie et son absurdité, la répression, tout cela se traduit par une révolte. Révolte intérieure le plus souvent, car la révolte extérieure est pratiquement impossible. La plus grande menace pour le troufion, c'est le surplus, le « rabe » : tant de jours de taule, tant de jours à effectuer en sus du temps normal. De plus, la continuelle surveillance des gradés empêche la révolte de groupe. Moi-même, pour avoir parlé avec quelques camarades de la non-violence, de l'objection de conscience et pour avoir porté sur moi l'insigne de la paix je fus accusé de vouloir mener mes camarades à des idées et des actes subversifs. Et cela peut être très grave car l'on vous met entre les mains de la Sécurité Militaire. Au bout d'un certain temps, on se méfie même les uns des autres on se s'exprime plus qu'en petits groupes très isolés. Et la tension qui résulte de cette vie morne, stupide et harassante fait que les meilleurs rapports entre les troufions peuvent se désagréger et le moral tomber à zéro. L'armée m'a quand même fait prendre conscience de sa propre stupidité et de sa propre abjection et je l'en remercie. A qui le tour ?

Rapport

Incorporé par le régiment X, Ch. est jugé comme un « mauvais élément, dissipé, ayant fait l'objet de nombreuses remarques, sur son travail et sa tenue et d'esprit douteux ».

Premièrement : « punition, manque de respect envers un supérieur », motif 366 transformé en 446 de quinze jours d'arrêt de rigueur ;

Deuxièmement, troisièmement, quatrièmement, cinquièmement, punition à la suite : **60 jours de prison.**

Par ailleurs, ce servant en garnison de M., avait fait l'objet d'une demande d'enquête au chef du détachement Sécurité Militaire de la etc. « s'être vu interdire le territoire italien à la suite de manifestation contestataires à la faculté de R. ».

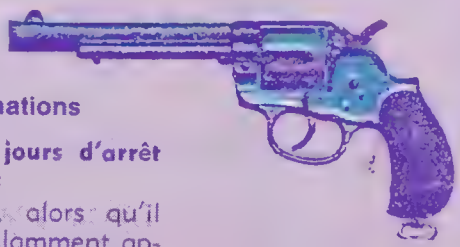
En conclusion, compte tenu de la très mauvaise manière de servir du servant, du risque de propagande contre l'armée et du très mauvais exemple pour ses camarades, son envoi aux unités spéciales s'impose.

Il est engagé, brigadier

On a discuté dans la petite cour (à laquelle il n'a même pas droit d'accès), en grattant mes démangeaisons. Ses oreilles sont infectées par une saloperie non identifiée, et contactée durant ses premiers 388 jours de détention. Motif : désertion.
Il a reçu un jour une lettre de son frère (12 ans), lui apprenant que sa mère, hospitalisée, était malade, vomissait du sang. Dès qu'il eut reçu cette lettre l' « engagé » fit les démarches pour qu'on lui accorde une permission. On lui promet, après maintes formalités, une perm' d'encore de 48 heures pour la semaine suivante. Quelques heures plus tard, sans se munir d'effets personnels, il s'en va rejoindre sa mère.
Devant son état alarmant, il reste près d'elle huit à dix jours. Il raconte à celle-ci qu'on lui a accordé une permission et qu'il se permet de la prolonger un peu. Peu après, les flics le recherchent, l'attrapent et le conduisent à la caserne. Il passe devant son capitaine :
Le capitaine : — Comment appelez-vous ce que vous avez fait ?
Lui : — Départ en permission illégale.
— Non ! Dé-ser-tion !
— Je vous ai expliqué : ma mère...
— Quand vous avez signé, il vous fallait choisir l'armée ou votre mère. Vous avez tout raté ; vous étiez bien noté, alliez passez margi ; et voilà... Vous n'êtes qu'un pauvre type !...
— Je suis qu'un pauvre type depuis le jour où j'ai signé le contrat.
— Je vous mets aux « Rigueurs ». Donnez-moi cigarettes et allumettes.
— Mais aux rigueurs, on a le droit de fumer !
— Donnez-moi vos cigarettes !
— Mais...
— Rigueurs !
— (Il donne ses cigarettes). Je vous mets soixante jours aux rigueurs : vous passerez d'ici peu en tribunal militaire et de là en forteresse. Je vous plains : voilà une carrière brisée.
— Je n'avais nullement l'intention de faire une carrière dans l'armée, et ne comptais pas rempiler...

Marche et ferme ta gueule

Je suis bidasse engagé volontaire, trois ans, petit gradé moyen — j'arrête là le massacre, car déjà j'ai honte. Ouais, je fus pris au piège comme un tas de jeunes le furent, le sont, mais, j'espère ne le seront plus. A partir de ce moment, tu prends le chemin opposé de la liberté, qui, bien qu'elle soit morte et enterrée, peut tout de même exister quelques instants. La devise « marche et ferme ta gueule ou alors crève », de temps en temps des tentatives de suicide, boof, ils sont fous, ces mecs, disent-ils, et puis surtout ne te rate pas sinon c'est encore pire... Malheureusement, il y a un tas de jeunes cons qui aiment et qui sont fiers : l'uniforme, c'est beau, etc. Pour moi, qui me fais à toutes les situations, j'arrive au bout ou presque mais quand même j'ai terriblement honte de l'être.
Mais les plus malheureux sont encore les appelés, ceux qu'un jour on va chercher chez eux, on leur coupe les douilles, on leur met un uniforme, un fusil, on les fait marcher, crapahuter. Voilà l'abominable situation. Parmi ces mecs là, certains sont biens, mais la plupart, un certain nombre au moins, ne soyons pas trop méchant, sont déjà récupérés de fond en comble. Alors ils subissent la volonté de nos gradés. Il y en a un qui m'a dit un jour, je venais d'être incorporé : « Regarde, je suis beau, fort, viril, si tu es un bon militaire, tu le seras ». Et puis aussi, les bouquins souterrains vaut mieux pas les laisser traîner, l'underground chez eux, c'est la bombe H ou tous les gaz nocifs. Vive eux, ouais... Vive la quille.
Gégé.

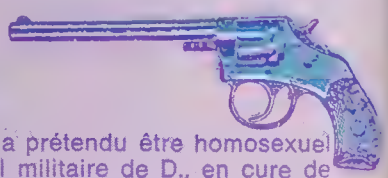


Extraits de quelques condamnations

1) SPAHIS E.E. : 10 jours d'arrêt simple.
Motif : a été surpris, alors qu'il était de garde, nonchalamment appuyé contre la guérite et bavardant avec des filles publiques, l'arme entre les jambes.

2) SPAHIS M.D. : 15 jours d'arrêt simple.
Motif : a été surpris dans la guérite pendant son tour de garde en train de forcer la nature par des gestes vifs et saccadés.

3) HUIT JOURS de trou pour coupe de cheveux non réglementaire, qu'ils soient trop courts ou trop longs ; dix jours pour avoir perdu un embryon de scie ; trente jours pour avoir perdu **la peau noire** et avoir dit à une crevure raciste : « J'm'en fous » ; quinze tractions pour avoir omis de fermer une poche et avoir mis la main dans cette dernière.



Il est mort à l'hôpital de B.

J'ai un copain qui a voulu se faire réformer et qui a prétendu être homosexuel alors qu'il ne l'était pas. Il s'est retrouvé à l'hôpital militaire de D., en cure de sommeil, c'est-à-dire en lavage de cerveau. Il est resté deux mois à D., puis il a été transféré à l'hôpital psychiatrique de Saint-G. où il a été gardé un mois et demi. Il est sorti de treize kilos plus léger, épuisé, névrosé, impuissant, fou, incapable du moindre effort physique ou mental, de la moindre dépense sexuelle, de plus accoutumé à certains calmants ce qui l'a poussé vers les drogues les plus dures. Il est parti en juillet 1970 en Hollande et en est revenu avec une nouvelle passion : les amphés. Il s'est aussi adonné aux injections... d'huile camphrée. Il est mort à l'hôpital de B., couvert de tumeurs vertes, après huit jours de coma. A préciser (ne croyez pas que je prône ça) que c'était un coureur de demi-fond, honnête et qu'il était très bon en natation, qu'il n'avait jamais fumé, même des Gauloises, et qu'il était d'une nature sexuelle puissante et qu'il était heureux ou presque. Il était mineur, et ses parents ont tout fait pour étouffer l'affaire. Ils ont émigré en Lorraine, le père est tombé malade après ça (la mort a eu lieu au début novembre 1970) et il ne s'est pas remis. C'était un ancien résistant, car depuis cette époque, je ne l'ai pas revu, mais il aimait la révolte des jeunes.
Jean-Marie.

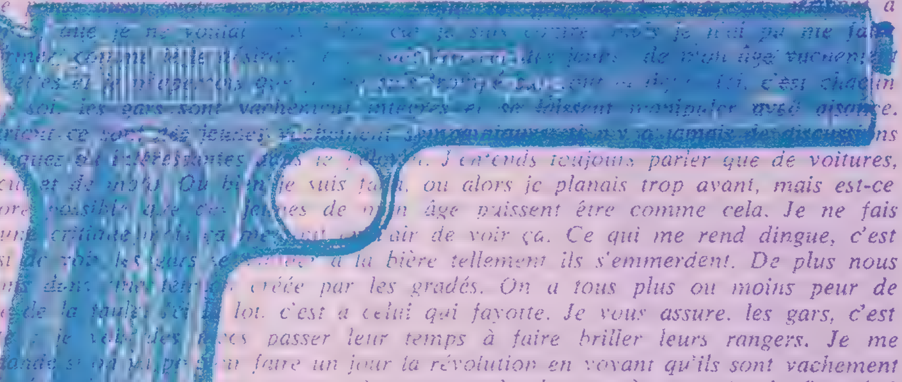
Le quartier du piston

J'ai le triste privilège de servir la nation française depuis quatre mois. Mais oui, un privilège : je suis enfermé dans une caserne de pistonnés pas très loin de chez vous, le quartier Dupleix, **place Dupleix, Paris-15e. Pistonné moi-même par un capitaine, je suis un deuxième classe sans envergure à côté de tous ces** bidasses pistonnés par le Général Machin, le Colonel Trucmuche, le Député Zudéere du coin, le secrétaire de M. le Ministre, à la rigueur M. le Ministre.. Le quartier Dupleix du premier train est devenu une grande communauté de pistonnés. **Mais le tri est sévère : pas de place pour les fils d'ouvriers, de fonctionnaires de deuxième série pour les fils de parents sans fric. Mais l'armée a un besoin urgent d'étudiants de toutes sortes H.E.C., E.N.A., Sciences P., licenciés en droit, en lettres, pour classer les dossiers, trier le courrier, taper à la machine, des scientifiques. Dans les branches les plus techniques, pour calculer des écarts types, compter les fusils, les balles, les tanks, etc. Tous de futurs cadres, bons bourgeois, et qui travaillent dans ce qu'ils appellent l'administration centrale, c'est-à-dire tous les ministères possibles et inimaginables. Dans ce quartier, il s'y passe des choses écœurantes : on voit un bidasse prendre toutes ses après-midi, un autre s'absenter deux après-**midi pour aller suivre ses cours à Assas ou à Nanterre, un autre se fait exempter de corvées, de défilés, de tir, etc., et **lorsqu'on exagère et qu'on se risque à lui demander d'exécuter** un ordre, il suffit d'un coup de téléphone et le lieutenant de l'escadron s'asagit comme par enchantement. Quand on songe un instant à tous les bidasses éparpillés un peu partout et qui ont pour seule malchance de s'appeler Dupont ou Durand, et qui jouent aux valeureux soldats, et s'emmerdent pendant un an, ne reviennent sûrement pas toutes les semaines voir leurs nanas et leurs parents. Moi, le petit naïf de vingt ans qui croyait qu'on se retrouverait tous sur le même piédestal devant les gradés, quel rêveur je fais !

2e classe de Dupleix.

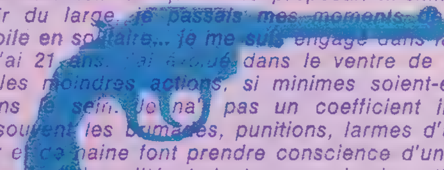
Voitures, cul et moto

Je suis soldat depuis X dans une caserne X, et je vous écris car vous publiez des choses chouettes et que vous allez faire un numéro sur l'armée. J'ai 21 ans passés, j'ai pas mal voyagé, pas mal défoncé, été pas mal avec le paveton dans la main, et je [illegible] à l'armée, que je ne voulai[illegible] car je suis [illegible] je n'ai pu me faire réformer comme [illegible] de mon âge vachement chouettes et [illegible] ici, c'est chacun pour soi, les gars sont vachement intégrés et se laissent manipuler avec aisance. Partout ce sont des jeunes [illegible] a jamais de discussions politiques et intéressantes dans le peloton. J'entends toujours parler que de voitures, de cul et de moto. Ou bien je suis taré, ou alors je planais trop avant, mais est-ce encore possible que ces jeunes de mon âge puissent être comme cela. Je ne fais aucune critique [illegible] air de voir ça. Ce qui me rend dingue, c'est aussi de voir les gars [illegible] à la bière tellement ils s'emmerdent. De plus nous vivons dans une terreur créée par les gradés. On a tous plus ou moins peur de faire de la taule. [illegible] lot, c'est à celui qui fayotte. Je vous assure, les gars, c'est triste [illegible] je vois des mecs passer leur temps à faire briller leurs rangers. Je me demande si on [illegible] faire un jour la révolution en voyant qu'ils sont vachement intégrés [illegible] son temps. On nous parle de progrès au sein de l'armée ? Eh bien il y a dix ans, les gars devaient crever mais je trouve aucun progrès par rapport à l'échelle du confort et de la vie d'il y a dix ans. Dans mon peloton, il y a un gars d'une origine autre que française et je me suis rendu compte que le racisme existait encore chez les jeunes, et qu'il est bien implanté.



Du voilier à la marine

Si un beat était passé dans mon petit village, lorsqu'à peine âgé de seize ans j'avais décidé d'entrer dans une école de la marine, eh bien je ne l'aurais jamais fait. J'étais rêveur, poète, je n'étais jamais sorti de mon bled, et je rêvais de voyages en voilier, de coucher de soleil sur l'océan, une proie facile pour les sergents recruteurs toujours avides de chair fraîche. C'était par anticonformisme un peu aussi, tous mes minets de copains se réjouissaient d'aller dans un lycée voisin où il y avait plein de leurs semblables en mini-jupes. Moi, sur les bancs du collège, je m'emmerdais... Ce qu'on me proposait m'emmerdait, je préférais l'air du large, je passais mes moments de liberté à faire de la voile en solitaire... je me suis engagé dans la marine... Maintenant j'ai 21 ans. J'ai échoué dans le ventre de la répression, là où les moindres actions, si minimes soient-elles, sont écrasées dans le sein. Je n'ai pas un coefficient intellectuel élevé, mais souvent les brimades, punitions, larmes d'amertume, de désespoir et de haine font prendre conscience d'une manière plus concrète de l'absurdité et de la connerie de cette société. Je ne vous demande pas de me plaindre, mais si cette lettre pouvait être lue par le plus grand nombre possible de garçons entre 14 et 16 ans, et que cela les empêche de faire la même connerie que moi, je serais content. Tous les six mois presque, six cents enfants âgés de 15 ans et demi à 17 ans (rien que pour la marine) se retrouvent dans les rangs des écoles militaires où ils souscrivent un engagement de 5 ans qui vous lie à l'armée, mais qui ne commence qu'après les deux ans de cours.



Une véritable psychose

Je faisais mon sapin (comme beaucoup) et ça me faisait chier (comme tout le monde...), je me croyais seul et puis j'ai rencontré un mec valable qui avait des idées semblables aux miennes ; alors on s'est dit qu'à deux, on pouvait agir. C'est ce qu'on a fait. On a donc créé un groupe clandestin (valait mieux qu'il le soit) à tendance anar. Au bout d'un mois, on s'est retrouvé une dizaine en supprimant les petites divergences d'opinion qui existaient entre nous ; on discutait et on agissait ensemble. A titre d'exemples, on a fait circuler sous le manteau la déposition de Joël Chapelle, ronéotypée et largement diffusée ainsi que les bouquins, naturliche. On a pas fait que ça : je peux pas donner trop de précisions, because des potes qui pourraient en pâtir, mais je peux dire qu'avec le petit nombre qu'on était, on a réussi à créer une véritable psychose et ça n'a pas été inutile ; on a pu amener une prise de conscience (j'aime pas tellement cette expression, mais enfin...) chez des mecs qui, au départ, tenaient pas tellement à se mouiller, et qui se sont quand même décidés à faire quelque chose d'utile. Voilà, c'est pas grand-chose, mais j'ai voulu le raconter pour que les mecs dans mon cas, qui ne pourront pas faire autrement que de faire leur service, sachent qu'il est toujours possible d'agir, même — et surtout — à l'armée et que la caserne est aussi un endroit où l'on doit engager la lutte. Fraternellement.

Riton.

L'HOMME DES CASERNES

En vingt-cinq ans, j'ai connu deux fois la honte. Ce fut d'abord au jour de ma première communion où, déguisé en pingouin, cierge freudien à bout de bras, je suivais en pleurnichant le flot moutonnier des enfants de Marie — tout de même, reste aujourd'hui encore cette pénétrante odeur d'encens : la grande défonce de mes onze ans. Ma deuxième honte me prit en traître, un peu comme une vérole : à l'armée, on me flanqua sur le dos, un dos savamment courbé, cet uniforme démesuré dont je devais, paraît-il, être fier « à l'égal de ceux à qui il a servi de suaire ». Le programme n'avait rien de réjouissant, et je suis bien obligé de reconnaître que jamais un seul instant je ne me sentis grandi par cette panoplie difforme. J'étais conscient du ridicule de ma situation. Seize mois. Un grand voyage au fin fond de la bassesse, de la lâcheté, du mépris et de l'alcool. Vidé, piqué, bromuré, amorphe comme une moule sur son rocher, le soldat français, rasé, sanglé dans une capote de foire, demeurera pour moi — qui l'ai subi — l'image triste de la servilité. Si, poussés par une curiosité louche il vous prend envie de remplir vos obligations militaires, écoutez-moi, j'ai fait Verdun. Je vais vous raconter ce qu'on y voit, ce qu'on y fait.

Premier contact, valise en main, un peu gauche devant cette barrière de douane rouge dont la peinture s'écaille. Elle n'aurait jamais dû se lever. Derrière, la caserne — une vieille bâtisse laide et carrée de 1930. Derrière, des galonnés hilares qui se frottent les mains et battent le pavé de leurs guêtres. « Encore une fournée, hé hé... » La fournée tourne en rond sur le trottoir en attendant l'heure fatale de la convocation. Pourquoi j'étais là ? Entiché de pratique marxiste élémentaire, je pensais — pour me rassurer autant que pour me justifier — à cette phrase de Lénine : « On te donne un fusil, prends-le. » J'étais presque heureux : j'allais me voir à l'œuvre. Tu parles ! J'ai été floué. En fait de fusil, on m'a donné un balai. Et comment voulez-vous « tourner ses propres balais contre la bourgeoisie », si ce n'est au théâtre ? Je m'en suis aperçu trop tard, j'étais dans le piège. Me restait la patience. Et l'absence. Un car est venu nous chercher pour nous conduire cent mètres plus loin. Nous n'avions pas lieu d'être fiers.

Par son allure souple et dégagée, l'homme incarne une jeunesse sportive, enthousiaste et ardente ,disciplinée dans l'esprit de sa mission. » Telle n'a pas été mon impression. Pour nous, entassés dans le car, l'armée n'était à première vue que le lieu de passage et de triage où l'on *purge son temps* pour ne pas avoir d'histoires, pour être quitte sans trop se poser de questions déprimantes. Je dois dire que ma logique — qui me priait de foutre le camp de ce mauvais endroit — en prenait un vieux coup. On se bouche le nez et, quand on en ressort, lunaire, on se hâte d'oublier ce qu'on s'est juré, sur le moment, de ne jamais oublier. Les haines si longtemps entretenues ne sont pas assez raisonnées pour persister à froid. On ne veut pas *effectivement* la peau d'un système, mais celle d'un adjudant taré, d'un petit chef alcoolique ou d'un cuisiner vicieux. Pendant toute la durée de l'incarcération, on se lève en con et on se couche en con.

Le car s'arrête devant un bâtiment. On nous pousse dans un escalier aussi monumental que branlant. On nous jette par pelletées de vingt-quatre dans des chambrées mathématiques où vole la poussière. On pose ses affaires sur des casiers trop hauts, et le moindre objet se met à puer la crasse des prisonniers qui vous ont précédés. On s'assoit et on attend. On a seize mois pour attendre. Il faut s'y habituer. Avec le vol, la pédérastie forcée et la saleté, on apprend à attendre, à dormir, à se fermer aux autres.Deux fois par jour, on va au rapport, sous la grande horloge muette de la cour d'honneur (sic). Là, devant les troupes au garde-à-vous, un sergent persuadé de l'importance de son rôle lit solennellement l'ordre du jour : « Ont été perdu... une écharpe de laine, un carnet de tickets d'autobus de la ville de Reims... Il n'y a ici qu'une église,

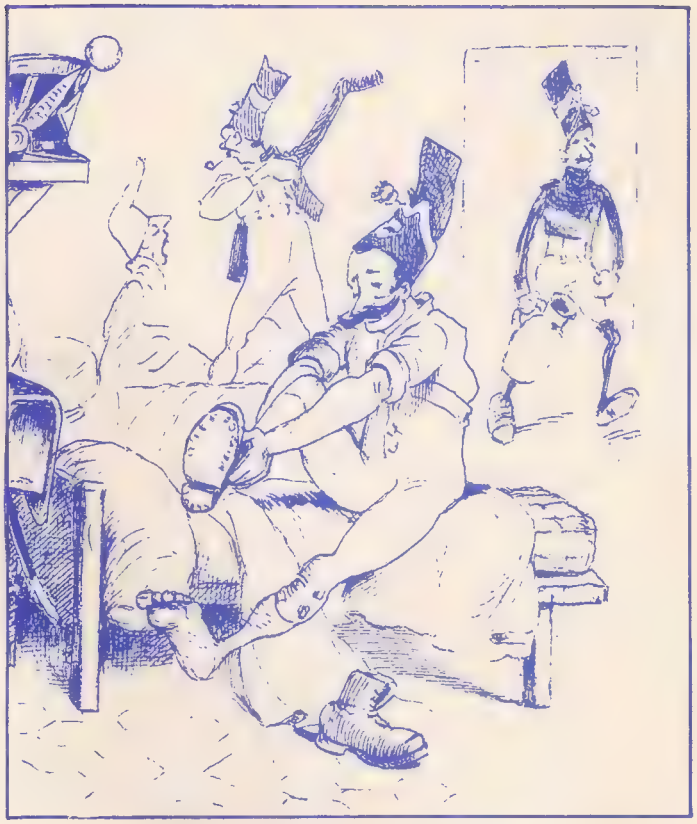
catholique, mais le prêtre est à la disposition de tous. » Beuglement, et l'on repart, en ordre, écouter plus loin d'autres niaiseries. On apprend par exemple que « la famille assure la répartition des revenus du capital, elle détermine le volume des facteurs individuels. » Je n'ai toujours pas compris. Personne, d'ailleurs, n'a compris. Mais tout le monde s'en fout. A l'Armée, il faut simplement faire semblant. Faire semblant d'écouter, semblant d'obéir, semblant de balayer.

A partir d'un certain niveau d'évolution, il est très difficile de marcher au pas. On pense obligatoirement à autre chose qu'à l'arrière-train du type qui vous précède. Le postérieur kaki offre bien peu de prises à la méditation. Moi, je me souviens, je pensais à la mer, et à la femme qui me manquait. Cette constatation est assez utile : elle permet de repérer les camarades d'infortune les plus évolués parmi ceux qui passent leur temps à chercher sans la trouver la cadence idéale. Ce sont les mêmes qui, mauvais soldats de nature, se retrouvent aux corvées. On me désigne volontaire, le deuxième jour, pour la corvée au mess des sous-officiers. Ça c'est passé très simplement. « Vous, là-bas, oui, avec les lunettes ! On vous a pas dit qu'il était interdit d'éclater de rire dans les rangs ? » Corvée. Le gros caporal expliquait qu'il fallait cirer **aussi** la semelle des chaussures. Je me croyais dans un bouquin de Courteline.

Arrivé sur le lieu du supplice, je déjeune. Il y avait, pour ces messieurs d'excellentes truites aux amandes. J'en mange quatre. Toujours ça de pris. Les sous-officiers mangent comme des porcs. Je n'ai jamais vu un spectacle aussi affligeant, ça écrase son mégot dans la tarte aux fraises, ça recrache le vin à côté du verre — ce qui provoque l'hilarité de toute la table (il y a de quoi !). Et j'ai eu de la chance, de ramasser leurs chiures. Quand on est désigné pour aller à la cave, on devient l'aimable distraction des serveurs. Je passe. Que des mecs aient envie de s'enculer ne me dérange pas le moins du monde, mais j'avoue n'avoir aucune disposition pour ce genre d'occupation. Là-bas, on est toujours en proie aux brimades des plus brimés. C'est un passe-temps ordinaire... Deux officiers passent en se bousculant, fin saouls. Par dérision, je salue. Par dérision, comme l'aide-cuisinier qui se mouche dans la salade destinée au commandant.

En quatre jours, les regards se vident, basculent, bien cirés, aux pieds des lits, ou droit devant, vers le cul de l'adjudant qui ressemble à la France. Pour se maintenir à la surface, on peut lire. Mais ouvrir un livre devient tout un travail. Alors on se roule en boule, et on voyage. C'est à l'Armée, je crois bien, que j'ai fumé le plus de Troupes... Tout le monde l'ignore, mais ce cloaque est le lieu privilégié de toutes les défonces. Cette caricature de la société civile, de plus, prédispose et encourage à l'étude et la critique du monde extérieur, celui qui s'agite de l'autre côté des barbelés. Toutes les tares y sont accentuées. Les révélations y prennent l'allure d'évidences, et ne vous lâchent plus.

En peu de temps, le parler se dégrade. Et c'est très dangereux. Il ne faut jamais sacrifier au vocabulaire militaire, sinon c'est la fin : on s'intègre. J'ai eu peur, le premier mois. Je commençais à dire « au coiffeur » et « qu'est-ce c'est-y qui fait ? ». Contagieux et redoutable. Avec dix mots, dans une caserne, on subsiste. Il ne faut jamais les employer, on risque trop d'adopter, par la suite, les autres habitudes. Voler en est une : c'est la pratique la plus courante. Le vol, je suis pour. C'est une bonne action. Je rêve, un jour, de détourner un train postal. Mais le vol, dans une caserne, se teinte de crapulerie. Le cadenas est nécessaire. Celui qui dort à vos côtés n'attend que l'occasion pour faire main basse sur votre rasoir, votre radio ou vos effets militaires. A la fin du service, j'ai connu un soldat qui se trouvait à la tête d'un nombre impressionnant de vestes militaires. Ils les a revendues à un stock américain. Ce serait parfait si les volés n'allaient pas en prison pour « perte d'effets militaires ». Car, légalement, il n'y a pas de vols. A l'Armée, on perd ses affaires, ou bien elles disparaissent. On ne les vole jamais. J'ai rédigé vingt-neuf déclarations de vol. On me les a toutes retournées. J'ai gueulé. Je ne suis pas allé en taule. Si on ne proteste pas, si on ne menace pas d'aller voir les gendarmes pour faire constater l'effraction, on risque un mois à l'ombre. Je n'y tenais pas. Le pire, avec ce genre d'histoires, c'est que la confiance est absolument impossible. Méfiants les uns envers les autres, on se retrouve toujours seul. Toujours.



La période d'instruction se prolonge un ou deux mois. C'est la plus importante : celle où l'on vous casse. Après viennent le sommeil, la routine administrative, le tire-au-cul permanent. C'est dans ce lieu de perdition qu'on apprend à « se débrouiller » aux dépens des autres. Les rois du système D, les pères-la-resquille y fleurissent, intimement amoureux de l'esbrouffe et de l'ordre. Par exemple, pour aller aux ouatères, il faut se munir de ciseaux. Les poignées des portes ont déjà été récupérées et revendues. Celui qui a des ciseaux arrive à ouvrir la porte, celui qui n'en a pas est obligé de chier dans sa culotte de zouave, s'il ne sait pas escalader un mur.

Le silence des casernes est maçonné de mille bruits, transistors croisés, éclats de voix, atout cœur et rebelote, cris sauvages, traversins qui volent, gamelles qui tombent, conscrit malade qui dégueule dans le lavabo. La vie entre hommes est franchement malsaine. Laissez à l'entrée les voix de femmes, et leurs pas. De toute façon, l'amour est une infâmie qui brise le moral et bat les yeux des militaires. A cet effet, on vous projette un film particulièrement dissuasif sur les maladies vénériennes — petite exhibition de pénis turgescents et de culs rendus abstraits par la maladie honteuse. Les petits microbes tuent les grandes armées, et les grandes armées se servent des petits microbes pour assommer le matériel : Méfiez-vous, soldats, des amours douteuses et des filles portuaires, méfiez-vous de ces caresses qui vous transforment si vite en troncs purulents. Regardez bien l'écran. Ce pauvre sergent-chef, voyez ce qu'il est devenu, les jambes en arceau et la bite en citrouille. « Mais c'est le pastis qui l'a rendu comme ça. » Taisez-vous : c'est les femmes ! Les désirs meurent. Pourtant, au début, c'est intenable. Ça empeste le fauve. La femme devient femelle, on tourne en rond, désœuvré, on rêve d'un ventre gigantesque où se reposer, on baise son matelas, on marche à quatre pattes. Rien de sublime, de tendre, de doux. On découvre l'instinct, le degré zéro de l'amour : sa nécessité. C'est ainsi, en se rapprochant le plus possible du singe, on devient des hommes. J'ai fait un très correct chimpanzé, je vous assure, bien que je ne me sois jamais satisfait des photographies épinglées au mur. Plus tard, en mai 1968 — car j'étais militaire à la bonne époque — j'avais collé au-dessus de mon lit une merveilleuse affiche de l'Atelier Populaire des Beaux-Arts (« Laissez la peur du rouge aux bêtes à cornes »). Le capitaine dont j'étais alors le secrétaire en était vivement contrarié. « Dites, Rambaud, euh..., cela vous ennuierait de... de mettre autre chose à votre mur... hein... je ne dis pas ça pour moi, mais l'adjudant-chef a été choqué... il est passé ce matin dans la chambrée... ».

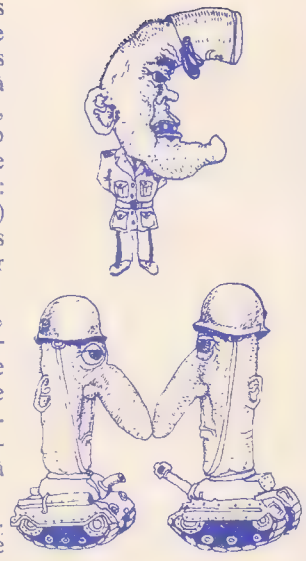
« Et il s'est étranglé. »

« Vous pourriez mettre... je ne sais pas, moi, une femme à poil, hein, comme les autres... »

« Non. »

Mais j'ai dû enlever l'affiche.

La mesquinerie et la médiocrité sont de rigueur. Si vous parlez français, si vous êtes poli, si vous préférez la peau d'une fille aux photos pornos, vous n'êtes pas un bon soldat. Vous êtes même un individu dangereux, qui ne se conforme pas à la tradition. Un anormal. Et sursitaire, en plus. Heureusement, il n'y en a plus, maintenant, des sursitaires. Ils avaient de trop mauvaises pensées. Tiens, pour vous éclairer, je vous cite l'une des grandes têtes molles de l'Armerdre, le général Vanuxem : « L'instruction civique, surtout, pourrait être donnée (à l'armée) en temps voulu et s'imprégner un peu plus facilement dans des cires un peu molles et qui n'ont pas été éraillées à jamais par le byzantisme et les sophistications de compagnonnages douteux. » Compagnon douteux, on fit donc de moi un secrétaire, puis un bibliothécaire. Je restai un mois à monter une bibliothèque pour les soldats. Ils venaient discuter : la bibliothèque fut fermée. « Les soldats ne lisent pas. » Je fus envoyé dans le bâtiment voisin, pour m'occuper de la bibliothèque des officiers, qui lisaient encore moins, ou toujours les mêmes bouquins (Lartéguy, Slaughter, petits livres de cul). Je sortais à peine de Nanterre, et nous étions en juillet 1968.



J'ai tiré deux fois à la mitraillette. Et à côté de la cible. Il était plus important de ramasser des feuilles mortes, ou de transbahuter d'un bâtiment à l'autre des sommiers métalliques et autres accessoires, encombrants et hors d'usage. « Je suis un homme, maman, je sais coudre, repasser, faire la lessive et le ménage, je suis un homme... » Etre un homme, c'est savoir mettre et retirer ses guêtres une dizaine de fois par jour en moins de deux minutes. La guêtre fait l'homme. Elle se venge bien. Le sport va rejoindre les armes à feu au rayon des futilités. Je me souviens très bien d'une mémorable matinée où le jeu consistait à sauter à cloche-pied, par équipes, en portant un ballon, ou à quatre pattes, en poussant le ballon avec la tête... Voir à ce sujet les règlements des concours de plage Mickey. Cela devait avoir pour but de tuer en nous le sens du ridicule. Je ne me suis livré qu'une fois à cet exercice débile, contribuant par ma non-participation à la victoire de

Engagé, volontaire et satisfait

Un soldat satisfait ça existe. Sergent Claude G., 22 ans, engagé volontaire dans l'armée de l'air. Particularité : le sourire triste et le haussement d'épaules fatigué. En plus, un timide.

— Pourquoi t'est-tu engagé. Tu étais militariste ?

Premier sourire triste.

— Non, j'étais fauché. Quatrième garçon d'une famille de six enfants. Parents petits employés. Fauchés. Enfin, tu vois le genre, pauvres mais honnêtes. Et dignes. La dignité, en province, quand on a pas de fric, faut en avoir encore plus. J'ai passé le bac technique. De toutes façons, pas question d'aller plus loin. Il fallait que je gagne ma vie. Là-dessus, mon père perd son boulot, en retrouve pas — chômeur à 50 ans, tu connais ? — ma mère tombe malade. Fallait les aider. Alors je me suis rappelé : « L'armée vous donne un métier ». Je me suis renseigné. Avec les études que j'avais faites au collège technique, ça avait l'air de coller. Dans l'aviation, je pouvais devenir officier mécanicien. En plus, je gagnais du fric. 800 F par mois, logé, nourri, cigarettes. Bon. Je me suis engagé. C'est déshonorant ?

— Le métier et le fric, c'étaient tes seules raisons ?

— Bof... Les parents sont pas très marrants. Genre sérieux, grands principes et bonne éducation. Filles tenues en main jusqu'au mariage, garçons jusqu'au service. Oublie pas, c'est à Lille. Mon frère aîné, pendant son service, était allé à Tahiti. Moi j'étais allé deux fois à Paris, en dix-huit ans. J'ai eu envie de voir autre chose que Lille, quoi.

— Et tu as voyagé ?

Deuxième sourire triste.

— J'ai été à Rochefort et à Reims. Mais je passe les perms à Paris.

— Tu supportes bien la caserne, la discipline, la connerie ?

— C'est pas plus emmerdant qu'à la maison. Au moins, y a les copains.

— Tu as vraiment appris un métier ?

— Ça oui. Je sortirai avec tous les brevets professionnels de mécanicien spécialisé en réacteurs.

— Bref, tu es content de ton sort.

Troisième sourire triste.

— Il y en a de pires. Etre magasinier à Lille, c'est pire. Quand même, encore un an à tirer, c'est long.

Qu'est-ce que tu feras, quand tu auras fini ?

— Je trouverai un boulot bien payé dans le civil. J'ai une bonne spécialité. Remarque, peut-être que j'en trouverai pas. On sait jamais.

— Alors ?

— Alors, je rempilerai. C'est pas déshonorant.

— Tu n'as jamais pensé que tu pouvais faire autre chose, chercher autre chose, vivre autrement. Tu ne te révoltes pas ? Haussement d'épaules.

— Chez nous, on se révolte pas, on subit. C'est de famille.

mon équipe. Cela n'empêche pas de lire dans le manuel du soldat astucieux que « l'éducation physique, menée par des moniteurs qualifiés, donne au jeune soldat toute l'agilité, la robustesse qui contribuent à développer sa virilité et son esprit de décision. Elles entretiennent ces qualités chez l'homme déjà formé. » Le soir de cette séance enrichissante, regardant par la fenêtre, je constatai péniblement que le spectacle d'une section qui défile, bien alignée, ne me faisait plus rire. Le ciel est bas, au-dessus des casernes. Quand on lève la tête, on se cogne. Les récréations, saines rigolades, ont lieu lors des séances d'instruction « morale et pédagogique » (?).

Un exemple, extrait du livre d'instruction :

« Qu'impose la vie collective ?

— Toute vie collective procure à l'individu des avantages et lui impose en contrepartie des inconvénients. En échange des bienfaits de la civilisation, elle lui demande de reconnaître ses lois et d'offrir à la communauté une contribution utile. Un individu non éduqué considère les obligations comme une contrainte intolérable. Il faut comprendre qu'elles ne sont que le juste prix des avantages dont il jouit. »

Pas mal, hein ! Et celle-là, vous la connaissez ?

« Signification du service militaire ?

— C'est une obligation contractée à l'égard de la collectivité nationale en contrepartie des libertés, des droits et des avantages dont il jouit. »

Ah mes salauds il faudrait que vous soyez plus subtils. On vous voit venir de loin. Le niveau de la propagande militaire n'est pas très élevé, et les brochures de la commission Armée-Jeunesse sont d'une rare indigence. Les officiers, on leur donne bien des cours de psychologie, pour qu'ils comprennent un peu ce qui se passe autour d'eux. Ceux que j'ai vu, ils n'y comprenaient pas grand-chose, malgré les cours. Ou bien, ils n'étaient pas en mesure d'appliquer l'« action psychologique » qu'on leur proposait de mener. Il ne reste plus de l'Armée que cette carcasse « d'instrument répressif et préventif » prôné par le colonel Charles de Gaulle dans **Vers l'Armée de métier.**

Dispensé de défilé (« les lunettes fumées, c'est pas sérieux » — « Mais si je les enlève, je ne vois rien » — « Alors vous ne défilerez pas », je passai les quatorze mois suivant à faire mon lit, à le défaire, à plier les couverture en spirale, en rond, en pointe, en losange, à cirer le plancher, à charger des colis de poudre de lavande pour Djibouti. A dormir. Plus d'initiatives : l'hibernation du loir. A chaque retour de permission, c'était la même chose. Je devais boire deux ou trois litres de vin, et regagnais le train en titubant. Je devins le militaire — quart de place — assis dans le train de nuit, le bidasse à calot bleu qui regarde ses congénères s'efforcer « d'emballer une nana », une blonde normande que le manque d'éclairage rend presque jolie, et qui trouve le moyen de me faire du genou alors que je lis Parménide... Routine, minces anecdotes. Usine à veaux, fabrique d'impuissants. Barbelés. Routine. L'adjudant, à voix haute, travaille à faire de son pays une grande nation : « Trois heures vingt, et cinq secondes... et six secondes... et sept secondes... ». L'horizon tricolore est tout entier contenue entre la petite aiguille qui égrène les minutes et le bouchon verseur d'une bouteille de pastis. A dix heures du matin, les trois quarts des gradés titubent. Et l'herbe pousse ; cela permet de mesurer le temps qui coule. « Quel jour est-on ? » — « L'herbe a dix centimètres ».

Mai 1968 passa dans la panique la plus complète. Nous recevions des milliers de paras et de flics, acheminés à l'aube aux alentours de Paris. Vaguement inquiets, nous les regardions s'enfuir dans les camions. Que faire, ici ? Sur deux mille, nous étions à peine dix à vouloir agir, sans savoir comment. L'Armée était désorientée, les casernes bouclées. Le sursitaire, l'étudiant, avaient droit à des égards. On ne sait jamais. Nous vivions en vase clos. Tout était arrêté. Les gradés mouillaient leurs belles tenues, ou se faisaient porter pâles. Il y eut beaucoup d'officiers malades, puis tout reprit son cours. L'année suivante, seul changement notoire, le portrait du général de Gaulle, dans le bureau du colonel, fut remplacé par une nature morte de Van Gogh.

Parfois, venant troubler ce néant, un sous-off se déballonne. Il a bu. Il a envie de se confier. Un autre verre et il raconte. C'est le mercenaire à la petite semaine, Indochine, Algérie. Le sergent qui regrette le « bon temps », celui qui est toujours derrière, et qu'on peut réinventer sans témoins. Il peste contre « l'armée de lopettes qu'est devenue l'Armée française », soigneusement épurée. Lui, c'est un dur. Il en est persuadé. De plus en plus. Pour l'heure, il tamponne des paperasses en maugréant. Mais avec une petite haine timide et sans effets. Pas de coup d'éclat. On râle, on boit et on marche, entre deux hoquets. On tremble devant l'avancement possible. On a la trouille... Il parle, le sergent, il parle pour lui-même.

— Et puis l'Armée, c'est pas d'la politique, c'est un instrument.

— Mais un instrument, sergent, on s'en sert. Qui s'en sert ?

— Un instrument, ça a rien à voir avec la politique.

— Qu'est-ce que c'est pour vous, la politique, sergent ?

Dans sa réponse, je ne trouve que l'apologie de la camaraderie perdue, cette union sacrée sur le dos de l'Arabe ou du Viet, tu te souviens, on a brûlé les mêmes villages, on a violé les mêmes petites filles... Il me dit tout ça innocemment, la larme au coin de l'œil. Il est ému.

— Qu'est-ce que c'est la politique, sergent ?

Il ne répondra pas. Ce n'est pas de la mauvaise volonté. Il ne sait pas. On lui a appris à ne pas savoir.

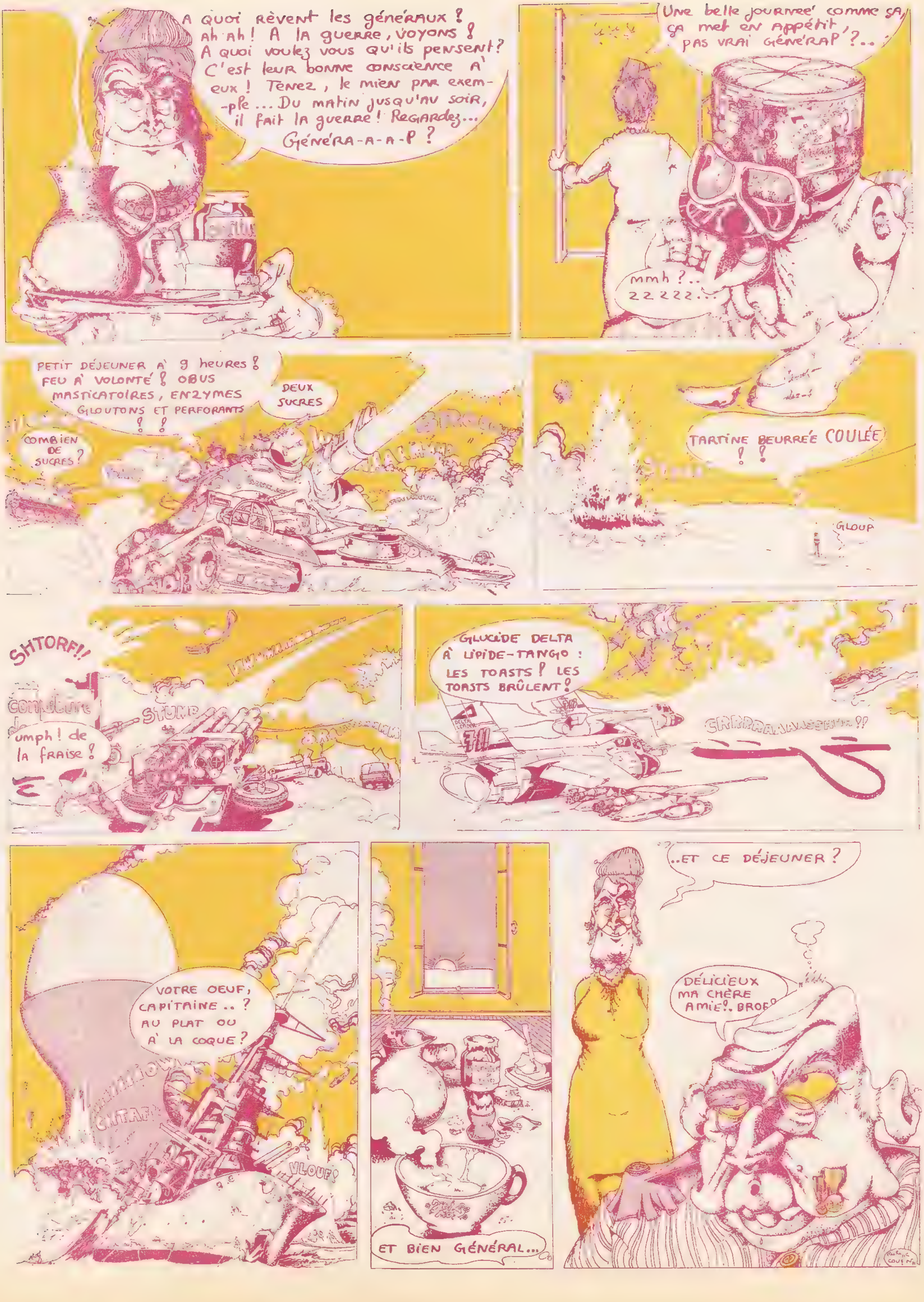
— J'ai pas vu un officier à la tête de ses troupes. Pas un. J'ai même vu un adjudant qui a disparu une heure avant l'attaque avec la carte et la boussole, et qu'on a jamais r'vu. Et les trente gusses qui m'disaient : Qu'est-ce qu'on fait, sergents ? Alors j'ai fait pour le mieux...

Derrière ses lunettes épaisses comme des culs de bouteille flotte, brumeuse, une étrange sincérité. Il sera toujours sergent. Il n'aura jamais de troisième galon à coudre sur sa manche. Alors, pourquoi ne pas rêver qu'on a été un héros, pour survivre, pour donner corps à la rêverie pâteuse de la bière ?

— ...Alors j'ai fait de mon mieux...

— C'est quoi, le mieux, sergent ?

Patrick Rambaud


A quoi rêvent les généraux ! ah ah ! A la guerre, voyons ! A quoi voulez vous qu'ils pensent ? C'est leur bonne conscience à eux ! Tenez, le mien par exemple... Du matin jusqu'au soir, il fait la guerre ! Regardez... Généra-a-a-l ?
Une belle journée comme ça, ça met en appétit, pas vrai généraP ?..
mmh ?.. zzzzz..
PETIT DÉJEUNER À 9 heures ! FEU À VOLONTÉ ! OBUS MASTICATOIRES, ENZYMES GLOUTONS ET PERFORANTS ! !
COMBIEN DE SUCRES ?
DEUX SUCRES
TARTINE BEURRÉE COULÉE ! !
GLOUP
SHTORF!!
STUMB
umph ! de la fraise !
GLUCIDE DELTA À LIPIDE-TANGO : LES TOASTS ! LES TOASTS BRÛLENT !
VOTRE OEUF, CAPITAINE.. ? AU PLAT OU À LA COQUE ?
VLOUF!
ET BIEN GÉNÉRAL...
..ET CE DÉJEUNER ?
DÉLICIEUX MA CHÈRE AMIE !.. BROF

LA REVUE DE DETAIL

On arrive à Metz par le train ; sans avoir reçu aucun renseignement d'ordre pratique. On monte dans le Berliet avec des inconnus, le temps est lourd, le trajet vers la caserne d'infanterie, à 8 km de la gare, est assez court : il paraît très long.

On nous fixe une chambrée, puis une autre, puis une autre encore. Les deux premiers jours sont ceux de l'installation dans le désarroi : coupe de cheveux (ce n'est plus le bol, mais c'est très court). Certains d'entre nous qui les portaient très longs ont cru bon de couper déjà leurs cheveux avant d'arriver à la caserne. Erreur. Ceux-ci sont encore plus tondus que les autres ! Cinq cm moins quatre égal un cm, vingt moins dix-huit, reste deux.

Visite médicale : un gag. Ce n'est pas sur cette visite qu'il faut compter pour se faire réformer. Mais la démesure paye : ni les yeux, ni les oreilles, ni l'incontinence d'urine ; mais l'imbécillité intégrale, pendant les quinze premiers jours, à condition qu'elle soit envahissante, de tous les instants, et fasse la preuve d'un caractère décidément inapte à la discipline, à l'obéissance, au respect, et soit vraiment excessive au regard des normes « civiles », c'est le meilleur moyen de transformer douze mois en un : certains peuvent jouer le jeu à fond, avec talent. C'est loin d'être à la portée de tout le monde.

Ce déracinement n'est pas qu'épidermique, il transforme l'individu, il mutile l'individualité, il est politique, **directement** : on nous prend en main pendant les classes, on nous malaxe, on nous triture le cerveau, et il faut être diablement calé pour en réchapper. Ne dites pas : « Je suis antimilitariste, ça ne marchera pas avec moi », ça marche avec 99,9 % des soldats. Les soldats gueulent, oui, mais ils sont salement intégrés dans la machine. Et c'est inévitable, parce que la machine est totalitaire, elle est violente, elle est de chaque instant, elle est consciente.

Et puis surtout elle est remarquablement rôdée, elle est mise au point de main de maître : **toute proportion gardée** — le système est concentrationnaire. Il nivelle par la base, il rogne les personnalités, il fait de nous des instruments dociles, perturbés.

Il y a les « règlements » : « pas de politique à la caserne ! » « la caserne est en dehors de ces cafouillages politiques civils », « nous sommes au-dessus des classes », « ici pas de riches pas de pauvres », « c'est la signification de l'uniforme », etc ; si vous êtes abonné à un journal, on vous fait les yeux ronds : « votre bouquin (sic) est interdit ». — non —. Les officiers — et pas tous — ne s'en prennent qu'aux journaux strictement interdits, qui sont — et c'est déjà une sacrée restriction à la liberté individuelle, quand on pense que le P.C. est tout ce qu'il y a de plus légal en France — qui sont donc : les journaux, quels qu'ils soient, du P.C.F. ; puis : les journaux gauchistes (La Cause du Peuple, Tout ; et tous les autres, même marginaux et parallèles) ; enfin les journaux fascistes et royalistes.

D'ailleurs la manière de lire ces journaux et la personnalité du lecteur sont déterminantes : si vous n'êtes pas considéré comme un « agitateur », si vous ne faites pas trop de « publicité », vous pouvez quasiment tout lire, surtout les titres pas connus s'il n'y a

pas de faucille et de marteau en gros caractères rouges. Mais si vous êtes déjà « fiché », gare à la découverte de ces feuilles maudites ! Une précision : vous pouvez recevoir tous les journaux sans restriction aucune, s'ils sont sous pli cacheté et que vous les lisez solitairement, sans les prêter (c'est le règlement).

Donc pratiquement tout ce qui est lien politique avec l'extérieur est banni ; de plus, pendant douze mois vous n"avez pas le droit de participer à des manifestations politiques, syndicales, de prendre position publiquement, etc. : vous êtes « isolé » de la vie publique nationale.

Quand vous avez terminé les exercices de « présentez armes ! » et leurs tours de cour en marchant au pas, on vous libère devant la Compagnie pour un petit quart d'heure qui doit vous permettre de vous changer — on se déshabille et se rhabille constamment, c'est une maladie, jusqu'à sept huit fois par jour ! — à condition que vous gueuliez, soit des AAH tonitruants et jusqu'aux étages, dans les couloirs, en se bousculant au maximum, se poussant du coude, se piétinant — si ce n'est pas assez bruyant et dangereux, on remet ça —, soit des slogans ineptes, grossiers (du style : « vive la première section, celle qu'a du poil au con ! »). Gueuler ça permet paraît-il de se libérer, de se défouler, mais c'est surtout efficace pour vous faire perdre votre individualité, vous obliger à obéir au doigt et à l'œil à n'importe quoi, en exprimant une satisfaction extérieure qui ne doit pas être feinte. Il faut se fondre dans la masse avec un frémissement d'extase, avec volupté, et à ce moment-là seulement vous serez marqué par l'obéissance, le respect de la hiérarchie, vous serez mûr pour la discipline, vous serez malléable. Si vous partez pour une soi-disant heure de sport, vous aurez à faire des exercices de ce genre : tous debouts à la queue leu leu, vous abaissez le torse vers l'avant, vous tendez votre bras gauche vers l'avant à la rencontre du bras droit de votre prédécesseur passé entre ses cuisses, et vous passez de même votre bras droit entre vos cuisses vers l'arrière ; et la chenille processionnaire de 30 ou 40 soldats ainsi formée marchera jambes écartées regards baissés vers les fesses du type devant en gueulant : « Brigitte Bardot a un beau cul, mais j'suis trop con pour la baiser » ! (« le sport a l'armée formera des hommes jeunes, sains, virils »... fadaises !).

« L'armée est démocratique ».

« Nous sommes tous sur le même plan » dit l'officier instructeur quand on arrive, « tous égaux, tous sur le même pied ; nous mangeons comme vous », etc. Mais c'est évidemment archi faux : les tenues ne sont pas les mêmes (les soldats ne travaillent pas en tenue de sortie !), les « placards » (décorations) et barrettes sont le signe d'une « supériorité » évidente. Pourquoi donc présenterait-on les armes ou saluerait-on s'il n'y avait pas une hiérarchie à respecter ? Marcher au pas, c'est une façon encore de s'aliéner dans la masse, pour la gloriole, pour l'apparence. Et on marche au pas au son de la Musique Régionale une fois par semaine après le Présentez armes au Colonel qu'on attend régulièrement plus d'une heure, et la cérémonie des couleurs. Marcher au pas, c'est ne pas savoir quelle est la tête de votre voisin de gauche ou de droite, c'est être un automate qui frappe le sol du talon, balance les bras à la hauteur du ceinturon du soldat de devant, etc.

Apprendre à marcher au pas, c'est des heures d'exercice, et des apprentissages de chansons :

le clairon nous réveille / le canon nous [appelle
le fracas des combats/nous ensorcelle
ainsi chantait l'ancien/vibrant au souvenir
de l'épopée que tous admirent
de ces charges épiques/ces combats héroï- [ques
Ils rappelaient la furie fantastique
il faudra comme lui/brandissant nos dra- [peaux
un jour sans lui/mener la troupe d'assaut
l'école te formera/dans un creuset d'acier
mais toi seul trouvera/l'esprit guerrier
le souffle de la gloire/l'ivresse de la victoire
pour te jeter aux chocs d'un bloc...

On apprend encore :

Loin de chez nous/en Afrique combattait [le bataillon
pour refaire à la Patrie/sa splendeur, sa [gloire, et son renom
la bataille faisait rage/lorsque l'un de nous [tomba

et mon meilleur camarade/gisait là blessé
[auprès de moi
et ses lèvres/murmurèrent si tu retournes
[chez nous
à la maison de ma mère/parle lui dis-lui
[des mots très doux
dis-lui qu'un soir/en Afrique
je suis parti pour toujours
dis-lui qu'elle me pardonne/car nous nous
[retrouverons un jour

Evidemment on s'explique que le capitaine nous dise : « l'armée c'est des vacances » ! Mais évidemment encore on comprend que ce soient les seules vacances qu'on voudrait rayer de son calendrier ! Hélas ! faut-il que la société soit mal fichue pour que certains soldats considèrent vraiment leur temps d'armée pour des vacances... C'est la première fois qu'ils en prennent, qu'ils s'évadent

PRÉSERVONS NOS SOLDATS DES ÉPIDÉMIES
L'Eau étant l'agent le plus actif de propagation donnons leur le moyen de se désaltérer sans danger en leur envoyant des COMPRIMÉS rafraîchissants
FRUIDOR
Qui se sucent ou se boivent dissous dans de l'eau bien pure
1f30 Fco L'ETUI de 30 doses ou 60 verres Les 4 ETUIS Fco 5 fr.
EN VENTE PARTOUT Epiceries. Confiseries. Pharmacies Exigez le FRUIDOR
L. BÉBIEN 105, Rue de Rennes PARIS

d'un univers familial totalitaire, qu'ils se voient en tant qu'adultes, mais paradoxalement sans la moindre responsabilité, ce qui n'est pas sans conséquence par la suite, lors de leur réinsertion dans la vie civile : l'habitude de ne rien faire, de ne rien oser exiger, d'être des condamnés à l'esclavage, les suivra. Où qu'ils travaillent, ils seront moins mal qu'à l'armée ; et pourtant ils garderont de l'armée, leur première évasion, un « bon souvenir » : c'est qu'ils auront oublié tous les emmerdements quotidiens qu'ils y auront subis, pour ne retenir que les beuveries et les bons tours joués aux adjudants ! Exploités, peut-être, mais respectueux...

Gaspillage à tous les niveaux — et constamment. Tous les corps de métier y passent : le réparateur de TV couleurs fait 150 km dans une Jeep de l'armée avec l'essence de l'armée — l'Etat — pour réparer la TV d'un colonel ; le maçon refait en ville le mur de clôture du jardin d'un officier ; le peintre, l'électricien, etc., refont tout l'appartement d'un sous-officier. Les exemples sont très nombreux, quotidiens ; on a bien raison de dire que maintenant l'armée utilise les soldats dans le cadre de leur capacité professionnelle ! Il y a eu une fois promesse de paiement — non suivie d'effet —! mais les soldats sont toujours tenus de faire ces travaux, sans être payés (je ne connais qu'une exception).

S'il s refusent, ce sont les corvées, les tours de garde, la taule pour la plus petite indiscipline (et les indisciplines mineures sont nombreuses), etc. Donc ils sont tenus d'accepter. Ils trouvent ça « dégueulasse » mais ils acceptent ! Appartements, jardins, toitures, auto-radio à installer, etc., les officiers et sous-officiers ont l'embarras du choix des ouvriers qualifiés et bon marché. Ces « travaux » se font parfois pendant les heures de service, mais le plus souvent en dehors. Les vols ne sont pas toujours évidents ; il y a des systèmes plus subtils : la vente au profit des seuls capitaines commandants de compagnies de canettes et coca au champ de tir ou pendant les exercices et les manœuvres ; pendant ces manœuvres, et lors de la « Fête du Régiment » (un gag !), le profit tiré des stands divers (les soldats se passent le mot quand un stand est tenu par une compagnie où le commandant partage les bénéfices). Inutile d'insister sur les tarifs préférentiels d'achat. Au foyer, qui profite de la vente des produits donnés par le V.R.P. pour que le contrat soit signé ? Ce sont des mesquineries, d'accord...

Là où l'exploitation devient plus systématique, c'est quand on envisage les avantages en nature (que dire de la paye des officiers et sous-officiers ? sinon qu'elle est élevée dans cette caserne, **pour le travail qui est fourni ?** 45 jours **ouvrables** de congés ; 13e mois — au plusiel — ; primes de « manœuvres » et autres mobilisations, etc. ; et les absences injustifiées, ni vu ni connu ! Sans insister enfin sur les salaires doublés pratiquement pour faits d'armes en Indochine et Algérie et décorations subséquentes. Sans parler aussi de la retraite après quinze ans d'armée !) : nourriture quasi gratuite ; vêtements de l'armée ; déménagements gratuits ; location de meubles pour un prix symbolique ; produits divers (épicerie...) très bon marché (prix de demi-gros) ; au total la paye d'un militaire, c'est quasiment de l'argent de poche ! Les soldats râlent ! Ce n'est plus l'exploitation des individus, c'est celle du peuple... Des restrictions budgétaires sur l'armée ? Ça peut encore se faire ! Faut-il parler aussi d'« efficacité » et de rentabilité ? L'essentiel du « travail », ce sont les soldats qui le font. L'incapacité de pas mal de sous-officiers est effrayante ; un officier sur deux est en surplus : la lecture des journaux, les promenades les mains dans les poches au pas dansant du futur général en retraite, les occupent. La « promotion sociale aux armées n'est qu'une opération de propagande ; l'utilisation des crédits budgétaires est souvent abusive ou fictive (pour que ces crédits soient encore accordés l'année suivante, il faut faire semblant de les utiliser à tout prix). Les livres scolaires sont en sur-nombre ; (ils doivent en principe servir aux cours de certificat d'études, mais encombrent les placards, remplissent des caisses entières ; un capitaine : « Aucune école primaire ne pourra rivaliser pour les crédits »). La promotion sociale aux armées est un leurre, sauf cas individuels : le soir les soldats sont bien trop souvent occupés, en raids, etc. ; l'ambiance ne peut pas être propice au travail intellectuel. C'est bien avant l'âge militaire que la **promotion** doit se faire...

Et si en France le soldat n'est pas payé, ce n'est pas sans conséquence : une enquête statistique et sociologique pourrait être faite sur les soldats à leur libération quant à leurs perspectives de travail : le même qu'avant l'armée, sous payé, au mieux ; sinon : le chômage : alors vu les besoins d'argent accumulés, n'importe quoi, à n'importe quel salaire. Et naturellement l'appelé n'a pas le droit de travailler pendant le service (toute activité même artistique est interdite), ne peut en aucune façon gagner de l'argent (mais avec la bénédiction intéressée d'un commandant de compagnie on peut faire la publicité de l'usine de nouilles qui approvisionne la caserne ! quand on est artiste peintre...).

L'inégalité, elle, est reine : permissions spéciales pour séminaristes (de quel droit ?) ; Noir qui n'a cessé pendant 6 mois de pourrir aux arrêts de rigueur et au « cambou » pour s'être déclaré coupable d'un coup de poing qu'un adjudant avait attribué à un autre (les arrêts de rigueur, c'est un espace humide jamais chauffé de 2 mètres sur 3, avec un matelas et une couverture, pas de draps, une heure de sortie accompagnée par jour, une douche par semaine, pas de lecture ni de cigarettes, etc. ; le cambou, c'est la taule militaire à Metz même, pire encore) ; et le repos auquel il devait réglementairement avoir droit à sa sortie de taule a été supprimé sans raison ; il s'est mis à bégayer... Autres exemples : classes sociales séparées quand on est versé en sections le premier mois ; coupe de cheveux plus courte pour les manuels...

Le dégoût prend corps avec la « remise de la fourragère » quand au milieu des milliers de tombes de Verdun un colonel justifie la couleur de cette fourragère ou une inscription sur le drapeau de régiment — suprême honneur : **Indochine - Algérie** : il faut se pincer les lèvres pour ne pas rire. Une sorte de rire nerveux.

Gilles Février.

RÉFORME : LA BE-QUILLE

Un dossier de réforme se prépare. On doit amasser au cours des années les signes flagrants de la maladie : radios, examens de laboratoires, certificats de médecin. Le tout sera présenté aux « trois jours » ou lors de la visite d'incorporation au plus tard. Sinon, les petits soldats qui briguent la réforme se retrouveront dans un hôpital militaire, avec des médecins militaires, des murs, des seringues et des pyjamas militaires.
Avant d'être, lui aussi, réformé, un vrai malade a vécu trois mois dans ce singulier milieu. Il en garde de drôles de souvenirs.

Certains futés introduisaient dans le délicat canal de leur zizi des substances mystérieuses qu'ils déversaient ensuite à l'intérieur des tubes à essai pour pipi de la pharmacie militaire. Pour ne pas perdre en route le précieux subterfuge, ils se liaient le sexe d'une faveur rose, dorée, ou d'un quintuple bout de ficelle pour les fils du peuple. D'autres forcenés se cognaient et se faisaient cogner sur une jambe ou une articulation jusqu'à la fracture, ou au moins jusqu'à l'œdème.
Un gros flandrin de Béziers marchait à pas précautionneux en se tenant les reins. Il simulait, le filou, une sciatique de grande envergure dont tous les médecins du sud n'avaient pu venir à bout.
L'estomac aussi avait ses adeptes. Des crampes insurmontables tordaient brusquement de douleur un bidasse qui la minute d'avant semblait coi, comme vous ou moi.
Afin de définir l'aspect radiologique de leurs viscères, d'impassibles fils de France avalaient en douce dans les cabinets les produits les plus corrosifs et suspendaient parfois à leur molaire, au bout d'une installation robuste de cordage, des matériaux prohibés, histoire d'en faire accroire aux gentils radiologistes de l'armée.
Il y avait ceux qui se piquaient. Dissimulés, abjects, couleur de murailles hospitalières, ils se contorsionnaient singulièrement à seule fin de se voir le cul, cible de la seringue et réceptable d'on ne sait quels ingrédients destinés à leur procurer les fièvres, la vérole, la couleur paiôte, la toux incoercible ou l'asthme rebelle qui feraient la niche aux enquêtes minutieuses des fouinards en blouse blanche.
Dans un compartiment clos, un étage discret : marchaient à petits pas, le chef incliné, dodelinant parfois, rigide à d'autres moments, la cohorte des fadas, l'armada des dingues qui cherchaient la réforme — le triomphal RD 2 — du côté où ils allaient le plus mal : la tête. Ceux-là vous racontaient des salades innombrables, vendaient pères et mères, insultaient leurs familles avec une honte rentrée, jetaient cérémonieusement dans les chiottes les pilules de couleur pastel

que les bons docteurs leur remettaient le matin. Au petit déjeuner des loufoques, un bol de café au lait venait s'écraser sur la gueule du voisin ou de la brave serveuse. Une crise ici ou là : on se roulait par terre en appelant sa mère, on se meurtrissait le poing contre un mur, ou tout simplement résigné, la bouche pincée et à heure fixe, on se laissait aller à uriner au lit et puis on attendait lentement que le jour vienne. Tout ça, ce cirque incroyable et voilé, histoire d'attirer irrémédiablement l'attention du public sur sa névrose, sa psychose, bref tout le brouillard qu'on avait dans la tête, et d'obtenir de décrocher, de happer ce RD 2, clé des évasions militaires, symbole qui marque tous les surhommes à qui leur sinistre condition physique ou mentale interdit de servir sous les drapeaux.
Des réunions clandestines groupaient sous un escalier, et le soir dans des chambres complices, tous les salauds qui voulaient échapper au service militaire. Ces inadaptés sociaux échangeaient à moitié leurs recettes, gardant dans leur fourberie quelques petits secrets, on ne sait jamais. Dès que les adjudants corses avaient tourné le dos, les fadas prenaient leurs jambes à leur cou et fonçaient, n'en pouvant plus, respirer à trois mille mètres dans l'aire libérée du couloir promenade. Le qui-vive demeurait la règle, dès qu'un homme vêtu comme un chrétien moyen apparaissait à l'horizon, le troupeau des pyjamas baissait le front ,raccourcissait l'enjambée et affichait avec distinction l'air affligé qu'exigeaient les circonstances.
Au milieu des asociaux qui se vantaient d'échapper aux rigueurs du service obligatoire, de vrais militaires besognaient de leur côté. Cracheurs de poumons, paranoïaques en rupture de carrière, tuberculeux des mers du Nord, syphilitiques de la campagne de Syrie, blessés par un encrier sur le pied ou par une balle au Tonkin, ils se regroupaient à date fixe en vue d'améliorer l'indice de leurs pensions. C'est fou le nombre de pensionnés militaires qui existent dans ce beau pays. Entre ceux qui avaient fait leur temps et cherchaient la pension et ceux qui ne voulaient pas jouer à la carabine, la coexistence était dure.
Les légionnaires, ces héros du sable chaud, groupés par nationalité, tapaient la belote avec des exclamations joyeuses et primesautières qui faisaient frémir les adjudants de carrière. Une ombre de Mac Orlan, un parfum de Cendrars, et un d'Edith Piaf, planaient sur ces délicates réunions, parfois terminées au couteau.

La nuit, ces honorables gentlemen rêvaient à voix haute et se remémoraient les exploits et les tortures qui leur avaient valu des médailles, une angoisse et un séjour annuel en hôpital psychiatrique. Les gros bébés charmants se retournaient en grognant dans leur lit lorsque pour la millième fois, ils retrouvaient dans

leur sommeil le visage de la fillette violée dans les rizières et les yeux du vieil Algérien torturé. Les robustes infirmiers de nuit leur faisaient une petite piqûre et tout rentrait dans l'ordre.

Des centaines de gars en pyjama traînaient la savate dans l'attente d'un verre de bière sans alcool, à l'ouverture du foyer. Une seule femme, madame pipi, pour ces centaines de mâles nourris de bromure et de masturbations nocturnes : une énorme mémère de cinquante ans que l'on accusait scandaleusement de faire des trucs aux joyeux militaires, moyennant finances.

Tristes canettes dénuées d'alcool qui réunissaient dans l'après-midi oisive les candidats à la Réforme, les solliciteurs de pension et les vrais malades, dont bien sûr votre serviteur. Les légionnaires racontaient à la bleusaille comment ils se jetaient trois caisses de vingt-quatre bières derrière leurs vertes cravates, au bon vieux temps de Sidi-Bel-Abbès. Et la bleusaille reprenait inlassablement les célèbres histoires de Réforme. Un tel . . « gonflé » qu'il était le gars . . qu'il avait réussi à agresser la femme du général et s'était vu réformer illico. Un autre, qui jouait les fous, avait sauté du troisième étage dans une couverture tendue par les copains. Et de spéculer sur les tentatives de suicide, moyen très sûr de gagner la légion des RD 2, disaient ces scandaleux représentants de la jeunesse subversive. La recette de la diarrhée éternelle, ce flot perpétuel qui amaigrit et déssèche en un temps record était échangé contre le vomissement sur commande. Exiger un régime emmerde les cuistots et les adjudants de service, disait un frêle débile. Refuser de marcher à l'entraînement était chose infaillible, rétorquait une crapule de moyenne envergure. Tous ces chenapans s'accordaient sur un point : après trois mois de service accompli, la réforme est quasi impossible car l'armée se doit de verser une pension au bidasse. Les irréductibles de la clé des champs, ceux qui s'obstinaient à retrouver leurs fiancées au-delà des murs, prétendaient que rien ne vient à bout de la volonté farouche des quêteurs de RD 2. Si on veut, on peut être réformé. Alors la face honteuse qu'un récidiviste, entre deux rots de bière, affirmait qu'il est bien difficile de décrocher la réforme définitive au premier coup. Savoir se contenter d'un ajournement à un an et reprendre ses billes était, selon cet homme de forte corpulence, d'esprit agile, de petite noblesse et de très faible patriotisme, la sagesse suprême. Trois réformes temporaires signifient la réforme définitive.

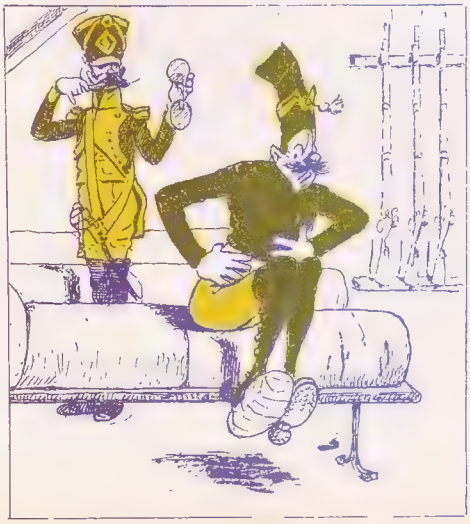
Quelques sentencieux philosophaient avec lourdeur sur les statistiques du conseil de réforme, prétendant que les causes de réforme les plus fréquentes s'inscrivaient ainsi :

— insuffisance de développement,
— malformations congénitales ou acquises,
— troubles psychiques,
— affection des yeux ou des oreilles,
— tuberculose ou suspicion,
— affections cardio-vasculaires,
— et divers autres déformations de l'individu.

A les entendre, l'indulgence des commissions de réforme varierait d'une région à l'autre. Paris serait féroce, la province plus souple.

Les médecins militaires, contradiction vivante et dans les termes même, se voyaient jaugés, soupesés, catalogués par des assemblées de pseudo-éclopés et de soi-disant crevards. Les praticiens mettaient souvent tout leur art dans le dépistage de la fraude. C'est qu'on ne leur proposait rien de plus exaltant dans le cadre de leurs activités. Ils rêvaient tous de regagner la vie civile après en avoir coincé quelques-uns de ces dissimulés du symptôme, ces recéleurs de mensonges organiques, ces comédiens de la douleur.

Puis on rappelait aux nouveaux arrivants que la commission de réforme siège tous les quinze jours, et que ce moment historique approchait. A la veillée, colportages méchants et faux : les historiettes fleurissaient à nouveau. Ce soldat courageux et tenace avait simulé la surdité et rien n'y fit : les bruits les plus grossiers le laissaient de glace. Hélas, lorsqu'on vint lui annoncer par surprise sa prochaine expulsion hors de la noble institution militaire, le pauvre débile tourna la tête vers ce bruit et la justice, le condamnant, triompha enfin de l'arbitraire simulation. On répandait sur les réformes pour cause psychiatrique les rumeurs les plus folles : qu'ils seraient interdits à vie dans l'administration et autres lieux



de plaisir. Affirmation des plus fausses, de nombreux ministres ayant été réformés.

Le soir tombait. Groupés en cachette dans un service isolé de l'hôpital, les mauvais patriotes se fumaient une petite cigarette et se saoulaient consciencieusement en pensant à tous ceux qui avaient préparé leur dossier à temps. De vrais dossiers médicaux, solides, qui impressionnaient les médecins militaires. Dix minutes devant un officier au fort de Vincennes ou à Bourges, c'est bien souvent tout le service militaire qu'effectueront ces planqués pourris, ces larves hippisantes, ces sans couilles de RD 2, les seuls qui en cas de conflit peuvent choisir de s'engager plutôt que d'être trop bêtement mobilisés.

Georges Marin.

St Cyr

Henry de R., dix-neuf ans, est en « math-spé » au collège jésuite de Sainte-Geneviève de Versailles. Depuis deux ans, il y prépare les concours d'entrée aux écoles militaires de Saint-Cyr, Navale et l'Air. Dans sa chambre que décore un grand drapeau français, il scande imperturbablement sa litanie militaire.

— Sur six cents cinquante élèves, quinze ou vingt types préparent Saint-Cyr à seule fin d'obtenir l'équivalent du D.U.E.S. (Diplôme Universitaire d'Etudes Scientifiques). Seuls, les « fanas » préparent les autres écoles militaires. Nous sommes peut-être trois ou quatre dans ce cas, et encore, je crois que je pousse un peu.

— Le concours est dur ?

— Non. En général, les concours civils sont plus durs que les concours militaires. Je compte me présenter aux trois écoles, mais pas à Polytechnique : je n'ai pas le niveau.

— Comment se déroule la vie, ici ?

— En semaine, pas besoin de réfléchir, nous respectons les emplois du temps. Je passe les week-end dans ma famille. Tout ce que je vais vous dire est, d'ailleurs, extrêmement influencé par l'ambiance familiale dans laquelle j'ai grandi.

— Pouvez-vous la décrire ?

— Dans la famille, on est officier de père en fils. Mon frère aîné fait Navale, le cadet compte faire l'Air, quant à mon père, il a été tué en Algérie. A la maison, je vis avec maman et ma grand-mère, qui sont toutes deux veuves de guerre. Nous avons appris à respecter la grandeur de l'armée et la grandeur de la religion.

— Messes obligatoires ?

— Pas ici. Mais elles l'étaient lorsque je fréquentais l'école de Lunéville (près de Nancy), où j'étais externe. J'ai passé mon enfance dans des institutions religieuses (sauf l'année terminale). C'est le cas de la majorité des prépas : 60, 70 % peut-être. Je ne pratique plus, mais je reste chrétien.

— Avez-vous un jour songé à une autre carrière que celle d'officier ?

— Je veux exercer un métier qui permette davantage de rapports humains que la profession d'ingénieur, par exemple.

— En somme, vous choisissez l'armée pour ses relations humaines ?

— C'est cela. Je serai en contact avec trois sortes d'hommes : les supérieurs, les égaux et les inférieurs ; c'est pour ces deux dernières catégories que je me sens le plus d'affinités. Bien entendu, les relations seraient très différentes dans le cadre d'une armée de métier. S'il n'y avait plus le contingent, je retomberais dans un boulot d'ingénieur, alors que c'est un travail d'éducateur (quoique dans un sens assez particulier) qui m'intéresse.

— Il y a des bizutages, à Sainte-Geneviève ?

— Lorsque les « première année » arrivent, ils sont d'abord pris en main par la « Strass », c'est-à-dire l'administration : très technique. Puis vient le tour des anciens. Cela se fait par coups de gueule, uniquement : on leur dit qu'ils sont minables, etc. Le but du bizutage est double : d'abord faire connaissance, ensuite souder « l'esprit de prépa » qui prépare à l'esprit de corps.

— Les bizuts ne se révoltent jamais ?

— Non, il y a trop de moyens de pression. Le tribunal cubal, par exemple : cela se passe la nuit. Le bizut se trouve en slip devant ses anciens. S'il exagère, il prend des coups de ceinture, mais en fait, il en prend très peu par rapport à ce qu'on menace d'en donner. Les châtiments corporels sont peu fréquents.

— Et le bizut récalcitrant ?

— Il ne s'obstine pas longtemps ; parce que le tribunal cubal n'a rien de spécialement amusant. Et si le bizut ne comprend pas, tout est foutu en l'air, jusqu'au but du bizutage.

— Vous connaissez des cas de gens qui ne l'ont pas compris ?

— Oui, mais le bizut se tait quand même : il subit.

— Comment voyez-vous votre avenir professionnel ?

— En fait, il y a deux possibilités : l'Air et Caso. Si je rentre à l'Air, ce sera un peu l'aventure pour moi, car toute ma famille est passée par Caso. Mais mon père a essayé de me dégoûter de faire Caso, car ce n'est plus du tout ce que c'était autrefois : il y a beaucoup moins de Tradition. Entre les deux guerres, par exemple, l'armée avait vraiment de l'importance sur le plan national ; c'était plutôt quelque chose, que d'être officier !

Sorti de Saint-Cyr, on va passer d'abord un ou deux ans dans une école d'application, puis l'on arrive au régiment avec le grade de sous-lieutenant, et l'on va de garnison en garnison. Mais la Tradition s'affaiblit. C'est un peu triste.

— Vous trouvez cela triste ?

— Oui, nettement. Je suis pour les traditions. Malheureusement, il y a énormément de gens qui veulent « changer pour changer ». On voit cela de plus en plus, même ici.

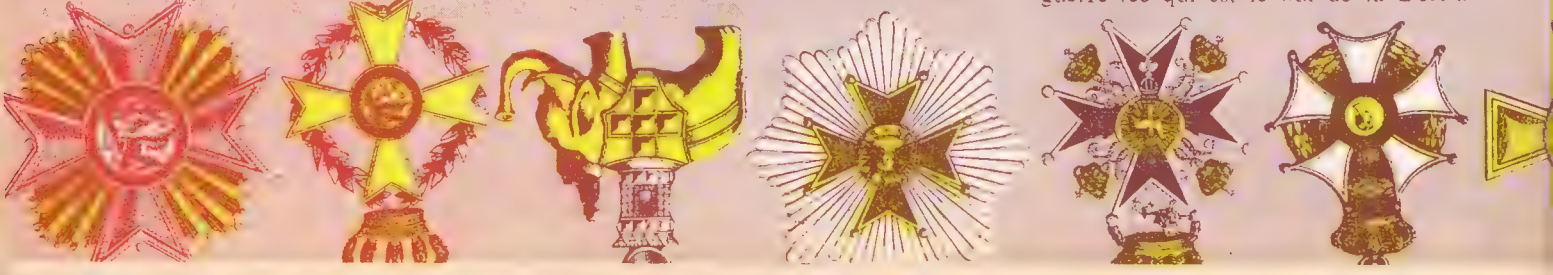
— Que proposez-vous ?

— Il faut quand même se rendre compte qu'il y a des gens au-dessus et des gens en-dessous. Il faut reconnaître que les gens du dessus doivent faire ce qu'ils peuvent pour aider les gens du dessous ! Pour cela, il faut de l'ordre, de l'autorité et de la discipline.

Voyez la notion traditionnelle de la Patrie : c'est vraiment une valeur en perte de vitesse, en ce moment, et je ne sais franchement pas quoi faire pour qu'elle reprenne vigueur ! C'est un peu sinistre, parce que les valeurs morales, ce n'est quand même pas quelque chose d'utopique et cela devrait reprendre, à la fin ! Mais c'est à cause de cette vie de facilité... On est vraiment dépassés par le progrès qui nous a tout apporté et les valeurs morales, bon, elles périclitent. C'est un perpétuel balancement : on a vu cela après la Régence, sous Louis XV et Louis XVI. Nous sommes revenus à un régime plus strict, puis ce fut à nouveau la décadence. Il ne faut pas désespérer, cela reviendra, mais...

— En somme, il faut attendre le mouvement de balancier favorable.

— Il faut l'attendre, mais il faut quand même le pousser, l'aider. Le but de l'armée, par exemple, est double : il s'agit d'abord d'organiser la préparation de la guerre (ce qui est le but de la Défense



rationale) mais il s'agit aussi d'éduquer les appelés.

— Vous êtes favorable au service national ?

— Oui, à cause de son action sur le contingent, afin qu'il donne le sens du gratuit au service de la nation. L'armée a sûrement quelque chose à apporter aux civils : un certain respect des choses, une certaine grandeur de vue. Lorsque vous m'avez demandé cette interview, j'ai écrit à maman. Voici ce qu'elle m'a répondu : « Même si le service militaire ne dure qu'un an, les jeunes passent tous par cette période et c'est peut-être le seul moment où ils sont formés au service des autres et de la nation. C'est d'ailleurs réconfortant de voir qu'ils sont sensibilisés par une certaine grandeur. Cela me frappe à chaque fois que je vois une remise de fourragères aux jeunes de la classe. »

— L'armée est de plus en plus utilisée pour le maintien de l'ordre. Qu'en pensez-vous ?

— A mon avis, c'est mauvais. Par contre, les brigades spéciales comme la gendarmerie mobile, sont nécessaires.

— Resteriez-vous officier sous n'importe quel régime ?

— Non, mais en tant qu'officier, je ne me rebellerai contre aucun gouvernement.

— Même s'il est très à gauche ?

— Il devra de toute façon déterminer le rôle de l'armée ; c'est là dessus que je devrais fonder mon jugement pour prendre, éventuellement, une décision.

LES CASOS

Quand les Cyrards quittant l'Ecole
A Paris débarquent gaiement
Les casos frisés par le vent
Se répandent en bandes folles
Ils flottent, ils flottent gentiment
Les casoars rouges et blancs.

Ils font l'objet des rêveries
Des mamans berçant leur bébé.
Les potaches à l'air blasé,
Leur jettent des regards d'envie
Ils fuient rapides et légers
Comme des rêves chauches.

Ils vont là où le cœur les mène
Au nid d'amour pour s'y griser
De caresses et de baisers
Dont ils sont privés en semaine
Ils frôlent des minois charmants
Les casoars rouges et blancs.

Mais là-bas quand à la frontière
Les canons les ont appelés
Ils vont combattre en rangs serrés.
Pas un ne regarde en arrière
Ils sont les premiers à l'assaut
Les valeureux petits casos.

Rouges et blancs ils sont l'emblème
Des amours noyés dans le sang
D'adieux que le Cyrard mourant
Fait porter à celle qu'il aime
Ceux-là font couler bien des pleurs
Qui sont tombés au Champ d'Honneur.

Tantôt les caresses des femmes,
Tantôt les balles et les boulets
Aimer, mourir, c'est leur métier
De servir la France et les Dames
Voilà ce que disent en mourant
Les casoars rouges et blancs.

Mr. Goodbar

MARCHE A COTÉ DE SES POMPES

« DEFINITIF » LE MONDE
« PRODIGIEUX SANS NUL DOUTE !! » L'EXPRESS

Mr. Goodbar dit:

(IL N'Y A PAS DE TEMPS A PERDRE)

ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE

ET TOUT DE SUITE !

1971-1972, un an déjà. *Actuel* se retourne sur lui-même et considère les douze mois écoulés : merveilleux film aux mille couleurs chatoyantes qui défilent à nouveau devant nos yeux ébahis. Le rock anglo-saxon en a encore pris un vieux coup.. Mick Jagger s'est marié pour quelques mois, les grands groupes végètent plus ou moins, Dylan radote, John Lennon et Paul Mac Cartney tournent à l'aigre comme de vieux concombres, Alice Cooper a montré le nez. Les imbéciles familiers sont toujours là, et les prisons et la guerre, sans qu'on arrive pour autant à les tolérer. Là voici, cette année soixante et onze : peut-être en était-il de plus belles, mais c'était la nôtre, avec ses joies et ses peines, sur fond de pop à ma gauche et de flics à ma droite, tous ces personnages, puissants d'un jour ou d'un siècle, que l'oubli voudrait rejeter dans la nuit brune des temps morts. Oubli, injuste oubli, mon semblable, mon frère, nous t'opposons le rempart de nos pages : les « cons » de l'année, ceux qui nous ont fait sourire, pleurer, hurler, vomir, tous ici rassemblés en un instant pour l'éternité.

Héradote
chroniqueur de ces temps
qui furent durs

Attica-Toul : Ce qu'on leur a fait, aucune bête ne l'aurait fait.

Aznavour : texte de sa chanson Mourir d'aimer : Les parois de ma vie sont lisses, quand il s'y accroche il glisse.

Bouquin : organisateur requin de festival pop, passé de la couture à la culture. A mouillé beaucoup de gens.

Brejnev-Pompidou : deux régimes en sourcils.

Le lieutenant Calley, jugé cette année pour le massacre de Song My, grâcié par le président Nixon. C'est vrai qu'il n'avait pas bu le sang des cadavres.

Castro-Allende : il faut savoir terminer une grève.

Jean Cau, Louis Pauwels, Jean Dutourd : vite, une cuvette !

Ceccaldi - Raynaud, ancien commissaire de police à Alger, maire de Puteaux : enfant de Puteaux, tout le monde descend tout le monde.

Philippe Clay : sous le paillasson (Mes universités, La Quarantaine).

Concorde : Mermoz aussi est parti de Toulouse.

Alice Cooper : Snobisme oblige. **Actuel** les a fait connaître.

Le dollar : enfin reconnu comme un tigre de papier.

Dylan : Le front de libération de Dylan, qui essaie de le récupérer pour la révolution, aura fort à faire. On murmure que Dylan a rejoint la ligne de défense juive, extrémiste et sioniste.

Fournier : Combien d'arbres faut-il abattre pour imprimer ta double page bien tassée ?

Fusée Europa : Sept lancements, six échecs. Le Poulidor de l'Aérospatiale.

Galley, ministre des P.T.T. Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez demandé.

Indira Gandhi, Golda Meir, Mme Bandenaraïké : les ménopauses qui tuent.

Geismar : M. Pleven l'a eu cette année, on le garde pour l'année prochaine.

Guichard (Olivier, Baron) : La circulaire n'est pas son Faure.

Guiot : A mobilisé les lycéens et s'est vite démobilisé.

Hassan II, roi du Maroc : à feu et à sang.

Jean-Bernard Hebey, Michel Lancelot : Pour mémoire.

Mick Jagger : le diable s'est marié à l'église.

Jackie Kennedy : Vive la marchandise.

Lennon et Mac Cartney : j'ai rien Beatles à votre histoire.

Lin Piao : il l'a dans le chou. Un abonnement gratuit de « La Cause du Peuple », y compris les numéros saisis, à qui retrouvera ce second petit frère des peuples.

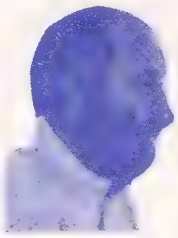
Marcellin : amateur de bâtons blancs. On ne lui connaît aucune aventure féminine.

Massu : il a fini par tout avouer.

Jim Morrison, leader des Doors : le seul chanteur pop mort dans sa bouteille.

Pink Floyd, Soft Machine : Deux des meilleurs groupes pop qui sont en train de sombrer.

Poujade et Mireille Mathieu. notre environnement.



Terry Riley : Ne se répète jamais.

Rives-Henrys. A vau l'eau, le blé seul surnage des pierres de taille.

Royer, maire de Tours, champion de la censure. T'habites à combien de kilomètres de Tours ?

Sabbagh, Bellemare, Guy Lux : c'est pas ça la France.

Michel Sardou : le blé et la gerbe font toujours bon ménage.

Le S.D.E.C.E. : frites.

Séguy : marchais droit ou nous nous frachons tout rouge.

Le Shah d'Iran : perd ses poils lisses (et liquide en douce l'opposition).

Sheila : che la pleine forme (cf. Salut les Copains).

Sceaux les Blagis-La Courneuve : deux jeunes tués par un cafetier et un boulanger. Ne vous laissez pas abattre.

Madame Soleil : comme la lune.

Un syndicaliste de la police au Nouvel Obs. : « le bifteck coûte aussi cher pour un flic que pour un autre salarié ». C'est un faux problème : les autres salariés sur lesquels les flics cognent utilisent de préférence l'escalope.

Thieu : président du Vietnam du Sud après vingt-cinq ans de guerre avec 91.51 % des voix. Thieu reconnaîtra les siens.

Tomasini, secrétaire général de l'U.D.R. : est monté à Paris, y a trouvé la vie dure.

Traffic : A défaut d'invention musicale, on coupe les pochettes en quatre.

Les 343 de l'avortement : Faute avouée est à moitié pardonnée.

Unef renouveau : à l'est rien de nouveau.

Yaya Khan : président du Pakistan. Le comble d'un régime fort ? une armée faible.

Zappa : un mari jaloux le précipite dans une fosse d'orchestre. Il se brise les deux jambes. Déclaration exclusive à Actuel : Zappa le pied. Zappa de veine. Zappa la peine d'insister.

HIPPOCRATES

J'ai 18 ans et je n'ai pas encore fait l'amour, pas que je n'en ai pas eu l'occasion, mais à chaque fois, pas possible : je bande mou. Je suis allé voir un médecin, il m'a mis le doigt dans le cul, et pour finir il a dit que tout était normal et que ça m'arriverait bien un jour. Je ne crois pas à la providence et d'ailleurs rien n'a changé en sept mois. J'aimerais vraiment que tu me donnes un remède parce que ça commence à être aliénant.

Réponse : Bon nombre de « mâles » bandent mou. Cela ne veut pas dire qu'ils sont impuissants mais que si l'on n'a décelé aucune déficience physiologique (ce qui est ton cas, puisque le médecin qui t'a mis un doigt dans le cul n'a rien trouvé de pathologique) il faut s'attaquer aux problèmes psychologiques qui entraînent cet état de fait. Ce problème psychologique, pour ne pas dire psychiatrique, est la plupart du temps solvable. Réessaye avec une petite amie agile et compréhensive. Si tu n'y arrives toujours pas, il te faudrait trouver un **bon** psychiatre.

Voilà, on a un problème de bras. Comment faut faire pour ne pas avoir un ou plusieurs bras coincé(s) quand on « dort » côte à côte. Problème très grave aux conséquences désastreuses : ankylose, crampes, mauvaise humeur... On a essayé avec les bras dans le dos mais... hein ! Nous dites pas de changer de position, c'est celle-là qu'on aime. On attend pour remettre ça que tu nous répondes. Un couple anxieux.

Réponse : Pour vous répondre, j'ai essayé de nombreuses positions, aucune ne m'a apporté la solution satisfaisante, mais j'ai découvert que j'étais masochiste.

J'aimerais que vous me parliez de l'éjaculation précoce, de ses causes, des moyens de la guérir s'il en existe.

Réponse : Les causes de l'éjaculation précoce sont rarement d'origine organique (malformation, maladie), et presque toujours d'origine psychologique. On peut cependant y remédier en mettant une pommade anesthésiante sur le frein du membre ou en prenant un comprimé de gardénal. Mais si le poisson faiblit de la queue, c'est que la tête est malade.

Qu'est-ce qu'un stérilet ? Comment ça se présente ; comment s'en sert-on ?

Réponse : Le stérilet est un filament, le plus souvent en matière plastique, qui est introduit dans la cavité utérine. Il joue le rôle d'un corps étranger et provoque une augmentation des contractions utérines, ce qui rend impossible le développement de l'œuf fécondé. Le stérilet une fois placé, seul un médecin généraliste ou un gynécologue peut l'enlever. Il reste aussi longtemps que le désire le sujet. La pose d'un stérilet coûte environ 200 F et impose une surveillance médicale régulière.

Voilà, j'ai un petit problème. Il y a une semaine, j'ai connu une fille et ce qui devait arriver arriva... Cette fille me paraissait très saine... Or, depuis quelques jours, je me suis aperçu qu'un truc plus ou moins verdâtre coulait parfois de mon sexe. Peux-tu m'indiquer ce qu'il faut faire (médicaments, etc.). Je compte sur toi pour me répondre bien que ça soit un problème personnel mais ça peut arriver à d'autres lecteurs.

Réponse : Nous ne sommes plus au Moyen Age et les trucs plus ou moins verdâtres se nomment souvent blennoragies. Dans ce cas, tu dois sans doute ressentir une douleur plus ou moins vive lorsque tu urines. Sinon, il peut s'agir d'autres maladies, plus bénignes ou plus graves. En tout état de cause, tu dois voir un médecin le plus rapidement possible et dire à ton amie de faire de même. Si notre société ne considérait pas les maladies vénériennes comme une honte et une punition, elles disparaîtraient de nos villes et de nos campagnes.

Je suis un peu malade, et j'ai pas de ronds. Si tous les freaks du monde se donnaient la main et si des médecins ou des étudiants en médecine faisaient un effort, on pourrait peut-être en sortir quelques-uns de la merde. Alors quoi ?

Réponse : Tu as de la chance, mec. La première free clinic de Paris ouvre le mercredi après-midi, 46, rue de Londres, Paris (9e).

Le docteur Hip-pocrates vous répond. Ecrivez-lui.

CINEMA

14 et 15 janvier au Centre américain, à 22 heures : films présentés par la Paris Underground Filmmakers Cooperative. Films d'Andy Warhol (The Couch), Piero Heliczer (Joan of Arc), Gérard Malanga, le poète en cuir noir et Dexter Kelly. Normalement, nouveau programme les 28 et 29 janvier. On peut apporter ses propres films. Cela n'est pas extra, mais il faut bien commencer...

19 janvier, allez au cinéma Rex de Fontainebleau, présenté par la M.J.C. et Albert Le Duc : Ice, de Robert Kramer.

COLLECTIF JEUNE CINEMA

Cinéma Olympic, 10, rue Boyer-Barret (14e)
Tous les jours à 18 h 15 — Samedi à 24 h

Lun. 3, ma. 4 à 18 h 15 : La plaine du Vivivouioui de Christian Paureilhe ; Hier c'est demain de Jean-Pierre Saire ; Le cyclomoteur de Paul Louis Martin.

Mer. 5, jeu. 6, ven. 7 à 18 h 15 : La Sartan de Jean Fléchet ; La faim de Machougas de Jean Fléchet.

Sam. 8 à 24 h - Lun. 10, mar. 11 à 18 h 15 : Brigitte et Brigitte et Terres Noires de Luc Moullet ; Chantebredouille de Patrice Leconte.

Mer. 12, jeu. 13, ven. 14 à 18 h 15 : La fouine de Lionel Tardif ; Le crime de la toupie d'Adolfo Arrieta ; L'imitation de l'ange d'Adolfo Arrieta ; Around South Central de Roger Andrieux.

Sam. 15 à 24 h, lun. 17, mar. 18 à 18 h 15 : Improvisation et chute de Daniel Giraud ; Liberté introuvable de Daniel Giraud ; Buy me Sell me de Marie-Christine Queterberg ; Le Bosco de Guy Touvenin.

Mer. 19, jeu. 20, ven. 21 à 18 h 15 : La loi du cœur de Pierre Baudry ; USA de Mosco Bouco ; Marainne à la conquête du monde de Odile Vacher ; Bon gré mal gré de Jean-Pierre Dufour ; Le Maître du monde de Renan Pollès.

Sam. 22 à 24 h, lun. 24, mar. 25 à 18 h 15 : Le jouet criminel d'Adolfo Arrieta ; Scopies de G. Kurdjan.

Mer. 26, jeu. 27, ven. 28 à 18 h 15 : Noviciat de Noël Burch ; La pousse des feuilles de Ramirez et Rollot ; La belle étoile de Ramirez et Rollot.

PIEDS DIVERS

Du 24 au 30 janvier, au Centre américain (261, boul. Raspail) : premier festival de musique électro-acoustique, dix studios de musique expérimentale venant de tous les pays d'Europe. Entrée libre. Renseignements : 633-67-28.

ALAN STIVELL, barde breton et chanteur pop, du 5 au 13 janvier au Sélénite, à 22 heures, 16, rue Dauphine.

Des gens sympathiques organisent des shows tous les dimanches après-midi à Quincieux (69), entre Lyon et Villefranche. Places : 11 F. Pour l'instant des vedettes « grand public », mais bientôt des groupes plus intéressants, si ça marche.

20 janvier, au Collège franco-britannique, Cité universitaire, 9, boul. Jourdan. Concert de free jazz, avec l'Independant Music [illegible] mation. 5 F.

COLLEGE SPECTACLE : concert Moving gelatine plates, 13 janvier de 19 h à 22 h. Places 5 F, pas de places assises. Ecoles des Beaux-Arts, 11, quai Malaquais, Paris (6e). Tél. : LIT-76-67.

Arcane, 4, rue Denfert-Rochereau, 90 - Belfort, tél. (84) 28-54-88 cherchent des correspondants dans toutes les villes pour organiser des tournées de pop music (un groupe anglais, deux groupes français). Monique Brun (926-85-10) et Thierry Beaugrand (7, rue de Sabazec, 78 - Viroflay) veulent organiser un concert de folk blues à Viroflay. La M.J.C. de Villepreux, à côté de Versailles, vient de monter un folk'center et cherche des folk singers amateurs. Le collectif action théâtre de la M.J.C. d'Herblay (95) cherche un groupe pop pour composer la musique d'un spectacle, prévu pour février.

A ceux qui ont « cassé » le concert Magma-Jean-Luc Ponty au lycée Jeanson de Sailly, endommagé le matériel et piqué deux micros : d'accord, les places étaient chères (20 F), mais ce n'est pas forcément la faute des groupes. Et si vous voulez que les musiciens fassent leurs valises et se mettent à la culture de la betterave, continuez comme ça.

DIVERS PIEDS DIVERS

Popol gravera un poème de René Char dans les gorges d'Oppedette (Vaucluse 84) le 3 février 1972. Après cette action, il criera sa faim dans les gorges. Il vous invite à venir crier votre faim avec lui, Tombouctou sera présent.

Si vous cherchez des endroits pour vous promener à Paris, faites un tour à la « fête électrique » organisée au plateau Beaubourg par l'E.D.F. : un courant de dix mille volts fera dresser vos cheveux sur vos têtes, il y a des lasers, des orgues à lumières, tout cela dans des domes géodésiques. Superplanant. Allez-y de préférence pendant les heures d'école : il y a moins de mômes.

Et puis, au point où nous en sommes ce soir : l'underguide des planeurs parisiens : au lieu de planer bêtement dans vos mornes chambres, avez-vous déjà pensé à visiter l'aquarium du Trocadéro ? Le zoo de Vincennes ? Le jardin des plantes (il y a des centaines d'animaux, des vivariums fantastiques avec des crocodiles et des lézards délirants, des serres fabuleuses où l'atmosphère est chaude et humide, des squelettes de dinosaures) ? Le Palais de la Découverte, avec son planétarium ? Et si vous connaissez quelqu'un qui possède un poste de télévision en couleurs, baladez donc un aimant devant, vous m'en direz des nouvelles.

Chroniques de la Répression

NOUVELLES DU RACISME

L'histoire se passe à Saint-Claude, cité touristique de douze mille habitants au beau milieu du Jura. Tout commence il y a sept ans, en 1964, quand la municipalité fait construire une piscine ouverte à tous sauf aux Nord-Africains, sous prétexte d'hygiène. L'Arabe est sale, c'est connu. Une partie de la population s'indigne, alerte la presse, la radio, la télévision. La municipalité capitule et renonce à la ségrégation. Le feu couve jusqu'en 1969 : les patrons de bistrots relaient les édiles municipaux et refusent d'accueillir des nord'af dans leurs troquets. L'Arabe ne sait pas boire, c'est connu. Les incidents se multiplient jusqu'à ces jours-ci. « J'ai le droit de choisir mes clients », déclare un certain De Zordi, gérant du « Bar Américain ». Les De Zordi, c'est autre chose que les Mohammed, c'est connu. Mais un prof de C.E.T., R. Chandat, n'est pas d'accord. Il fait circuler une pétition antiraciste. A ce jour, il a réuni 300 signatures. « Il faut savoir, dit-il, si oui ou non il faut laisser agir le poison du racisme avec sa conséquence inévitable qu'est l'affrontement ouvert ou larvé des communautés désunies ». Si vous le savez, vous, faites quelque chose. Ecrivez par exemple à M. De Zordi, Bar américain, Saint-Claude, pour lui dire que vous n'êtes pas de sa race et qu'il ferait bien de vous interdire sa limonade.

A Oyonnax pas loin de Saint-Claude, on entasse les travailleurs immigrés dans un foyer surpeuplé. Ils se mettent en grève pour protester contre les conditions de logement qui leur sont faites. Plusieurs usines sont touchées. La police réprime. Le comité de soutien aux immigrés proteste : « nous ne pouvons accepter que cette catégorie de travailleurs soit traitée avec autant de mépris. Accepterions-nous que de telles conditions de vie nous soient imposées » ?

NOUVELLES DE LA REPRESSION

Un tract nous informe qu'à Haumont, où trois maîtres auxiliaires grévistes de la faim sont parvenus à mobiliser l'opinion, a eu lieu une manifestation violemment réprimée par la police, qui a provoqué l'indignation de la population hautmontaise. « Mais à côté de ces exactions voyantes, ajoute le tract, il s'est passé au commissariat des choses beaucoup plus scandaleuses : Guy Carté a été « frappé à coups de matraque et de poings jusqu'à épuisement ». Quant à Xavier Baroche et Martial Pruvost, ils ont dû être hospitalisés après leur passage entre les pognes des flics.

En Espagne, ça ne va pas mieux. Juan Millan Hernandez est arrêté le 10 octobre 1967 : les flics espagnols le rendent responsable de deux attentats. Millan nie les faits, puis avoue après plusieurs jours de torture. Il est en cabane depuis quatre ans. Aujourd'hui, le procureur qui le juge réclame contre lui la peine capitale. A Villeurbanne, 250 personnes ont manifesté pour le sauver. Il faudrait plus de monde pour crier « Libérez Millan » : Franco est loin, sénile et sourd.

NOUVELLES DES LYCEES

Les manifs contre la circulaire Guichard continuent. Avis aux lycéens qui se feront virer de leur bahut : qu'ils ne sollicitent pas l'entrée au collège Stanislas, à Paris (6e) si leur profil est un peu trop long. Le « Préfet Général » du lieu (un coupeur de cheveux en quatre) le dit : « Vous n'ignorez pas que le règlement intérieur du Collège demande aux garçons d'avoir une coupe de cheveux raisonnablement courte. Faute de s'y conformer, les élèves s'exposent à une exclusion temporaire jusqu'au retour d'une saine pratique ».

Eh, Guichard, arrête ton char circulaire :

— 1er décembre : grève au lycée de Sarcelles.

— 2 : Paul Valéry, Saint-Exupéry à Créteil, C.E.T. du Petit-Bois, lycée de Maison-Alfort, C.E.T. du Perreux se mettent en grève.

— 4 : 2 500 lycéens manifestent dans les rues de Rennes.

— 5 : grève au lycée Jean-Baptiste-Corot à Savigny-sur-Orge.

— 6 : Le Comité d'Action des enseignants d'Aix-Marseille se déclare solidaire des lycéens. Grève du C.E.T. de Villeneuve-le-Roi.

— 8 : Le S.G.E.N. demande le retrait de la circulaire Guichard. Manifestations des lycées de la Celle-Saint-Cloud, Nanterre, Gennevilliers, Rueil contre l'expulsion d'un élève de Rueil. Les parents d'élèves du lycée Montaigne affiliés à la fédération Cornec se déclarent solidaires des lycéens. Et les autres ?

— 10 : grève au lycée Triboulet de Romans. Sept lycéens du lycée Aicard à Hyères sont exclus à la suite d'une grève ; leurs camarades décident une grève illimitée. Quinze élèves sont menacés d'expulsion à Rueil ; les flics chargent à l'intérieur du lycée. Huit blessés, trente interpellations le lendemain sur le marché, alors que les lycéens distribuaient des tracts aux ménagères.

Passons maintenant aux choses sérieuses. Aux élections au Conseil des Résidents de la cité universitaire d'Orléans, la liste « vendange 72 » a obtenu la majorité relative. Voici son programme :

Devant le précédent fâcheux : « Interdiction d'agrémenter nos portes de piaules de photos et gravures » notre conscience s'insurge violemment. En conséquence de quoi un Comité de Défense des Résidents s'est spontanément constitué.

Nous avons élaboré un programme succinct qui reflète nos aspirations qui sont sûrement les vôtres.

— Remplacer les pelouses du Campus par un vignoble d'Appellation Contrôlée et par la même occasion les tondeuses à gazon par des vendangeuses (qui pourront s'inscrire au G.B.U.) ;

— Des échanges érotico-culturels entre les groupes I et IV et III et II. Dans le cadre de ces échanges nous demandons un élargissement des lits de Cité ;

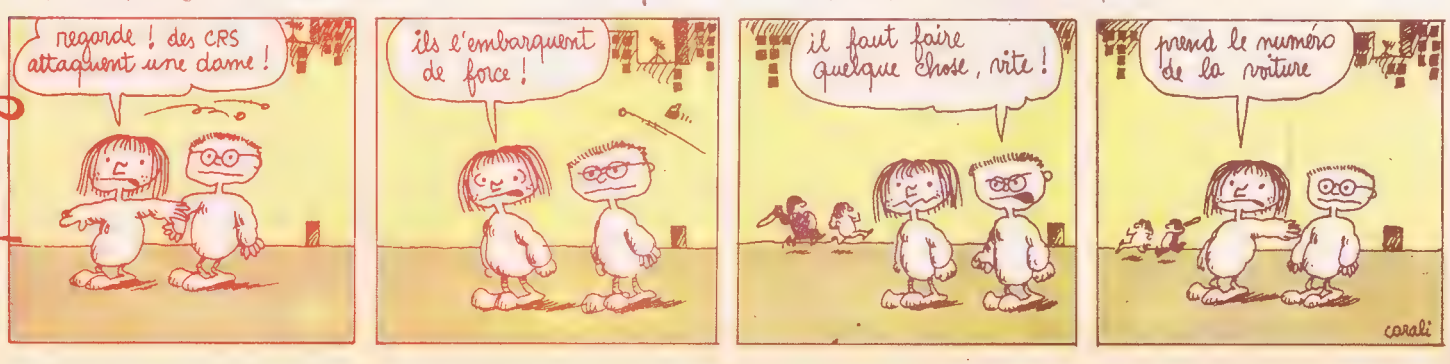
— Installation sur le Campus de Vespasiennes biplaces, capitonnées, avec du papier doux, parfumé et insonore ; qui seront repeintes tous les ans ;

— La liberté la plus complète d'affichage sur les portes des piaules et dans les couloirs ;

— Problèmes raciaux : Pour un juste milieu dans l'harmonie des races que tout le monde soit gris tous les soirs ;

P.S. La rédaction du présent tract a coûté 7 litres de vin et 1 litre de rhum.

Nous sommes heureux de saluer ce retour en force de l'électoralisme chez les étudiants français.



chronique judiciaire

Casaminor, homme de loi émérite, fera ici tous les mois un petit tour dans la Justice française. Maître Casaminor est à la répression ce qu'est le docteur Hippocrate à la médecine. Vous pouvez lui écrire.

Gassama Boreman est un gentil garçon ; rien ne le distingue des autres hommes de son âge, 32 ans, si ce n'est qu'il est noir, qui a débarqué de la Martinique il y a un an ne sachant ni lire ni écrire. qu'on lui avait dit : « Tu verras en France tu gagneras des mille et des cents », qu'en un mot on lui avait promis le paradis. Il est arrivé à Paris. Il a découvert le chômage, la faim, le froid, l'hostilité, la haine.

Il fallait bien gagner un peu d'argent : Gassama Boreman a investi sept francs dans un carnet de métro afin de revendre à la pièce les dix tickets du carnet (1 F au lieu d'1,10 F).

La police veille, et elle veille bien ; Gassama Boreman est appréhendé, on lui fait comprendre — à quoi il réagit sèchement — que s'il est venu en France pour faire des « affaires » sur le dos de la R.A.T.P., il peut retourner dans sa brousse natale, mais qu'avant il devra passer en jugement pour rébellion, injures et coups envers les forces de l'ordre. Aussitôt dit, aussitôt fait : le lendemain matin, il passe à la 23e chambre du Tribunal de Grande Instance de Paris (chambre des flagrants délits) qui le condamne à six mois de prison fermes. Notre homme, ignorant les lois et coutumes, s'est fait juger sans avocat, il en oubliera même de faire appel...

Six mois plus tard, le même Gassama Boreman sentait confusément que les tickets de métro ne pouvaient lui rapporter que des ennuis : à peine sorti de prison (il y a travaillé et amassé 200 F) il cherche du travail. Peine perdue : noir plus casier judiciaire, les refus s'accumulent. Il ne désespère pourtant pas. Un samedi soir du mois de juin, il décide d'aller prendre un verre dans un café du côté de Pigalle. Il s'installe à la terrasse et rencontre un ami, lui aussi originaire de la Martinique mais sachant lire, écrire et parler français. Les deux hommes discutent, et Boreman descend pour se rendre aux toilettes. Là il trouve par terre un billet d'avion, un carnet de chèques et un passeport.

Ne sachant ni lire, ni écrire, il retourne à la terrasse avec ses trouvailles et les montre à son ami, afin que celui-ci lui explique à quoi correspondent ces papiers. Son ami prend en main le tout et commence à lire. Au même moment, un car de police, qui fait sa coutumière ronde, s'arrête devant le café. Les agents s'adonnent à une vérification d'identité qui eût pu être générale, s'ils n'avaient d'abord demandé leurs papiers à Boreman et à son camarade.

Ceux-ci produisent leur identité. Le brigadier, homme futé s'il en est, s'interroge, dans le silence de son devoir professionnel, sur la provenance des papiers qui sont posés sur la table. L'ami de Boreman explique que son ami vient de les lui remettre ; sans très bien comprendre, Boreman confirme. On relâche l'ami, on embarque Boreman afin qu'il puisse s'expliquer.

Au commissariat on lui pose des tas de questions, auxquelles il a du mal à répondre. Peu importe : on insiste assez pour qu'une affirmation quelconque permette à Messieurs les gardiens de la Paix d'établir un long et beau rapport, d'autant plus que l'on s'est aperçu que Boreman n'avait pas de travail, qu'il habitait dans un foyer — c'est presque avouer qu'il n'a pas de domicile fixe — et qu'il sortait de prison. L'affaire prend de l'importance, il est convaincu de vol. Le lundi suivant, il repasse à la 23e chambre. Au Palais, il n'est pas trop désorienté ; les magistrats non plus, qui le reconnaissent. Le président Arnaux a une sainte horreur des récidivistes : l'affaire est vite jugée. Le procureur de la République, ce jour-là en une forme éblouissante, réclame un an ferme contre Boreman. Le tribunal, qui n'en est pas à une largesse près, condamne généreusement l'homme à treize mois et souligne au passage sa clémence : le condamné doit quelques circonstances atténuantes à sa « brousse » natale.

Mais Boreman a eu cette fois-ci le temps de comprendre que l'on pouvait faire appel et bénéficier de l'assistance bénévole d'un avocat. L'affaire revient en appel le vendredi 10 septembre devant la dixième chambre de la Cour d'Appel de Paris. L'avocat général requiert joyeusement le maintien de la peine, plus une petite interdiction de séjour (trois ans), histoire de faire comprendre à ce sauvage qu'il est inutile d'encombrer plus longtemps les Tribunaux Français.

Il me faut ici saluer la décision des magistrats : ayant entendu la plaidoirie de l'avocat, la cour relaxe Boreman. A la prochaine erreur, M. Boreman.

Casaminor

Un petit tour dans la presse souterraine

Le bulletin paroissial du Curé Meslier continue à cracher sa salive obscène sur nos purs camarades maoïstes. Dans son numéro 3, il ose mettre à jour les tristes contradictions de la politique extérieure de notre grande sœur la Chine révolutionnaire et révéler les raisons mesquines qui la conduisent à s'opposer à l'indépendance du Bengla Desh.

Les Russes, ceci dit, sont encore pires. Pour s'implanter en Asie, ils jonglent avec des cadavres et fourguent leurs vieux armements. D'ailleurs, **le bulletin du Curé Meslier** sait frapper le russe : l'étude de l'œuvre de Lyssenko, biologiste délirant et malheureux patronné par Joseph Staline, montre jusqu'où en matière de sciences l'idéologie soviétique sait pousser la débilité. Merveille, une extrême gauche qui parle droit. Ecrire à Claude Weil, C.C.P. 245-495 Paris, ou à Jean-Michel Gateau, Poste restante, Paris-7e. 10 F pour trois numéros : offre spéciale aux lecteurs d'**Actuel.**

Pour être in, il faut absolument savoir qu'il existe maintenant un journal pour ceux qui en ont plein le cul — et ils sont nombreux. Il porte le nom délicat et secret d'**Hemoroïdes.** Bande dessinée, et une étude sur les grands rackets du Vatican. En fait fabriqué par la Tribu, Château de Piegros, La Clastre (26), **Hemoroïdes** voudrait devenir un journal des communautés. A bon entendeur, salut !

« Onze ans que ça dure. Plusieurs milliers d'heures passées le cul sur une chaise à écouter des personnes qui parlent du haut d'une estrade... » **GASP** : voilà le journal libre de Douai, cinquante centimes seulement. Ecrire à Didier Willem, 15, rue Léon-Escoffier, 59-Douai.

Albi aussi à son journal lycéen, **Le révolté** : à bas l'intox, spécial caserne, vive la vie de lycée, quelques mots de Max Stirner, vieil anar du XIXe sorti de la bibliothèque Sainte-Geneviève pour l'occasion. Aucune adresse.

Le Tamanoir, superbement propulsé par nos lecteurs alertés, a doublé sa pagination. Il continue d'irriter les associations de parents d'élèves du lycée X. et a attiré l'attention de la Bibliothèque Nationale qui veut son exemplaire de dépôt légal. Un succès immérité qui en fait le meilleur journal ronéotypé de Paris. Ecrire à Richard Belfer, 3, rue Monbel, Paris-17e.

Survivre enfin se porte si bien qu'il change de titre et s'intitule **Survivre et vivre,** avec quatre pages de courrier des lecteurs. Un mathématicien du Collège de France s'y lamente sur le mandarinat. l'idéologie scientiste est enfin éreintée par les éminents savants qui collaborent à la publication. **Survivre** : 2, avenue de Verrières, 91-Massy. En supplément, un pamphlet énorme d'Alexandre Grothendieck sur la crise évolutionniste, la somme théorique de l'écologie française.

MARTIAL RAYSSE
LE GRAND DEPART DU CAMEMBERT EXTRA DOUX

Les maigres néons de Prisunic lui ont fait éclater les yeux. Les rayons de boîtes coloriées devinrent ses premières œuvres. Martial Raysse, 35 ans, peintre, est un enfant du plastique. Né à Nice en plein moyen-âge, il a traversé en bolide l'ère technologique et participé à la seule expérience picturale originale des années soixante en France : l'école de Nice a donné les nouveaux réalistes, les provocations dada de Ben, les objets d'Arman — toujours ça de pris sur l'ennemi.

Il a été le chouchou des amateurs à vison, avec sa belle face de Saint Michel, et la résonance étouffée de ses succès à New-York. Il était très pop, ses dames plastifiées valaient bien celles de Warhol, ses environnements trois dimensions ceux de Kienholz. A trente-deux ans, consécration ultime, il exposait au Staatlische Museum d'Amsterdam. Puis plus rien. Il réfléchit sur la vanité du succès. Mai 1968 : grand complexe de l'artiste qui ne milite pas. Que faire ? 1971 : Martial Raysse recherche des formes simples, s'essaie au cinéma comme beaucoup d'autres peintres, Erro, Sarkis, Boltanski. Après plusieurs courts métrages (Jesus Cola, **collage-poubelle ébouriffant, les déchets de la publicité et des loisirs,** Camembert extra-doux, **acidulé, précipité, chanté, arc-en-ciellisé, une chanson ringarde illustrée par des folies visuelles), il vient d'achever** Le grand départ, **étonnant monument graphique aux couleurs d'Oz, aux verts pomme chimiques, délire technique à l'image du récit, celui de l'exode des freaks baroques qui prennent la route sur un radeau halluciné. C'est ce qu'on appelle un film underground.** Le grand départ **a fait le bonheur de la moitié de la rédaction, il a ennuyé les autres. Il doit sortir à la fin du mois prochain. Un pow-pow d'un soir avec Martial Raysse éclaire ses intentions.**

entretien

Comment est-tu venu à la peinture ?

Je suis un « peintre autodidacte ». A l'époque où je préparais une licence de lettres j'avais des amis aux Arts Déco, à Nice avec qui je travaillais parfois. Moi, je m'intéressais plutôt à la poésie. La poésie, à un certain niveau, est cet éclat très brillant qu'il y a entre deux mots, ou deux émotions... conception très visuelle de l'art : d'où mon intérêt pour la peinture. Ce que je voyais autour de moi à Nice ne m'aurait jamais incité à peindre : les vedettes locales s'ingéniaient à recopier les clowns parisiens, ce n'était pas très exaltant. Je ne savais rien de la peinture à cette époque. On ne connaissait ni le Ready Made à la Marcel Duchamp ni le surréalisme, juste un peu Picasso, mais le Picasso le plus « bourgeois », celui de la période bleue. A Nice, on n'avait jamais vu les Demoiselles d'Avignon. Personne n'aurait pu supporter ce tableau. C'est dur pour nous. Un artiste américain peut aller au Musée d'Art Moderne de New York et voir d'un coup toute la peinture du XXe siècle. Il gagne vingt ans sur n'importe quel artiste français. En 1971, au Musée d'Art Moderne de Paris il n'y a pas un seul Mondrian, et la peinture contemporaine s'arrête à Chagall.

La France à cette époque donnait un spectacle hallucinant mais tragique. Tous les jeunes types qui auraient pu faire quelque chose s'étaient fait casser la gueule en 1945, en Indochine et en Algérie. Combien de mes copains se sont payés trois ans d'Algérie, se sont emmerdés, alcoolisés, usés dans le djebel sans même savoir pourquoi, ont torturé sous les ordres du général Massu. A leur retour ils avaient une tête énorme, ne disaient même plus bonjour, ne pensant plus qu'à se marier et à trouver un boulot pour pouvoir enfiler leurs pantoufles au plus vite. Et maintenant ils poussent à la roue.

Tu as fait de la sculpture, aussi ?

Oui, au cours des années 1958-1959, j'ai commencé à ramasser des objets que je trouvais dans les casses et les dépôts d'ordures. Me promener dans les prisunics était mon seul bonheur. Je ne pensais pas aux significations commerciales, tous ces objets en plastiques de couleur dont les gens avaient peur de se servir, je les trouvais fascinants. J'ai immédiatement remplacé le fer par le

plastique. J'avais même passé un accord avec les éboueurs, qui me gardaient tous les objets en plastique qu'ils trouvaient. Je passais des heures entières à les laver, à les astiquer, à les rendre à l'état neuf, Je me suis aperçu, à ce moment, que des confrères comme Buffet, Gonzales ou César, qui sculptaient avec des matériaux pourris et rouillés, faisaient l'apologie de la destruction. Ils spéculaient sur la mort, et sur le passé. Moi, je voulais montrer la vie dans ce qu'elle a de plus immédiat. La guerre était finie, il ne fallait pas avoir une mentalité d'ancien combattant — comme, aujourd'hui, il est inutile de conserver la nostalgie de mai 1968. Il s'agit de créer un monde qui correspond un peu aux rêves que l'on peut avoir.

Après avoir sculpté le néon, tu as fait un séjour fructueux aux Etats-Unis...

Oui, et quand je suis revenu, j'étais le chouchou des dames, la vedette, l'idole des jeunes. Le plus curieux, c'est l'impression que tu as de Paris quand tu arrives de New York. C'est un peu comme venir de Paris et débarquer à Nice — le même décalage. Tu as l'impression d'arriver dans un tout petit village ridicule. Paris, c'est l'endroit le plus con du monde, il serait temps de crier devant les morts. On était en 1966, j'ai voulu que mes formes brisent leurs cadres, structure rectangulaire, cette construction à angle droit typiquement occidentale...

Après le Pop Art, les Etats-Unis restent-ils à l'avant-garde ?

Non, vraiment pas... Ces dernières années, les choses importantes se sont passées en Europe : l'art conceptuel vient de l'arte povera en Italie — avec Pascali — Mais les Américains ont les circuits de vente, et savent mettre en valeur les recherches des autres. A l'exposition de Cassell, j'ai rencontré un Américain qui avait du néon de trente centimètres de diamètre, ce qui, en France, est impossible à trouver. L'Américain, lui, avait réussi à en obtenir. Sa sculpture était la meilleure...

Ne penses-tu pas que la technique moderne tue finalement la peinture ?

En peinture, le plus important est d'avoir une idée neuve. Quand tu as l'idée, tu trouves la technique qui convient. Si les nouvelles techniques sont peu employées,

c'est que les idées manquent. D'ailleurs, dès que quelqu'un met le doigt sur une idée, le mois qui suit, les imitations prolifèrent. On ne fait pas un tableau avec un peu de sel de farine, de yogourt et de sable comme ce vieux con de Braque. Commencer par un petit ragoût dans un coin, une béchamel dans un autre et à la fin espérer faire quelque chose c'est se foutre dedans. Les idées viennent après une longue réflexion et lorsque l'idée est neuve on trouve une façon neuve de l'exprimer.

Fréquentes-tu toujours les milieux artistiques ?

Non, j'ai perdu tout contact depuis que je me suis rendu compte à quel point on pouvait être traumatisé par ce milieu. Aussi, maintenant, je l'évite le plus possible.

Que penses-tu du mouvement « jeune peinture » ?

Ce qu'ils font pour la peinture tout le monde s'en fout, mais pour ce qui est de la révolution ils sont plutôt néfastes. Je trouve que le réalisme socialiste est le désastre le plus complet qui soit. Il est plus important de donner une forme au rêve qu'une image de la réalité.

Que reste-t-il de mai 1968 dans ce domaine ?

Beaucoup de peintres, depuis la révolution de mai se sont faits militants. Chez la plupart d'entre eux, c'est une sorte d'autocastration. J'ai connu moi-même les mêmes problèmes, mais finalement, je pense que nous avons notre propre culture et que nous devons la défendre. Il ne faut pas laisser le monopole de l'imagination au Pouvoir, mais l'utiliser pour créer des situations irréversibles.

Tu crois au travail collectif ?

J'ai **découvert** le travail collectif et j'essaye de le mettre en pratique. Le cinéma est en cela une excellente école. Une œuvre n'a pas à être belle, elle doit devenir une école de pensée. Dans mon travail, je cherche surtout à obtenir l'image d'une idée : si elle est suffisamment claire elle sera perceptible par tous les individus qui n'ont pas de blocage culturel. Entre eux et moi, il n'y aura pas la culture des autres. La grande affaire, c'est de créer des situations qui éveillent les gens. Ne pas leur dire : « pensez ceci et cela », mais les laisser penser. Il est important que quelqu'un qui ne possède aucune connaissance picturale participe à mon travail. Voilà le vrai Réalisme Socialiste. Représenter Mao à la tribune, avec une technique rétrograde, très peu pour moi. Il ne faut pas chercher nos idées du côté de chez grand-père, et si le marxisme nous donne une méthode de pensée fondamentale, il ne faut pas craindre de la renouveler.

Quel est le sens de ton film, le Grand Départ ?

J'ai voulu faire réfléchir les gens, leur donner envie de créer... Le rêve, ce serait de le projeter sur les nuages, qu'en même temps il y ait de la musique, de la peinture. Plus personne n'a envie de subir un spectacle, vissé dans un fauteuil. Moi je ne fais pas d'œuvres de musée... Je vis en 1971, et je crée pour mes contemporains.

Vas-tu tourner d'autres films vidéo ?

C'est impossible. Le seul matériel vidéo, en France, appartient à l'O.R.T.F. C'est le moyen technique le plus moderne, et les artistes n'y ont pas accès. Jusqu'à présent, les artistes avaient à leur disposition la technologie de leur époque et ce n'est plus le cas.

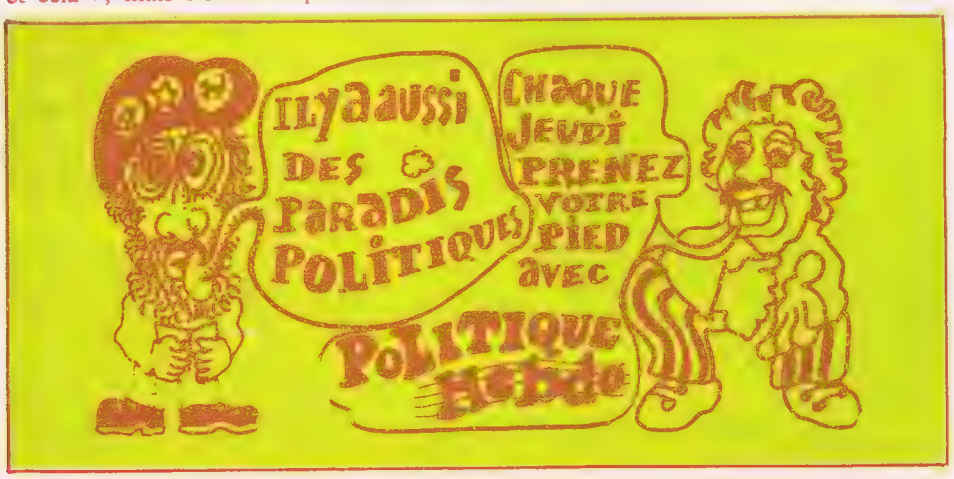
Vers quoi se tourner alors ?

Nous pouvons beaucoup apprendre des pays sous-développés. L'artisanat marocain est un très bel exemple de spontanéité. Quand on n'a pas de moyens, on invente.

Ce qui importe, c'est le désir d'invention. Quand on connaît ce désir, on trouve toujours le moyen de le satisfaire. Et on retrouve la première émotion qui est à l'origine de ce désir, on lutte contre une situation qui devrait normalement nous pousser au suicide.

La plus belle peinture n'est pas dans les musées. Finalement les types les plus forts sont totalement inconnus parce que notre œil n'est pas exercé. Nous voyons les choses à travers une certaine culture alors que ces types justement n'ont pas la tête engorgée par les conneries que nous avons apprises.

Une évidence demeure : la seule manière de comprendre ce qui se passe, c'est de plonger dans l'action. Je vais cesser de parler, d'ailleurs. Ceci est ma dernière interview.



« **Agressions** » (« Misshandligen ») de **Lasse FORSBERG** — **Suède** — 1 h 50.

Peut-être le premier pamphlet cinématographique et subversif à pouvoir être recommandé sans réserves. **Misshandligen** tient en effet la gageure de combiner le didactisme marxiste le plus libertairement radical avec une fiction captivante, accessible aux plus larges masses sans jamais céder d'un pouce sur le plan de la subtilité séditieuse et de l'extrémisme raffiné. Forsberg y démonte impitoyablement par A + B + C les mécanismes nerveux de l'exploitation capitaliste et bureaucratique d'Etat, des organes de répression directe (flics, tribunaux, asiles), de la colonisation de la vie quotidienne par le pouvoir, des inhibitions sexuelles, du militantisme mystifiant (en l'occurrence le guévaro-maoïsme) et de la psychanalyse dont le but, explique-t-il, est d'intégrer les gens à une société qui les rend malades. Chacune de ces démonstrations qui constitue un petit tout irrésistiblement convaincant en lui-même est reliée dialectiquement aux autres dans une perspective de renversement global des assises de l'ancien monde.

Wouh, wouah, wouh, là, là, grognassez-vous, on m'a déjà fait le coup avec **Lutte en Italie** de Godard, avec **Sierra Maestra** de Giannarelli, avec **Le Peuple et ses Fusils** d'Ivens et autres guanos pédagogiques. Qu'on se rassure, parbleu, **Misshandligen** pulvérise tous les écueils coutumiers aux réquisitoires rouges et noirs. Ici, il ne s'agit pas de déférer un certificat de bonne vie et mœurs progressistes à de nouveaux Dreyfus-Vanzetti, de se lamenter sur les petits Laotiens napalmés, d'applaudir les pseudo-guerres de libération du Tiers-Monde, de pester contre les dernières rosseries des colonels grecs ou d'analyser abstraitement les coups de poinçonneuses qu'on veut nous débarder chaque jour dans les testicules. Forsberg éjecte tout ce qui peut éloigner le public occidental auquel il s'adresse de sa réalité tripiale (intellectualisme, alibi des solidarités exotiques, demi-mesures réformistes, disgressions esthétisantes, dogmatisme gauchiste, appel aux bons sentiments...). Son porte-parole est un docker qui, un beau matin, se révolte contre tout ce qui l'empêche d'employer sur le champ sa vie comme il le désire. Première étape de sa foudroyante rébellion : il annonce à un passant visiblement gratiné qu'il lui confisque sa voiture car toutes les bagnoles de la terre appartiennent en vrai aux prolos qui les ont produites. Arrêté, notre docker démantèle tour à tour, en quelques phrases directes, précises et explosives, le rôle socio-castrateur de chacun de ses inquisiteurs (commissaire, assistant social, psychiatre, infirmiers) qui en restent tout babas. Ses arguments se révèlent sans réplique. Il faut

donc l'éliminer. Mais qu'on songe à ce qui arriverait si, forts de cet exemple, des centaines de milliers d'employés d'usines automobiles, estimant que le fruit de leur travail est leur naturelle propriété, se mettaient eux aussi à réquisitionner les premières limousines venues.

« Les nuits rouges d'Harlem » (« Shaft ») de **Gordon PARKS** — U.S.A. — 1 h 40.

Cotton comes to Harlem, sorti six mois auparavant, était un « série noire » moderne, divertissant et académique, s'inspirant d'un écrivain noir à succès (Chester Himes). réalisé soigneusement par un metteur en scène noir (Ossie Davis), lançant dans l'arène un super-héros noir (Fossoyeur, interprété par Raymond Saint-Jacques) et s'adressant à une clientèle de droite (statut social des héros : inspecteurs de police).

Les Nuits rouges de Harlem est aussi un « série noire » moderne divertissant et académique s'inspirant d'un écrivain noir à succès (Ernest Tidyman), réalisé soigneusement par un metteur en scène noir (Gordon Parks), lançant dans l'arène un super-héros noir (Shaft, interprété par Richard Roundtree) mais s'adressant à une clientèle de gauche (statut social des héros : un privé chouette à la Philip Marlowe et des militants B.P.). Ne pas se leurrer cependant sur la portée politique de ces règlements de compte par ailleurs agréables à s'envoyer : aucun poncif de l'humanisme black panther ne nous est épargné et la principale revendication de ses représentants dans le film est l'accession de l'objet nègre au titre de citoyen-sujet à part entière dans une société égalitaire avec des lois plus « cool », des medias plus « head », des flics plus « freaks », des services militaires plus utilitaires, des bidonvilles moins vermineux, des coïts moins « straight », des pollutions moins polluantes et le plein emploi assuré pour tous. L'inspecteur Fossoyeur et le détective Shaft aspirent tous deux à la social-démocratie « turned-on » : le premier propose la voie parlementaire et le second la voie insurrectionnelle.

« Le Lien » (The Touch) d'**Ingmar BERGMAN** — américo-suédois — 1 h 50.

Comme les autres Bergman, un régal pour les cafards qui se donnent l'illusion de désinfecter leurs dégoûtants complexes en s'en allant patouiller gourdiflotement dans ceux des autres.

« La stratégie de l'Araignée » (« La Strategia del Ragno ») de **Bernardo BERTOLUCCI** — Italie — 1 h 40.

Impossible d'être plus explicite que » Pariscope » (« sous l'apparence d'une intrigue policière, une enquête freudienne sur l'identité du père »), sinon en signalant que, comme pour les autres Bertolucci, s'y régaleront les cancrelats qui se donnent l'illusion de désinfecter leurs complexes dégoûtants en s'en allant gourdiflotement patouiller dans ceux des autres.

Noël Godin.

Mocky et le .crétin

Artisan du cinéma, l'un des seuls à appliquer l'auto-gestion dans ce métier capitaliste par essence, Mocky reprend la caméra pour partir en guerre contre une société dont il ne cesse de filmer tout le mal qu'il en pense. Avec **Pavane pour un crétin défunt**, il raconte l'escroquerie de la « Caution Foncière » et comment la dite « Caution Foncière » est anéantie par Dufilho à la tête des petits épargnants.

Bien sûr, à l'inverse de l'**Albatros, Pavane pour un crétin défunt** sera entièrement traité sur le mode comique ; un mode comique qui, après **Snobs** pourrait faire qualifier Mocky, d'Alphonse Allais du cinéma.

En fait, lorsqu'on interroge Jean-Pierre Mocky on se rend compte qu'il voudrait bien déboucher sur quelque chose de plus précis, sur un cinéma d'une avant-garde résolue.

« Je ne peux pas aller plus loin dans la vulgarisation que je ne l'ai fait avec l'**Albatros**, regrette Mocky. En France, je ne peux pas faire autrement si je veux que mes films trouvent un public suffisant. Les Français n'acceptent pas les techniques trop audacieuses. Résultat, notre cinéma n'a plus rien d'avant-garde. La vente à l'étranger est, de ce fait, de plus en plus difficile. »

L'artisanat reste la seule issue d'un cinéma d'avant-garde, Mocky en est convaincu et les faits semblent lui donner raison. Il le prouve lui-même, puisque **Pavane...** sera tournée avec trente-cinq millions. Six personnes travaillent en permanence avec lui et font tout... Depuis la régie jusqu'au collage des affiches en passant par la conception de ladite affiche. Un authentique exemple de société ouvrière du cinéma. Un dernier détail éclairera cette idée. Tous les collaborateurs de Jean-Pierre Mocky du machino jusqu'au chef électricien, prennent connaissance du scénario ; les comédiens ne restent pas ainsi dans l'Olympe mythique de la vedette. Tous les collaborateurs sont en participation, y compris le simple machiniste qui touchera en premier, le comédien principal et Mocky en dernier.

Edouard Ducourau.

Sigma-cinéma plat de résistance

« Sigma tante en avait, on l'appellerait monôme », comme eut dit Georges Le Gloupier, puisque, avec la bénédiction et les crédits de la municipalité bordelaise et de son grand maître Chaban-Delmas, le festival Sigma vient d'avoir lieu pour la septième fois : festival de tout repos et sans danger, au cours duquel les pompidolesques élus municipaux ont, de concert avec ceux qu'on a convenu d'appeler les contestataires, applaudi huit troupes de théâtre (toutes fort emmerdantes, à l'exception du toujours rigolo Magic Circus), de la zizique dodécaphonique, une exposition (réactionnaire en diable) sur le thème « Nature et Technologie » et du jazz. En ce domaine, Ornette Coleman reste chouette, Miles Davis incolore, Thelonious Monk intéressant et Dizzy Gillespie sénile. Quant à Sun Ra, qui fait flirter le free avec la tartignolade nommée pop-music, m'est avis qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'Yvette Horner travestie en mâle coloré, ayant électrifié son accordéon et ayant piqué au père Dali sa mégalomanie carnavalesque. Au bout de trois heures de concert sun-ra-doteur, on en était, à Sigma, sun-ra-molli et on en avait sun-ra-le-bol.

Reste le cinéma, plat de résistance de ce Sigma dont il fut la seule manifestation échappant au ronron larvaire. Le programme était essentiellement informatif (et il réussit, en cela, là où échouent des festivals comme Tours ou Hyères). Peu en importent, dès lors, les larges scories : le cinéma cubain (exclusivement et déroulèdement patriotard), les films de peintres (exception faite de Boltanski), la rétrospective Robbe-Grillet, l'underground canadien (au moins aussi crétin que son alter-ego yankee). Giuseppe Saltini et son pensum post-mussolinien **(L'Altra Parte)**, Roland Lethem et sa « nouvelle façon » aussi réactionnairement contemplative que culturellement chiante **(Le Vampire de la Cinématheque)**, Jean-Paul Török et son folklore faussement horrifique **(Celui qui venait d'ailleurs)**. A retenir en revanche le cinéma comique-troupier et irrésistiblement marrant de Claude Miller **(Camille ou la Comédie catastrophique)**, les dessins animés inquiétants de Piotr Kamler **(Délicieuse Catastrophe)**, les pertinentes reflexions para-cinématographiques de Patrice Enard **(Différences et Répétitions N° 1 et N° 2)**, les funambulesques fantaisies de Patrick Hella **(Les Caméléons)**, les irrévérences d'Ody Roos **(Les Bulles du Cardinal)**, les loufoqueries anti-digestives de Berndt Upnmoor **(Mon ami Boa)** et les pornographies joyeuses de Michael Wildhagen **(Silhouetten)**. Enfin, deux événements, deux bombes : **La Terre en Feu**, mélodrame flamboyant de Tchang Tsiun-Hsiang et Kou Eul-lyi, ludique et enthousiasmant produit du cinéma-chinois-d'avant-la-révolution-culturelle, hymne insolite à l'auto-gestion, et le génial Hexen **(Mark of the Devil)** de Michael Armstrong, totalement interdit par la censure, exemple unique de cinéma politiquement révolutionnaire sans jamais être idéologique.

ACTUALITE : « T.H.X. 1138 » DE GEORGE LUCAS (U.S.A.)

D'abord sublime, le premier vrai film de science-fiction démontre que la révolution est avant tout affaire d'amour. La fin, malheureusement, se noie dans le pathos alphavillesque de la pire espèce.

« LE FILS DU CID » (« LES CENT CAVALIERS ») DE COTTAFAVI (ITALIE)

Si les grands machins sérieux vous enquiquinent et si les petits trucs rigolards vous ravissent, vous aimerez, et vous aurez raison.

Jean-Pierre Bouyxou

LA LOTERIE A BABYLONE

Jorge Luis Borgès est un patient chenu.
A soixante-treize ans, argentin cosmopolite surgi de la pampa,
sa célébrité n'a pas encore franchi les limites
de la culture de ses pairs.
Pourtant, ses labyrinthes résistent aux naphtalines du temps,
ses faux mythes méritent qu'on s'y égare,
et ses jeux de miroirs concaves
nous réfléchissent les interrogations heideggeriennes
d'Empédocle ou d'Héraclite, vieux gurus d'Attique
qui n'en savaient que trop.
Personne ne sait vraiment qui est Borgès,
s'il se moque de nous ou s'il se prend au sérieux,
s'il faut rire, se perdre dans ses jeux ou les deux à la fois.
Mais ses farces cosmiques,
ses ricanements de géomètre amoureux du paradoxe,
ses grimaces d'érudit, méritent
de Fictions à Histoire de l'Infamie, **qu'on abandonne un temps**
Descartes au vestiaire et les raisons aux crocodiles.
Que d'eau, que d'eau : lisez plutôt.
Voici La loterie à Babylone,
l'une de ses plus belles nouvelles

Comme tous les hommes de Babylone, j'ai été proconsul ; comme eux tous, esclave ; j'ai connu comme eux tous l'omnipotence, l'opprobre, les prisons. Regardez : à ma main droite il manque l'index. Regardez : cette déchirure de mon manteau laisse voir sur mon estomac un tatouage vermeil ; c'est le deuxième symbole, Beth. Les nuits de pleine lune, cette lettre me donne le pouvoir sur les hommes dont la marque est Ghimel, mais elle me subordonne à ceux dAleph, qui les nuits sans lune doivent obéissance à ceux de Ghimel. Au crépuscule de l'aube, dans une cave, j'ai égorgé des taureaux sacrés devant

une pierre noire. Toute une année de lune durant, j'ai été déclaré invisible : je criais et on ne me répondait pas, je volais le pain et je n'étais pas décapité. J'ai connu ce qu'ignorent les Grecs : l'incertitude. Dans une chambre de bronze, devant le mouchoir silencieux du strangulateur, l'espérance me fut fidèle ; dans le fleuve des délices, la panique. Pythagore, si l'on en croit le récit émerveillé d'Héraclide du Pont, se souvenait d'avoir été Pyrrhus, et avant Pyrrhus, Euphorbe, et avant Euphorbe encore quelque autre mortel ; pour me remémorer d'analogues vicissitudes je puis me dispenser d'avoir recours à la mort, et même à l'imposture.

Je dois cette diversité presque atroce à une institution que d'autres républiques ignorent ou qui n'opère chez elles que de façon imparfaite et obscure : la loterie. Je n'en ai pas scruté l'histoire : il ne m'échappe pas que les magiciens restent là-dessus divisés ; toute la connaissance qui m'est donnée de ses puissants desseins, c'est celle que peut avoir de la lune l'homme non versé en astrologie. J'appartiens à un pays vertigineux où la loterie est une part essentielle du réel ; jusqu'au présent jour, j'avais pensé à elle aussi peu souvent qu'à la conduite des dieux indéchiffrables ou de mon propre cœur. Aujourd'hui, loin de mon pays et de ses chères coutumes, c'est avec quelque surprise que j'évoque la loterie et les conjectures blasphématoires que sur elle, à la chute du jour, vont murmurant les hommes voilés.

Mon père me rapportait qu'autrefois — parlait-il d'années ou de siècles ? — la loterie était à Babylone un jeu de caractère plébéien. Il racontait, mais je ne sais s'il disait vrai, que les barbiers débitaient alors contre quelques monnaies de cuivre des rectangles d'os ou de parchemin ornés de symboles. Un tirage au sort s'effectuait en plein jour, et les favorisés recevaient, sans autre corroboration du hasard, des pièces d'argent frappées. Le procédé était rudimentaire, comme vous le voyez.

Naturellement, ces « loteries » échouèrent. Leur vertu morale était nulle. Elles ne s'adressaient pas à l'ensemble des facultés de l'homme, mais seulement à l'espoir. Le public montra peu de curiosité et les marchands qui avaient mis sur pied ces loteries vénales commencèrent à perdre de l'argent. Une réforme fut tentée : l'intercalation d'un petit nombre de chances adverses dans la liste des nombres favorables. Désormais, les acheteurs de rectangles numérotés avaient la double chance de gagner une certaine somme ou de payer une amende parfois considérable. Ce léger danger (il y avait un numéro funeste tous les trente numéros favorables) éveilla naturellement l'intérêt du public. Les Babyloniens se livrèrent au jeu. Celui qui ne tentait pas sa chance était taxé de timidité, de pusillanimité. Avec le temps, ce dédain justifié se dédoubla : on méprisa celui qui ne jouait pas, mais aussi le perdant qui payait l'amende. La Compagnie (c'est le nom qu'on se mit alors à lui donner) dut prendre en main les intérêts des gagnants, qui ne pouvaient toucher leurs prix avant que n'eût été encaissé le montant presque total des amendes. Elle fit un procès aux perdants : le juge les condamna à l'amende originale plus les dépens, ou à quelques jours de prison. Tous optèrent pour la prison. C'est de cette bravade d'une poignée d'hommes qu'est sortie la toute puissance de la Compagnie, sa valeur ecclésiastique, métaphysique.

Peu après, les amendes disparurent des listes ; on se borna à indiquer le nombre de jours de prison qui correspondait à chaque numéro néfaste. Ce laconisme, à quoi il avait d'abord été prêté peu d'attention, fut d'une importance capitale. **Ce fut la première apparition dans la loterie d'éléments non pécuniaires.** Les conséquences se firent bientôt sentir : à quelques temps de là la Compagnie se voyait amenée, sous la pression des joueurs, à augmenter le nombre de chances contraires.

Ce ne fut pas tout. Nul n'ignore que le peuple de Babylone est très féru de logique, et même de symétrie. Il lui sembla incohérent que les chances favorables lui fussent comptées en rondes monnaies et les autres en jours et nuits de prison. Quelques moralistes firent remarquer que la possession de monnaies ne détermine pas toujours le bonheur et que la joie compte peut-être d'autres formes plus directes...

Une autre inquiétude se répandait dans les bas quartiers. Les membres du collège sacerdotal multipliaient les paris et goûtaient toutes les vicissitudes de la terreur et de l'espérance ; les pauvres — avec une jalousie justifiée ou inévitable — souffraient d'être exclus d'un va-et-vient s notoirement délicieux. La juste ambition que tous, pauvres et riches, pussent avoir un accès égal à la loterie, inspira une agitation indignée dont les années n'ont pas affaibli le souvenir. Quelques obstinés ne comprirent pas — ou firent semblant de ne pas comprendre — qu'il s'agissait d'un ordre nouveau, d'une étape historique nécessaire... Un esclave vola un billet série pourpre : d'après le tirage, le porteur du numéro devait avoir la langue brûlée. Mais le code fixait cette même peine pour les voleurs de billets. Certains Babyloniens exprimèrent alors que si l'homme méritait le fer rouge, c'était en sa qualité de voleur ; d'autres, magnanimes, affirmèrent que le bourreau ne devait lui appliquer la peine que pour respecter les décisions du hasard. Ce fut le commencement d'une époque de troubles et de lamentables effusions de sang ; mais le peuple babylonien finit par imposer fermement sa volonté, contre l'opposition des riches. Ses généreuses revendications triomphèrent. En premier lieu, il obtint que la Compagnie assumât la totalité du pouvoir public : cette unification était nécessaire, vu l'amplitude et la complexité des nouvelles opérations. En second lieu, il obtint que la loterie fût secrète, gratuite et générale. La vente mercenaire de chances fut abolie. Tout homme libre et déjà initié aux mystères de Bel participait automatiquement aux tirages sacrés, qui s'effectuaient dans les labyrinthes du dieu toutes les soixante nuits, et qui décidaient de son destin jusquau prochain exercice. Les conséquences étaient incalculables. Un coup heureux pouvait entraîner sa promotion au concile des mages, ou l'emprisonnement d'un ennemi notoire ou intime, ou la découverte, dans la ténèbre pacifique de la chambre, de la femme qui commence à nous inquiéter ou que nous n'espérions plus revoir ; un coup malheureux pouvait appeler sur lui la mutilation, l'infamie variée, la mort. Parfois un acte unique — l'assassinat public de C, la mystérieuse apothéose de B — venait génialement résumer un grand nombre de tirages. De pareilles combinaisons n'étaient pas aisées, mais il ne faut pas oublier que les membres de la Compagnie étaient — et sont — tout-puissants et pleins de ruse. Dans beaucoup de cas, la conviction que certaines joies étaient l'œuvre du hasard eût amoindri leur vertu ; pour parer à cet inconvénient, les agents de la Compagnie usaient de la suggestion et de la magie. Leurs démarches, leurs manœuvres, restaient secrètes. Pour connaître les intimes espoirs et les intimes terreurs de chacun, ils disposaient d'astrologues et d'espions. Il y avait certains lions de pierre, il y avait une latrine sacrée nommée Qaphqa, il y avait les crevasses d'un poussiéreux aqueduc qui, selon l'opinion générale, **donnaient sur la Compagnie ;** les personnes malignes ou bienveillantes déposaient là leurs dénonciations. Des archives alphabétiques recueillaient ces renseignements plus ou moins dignes de foi.

Chose incroyable, les médisances ne manquèrent pas. La Compagnie, avec sa discrétion habituelle, dédaigna d'y répondre directement. Elle préféra faire gribouiller sur les murs en ruine d'une fabrique de masques un bref argument qui figure à présent parmi les écritures sacrées. Cette pièce de doctrine observait que la loterie est une interpolation du hasard dans l'ordre du monde, et qu'accueillir des erreurs n'est pas contredire le hasard, mais le corroborer. Elle observait aussi que ces lions et que ce récipient sacré, bien que non désavoués par la Compagnie — qui ne se refusait pas le droit de les consulter — fonctionnaient sans garantie officielle.

Cette déclaration apaisa les inquiétudes publiques. Elle produisit aussi d'autres effets que son auteur n'avait peut-être pas prévus. L'esprit et les opérations de la Compagnie s'en trouvèrent profondément modifiés. Il me reste peu de temps : on nous avertit que le vaisseau va lever l'ancre ; je vais tâcher de m'exliquer rapidement.

Quelque invraisemblable que cela paraisse, personne n'avait tenté jusque-là une théorie générale des jeux. Les Babyloniens sont peu spéculatifs. Ils acceptent les décisions du hasard, ils lui livrent la vie, l'espoir, la terreur panique, mais ils ne s'avisent pas d'interroger ses lois vertigineuses, et les sphères giratoires qui le révèlent n'éveillent pas leur curiosité. Cependant, la déclaration officieuse que j'ai rapportée inspira beaucoup de discussions de caractère juridico-mathématique. De l'une d'elles surgit la conjecture suivante : si la loterie est une intensification du hasard, une infusion périodique du chaos dans le cosmos, ne conviendrait-il pas que le hasard intervînt dans toutes les étapes du tirage et non pas dans une seule ? N'est-il pas dérisoire que le hasard dicte la mort de quelqu'un, mais que ne soient pas assujetties au même hasard les circonstances de cette mort : le caractère public ou réservé, le délai d'une heure ou d'un siècle ? De si justes scrupules provoquèrent enfin une réforme considérable dont les complexités, aggravées d'un exercice séculaire, ne sont peut-être intelligibles qu'à quelques spécialistes, mais dont je tenterai un résumé, ne fût-il que symbolique.

Imaginons un premier tirage qui décrète la mort d'un homme. Pour l'exécution du verdict, on procède à un second tirage, qui propose — supposons — neuf agents. De ces agents, quatre peuvent entreprendre un troisième tirage qui prononcera le nom du bourreau, deux peuvent remplacer la sentence adverse par une sentence heureuse (par exemple la découverte d'un trésor), un autre pourra décréter l'exaspération du supplice en le rendant infâme ou en l'enrichissant de tortures, d'autres enfin peuvent se refuser à prendre une mesure quelconque.

Tel est le schéma symbolique. En fait **le nombre de tirages est infini.** Aucune décision n'est finale, toutes se ramifient. D'infinis tirages ne nécessitent pas, comme les ignorants le supposent, un temps inifini ; il suffit en réalité que le temps soit infiniment subdivisible, notion illustrée par la fameuse parabole du **Duel avec la Tortue.** Cette infinitude s'accorde d'admirable façon avec les sinueuses divinités du Hasard et avec l'Archétype Céleste de la Loterie, adoré par les platoniciens... Il semble qu'un écho difforme de nos rites ait retenti jusqu'au Tibre : Aelius Lampridius, dans sa **Vie d'Antonin Héliogabale,** rapporte que cet empereur écrivait sur des coquillages les chances qu'il destinait à ses invités, de sorte que tel d'entre eux recevait dix livres d'or et tel autre dix mouches, dix marmottes, dix ours. Qu'on me permette de rappeler ici qu'Héliogabale fut élevé en Asie Mineure, parmi les prêtres du dieu éponyme.

Il y a aussi des tirages impersonnels, d'une intention indéfinie ; celui-ci ordonnera de jeter un saphir de Taprobane dans les eaux de l'Euphrate ; cet autre, de lâcher un oiseau du haut d'une tour ; cet autre, de retirer tous les siècles un grain de sable à la plage, ou de l'y ajouter. Les conséquences sont parfois terribles.

Sous l'influence bienfaisante de la Compagnie, nos coutumes sont saturées de hasard. L'acheteur d'une douzaine d'amphores de vin de Damas ne sera pas surpris que l'une d'elles contienne un talisman ou une vipère ; le notaire qui rédige un contrat ne manque presque jamais d'y introduire quelque détail erroné ; moi-même, au cours de cette hâtive déclaration, j'ai su défigurer certaines splendeurs, certaines atrocités ; peut-être aussi certaines mystérieuses monotonies... Nos historiens, qui sont les plus perspicaces du globe, ont inventé une méthode pour dépister ces traditionnelles erreurs et pour corriger le hasard ; il est constant que les résultats de leurs recherches sont, en général, dignes de foi ; mais leurs mémoires ne sauraient naturellement être publiés sans une certaine dose de fausseté. Du reste, rien de plus contaminé de fiction que l'histoire elle-même de la Compagnie... Tel document paléographique, exhumé dans un temple, peut provenir du tirage d'hier comme d'un tirage séculaire. Aucun livre n'est publié sans quelque divergence entre chaque exemplaire. Les scribes prêtent serment d'omettre, d'interpoler, de varier. Le mensonge indirect est également exercé.

La Compagnie, avec une modestie divine, évite toute publicité. Ses agents, comme il est naturel, sont secrets ; les ordres qu'ils dictent de façon réitérée — et peut-être incessante — ne sont pas différents de ceux que prodiguent les imposteurs. Du reste, qui pourrait se vanter d'être un parfait imposteur ? L'ivrogne qui improvise une injonction absurde, le rêveur qui brusquement s'éveille et étouffe de ses mains la femme qui dort à ses côtés, n'exécutent-ils pas, peut-être, quelque secrète décision de la Compagnie ? Ce fonctionnement silencieux, comparable à celui de Dieu, provoque toute sorte de conjectures. L'une d'elles insinue abominablement qu'il y a des siècles que la Compagnie n'existe plus et que le désordre sacré de nos vies est purement héréditaire, traditionnel ; une autre juge au contraire que la Compagnie est éternelle et professe qu'elle durera jusqu'à la dernière nuit, où le monde périra aux mains du dernier dieu. Celle-ci affirme que la Compagnie est toute-puissante, mais que son champ d'influence est minuscule : le cri d'un oiseau, les nuances de la rouille et de la poussière, les demi-rêves du matin. Cette autre, par la bouche d'hérésiarques masqués, déclare qu'**elle n'a jamais existé et jamais n'existera.** Une dernière, non moins ignoble, exprime qu'il est indifférent d'affirmer ou de nier la réalité de la ténébreuse corporation, parce que Babylone n'est autre chose qu'un infini jeu de hasards.

Jorge Luis Borges.

Traduction Ibarra. Extrait de Fictions
© Emece Editores et Editions Gallimard pour la traduction française.

Pique-nique à Pompéi

Un enfant qui ne se range pas, ça dérange. A cinq ans, Jorge Luis Borgès décide et annonce qu'il sera écrivain. Un enfant prodige, seule race de mômes capables de dérégler la raison adulte, très forts pour remplacer les billes et le caramel mou par une version irrattrapable de la vie comme vue dans un rétroviseur. Ce sont des enfants qui naissent avec la vie derrière eux.

Sachant tout, le petit Borgès devait savoir aussi qu'un jour sa vue lui fausserait compagnie, et qu'il ne fallait pas compter sur son nerf optique pour lui fournir un long métrage. Il est en train de perdre la vue. Alors, il a commencé à se préparer un monde de rechange, parfaitement vraisemblable, avec cependant des références mystérieuses qui n'obéissent qu'à lui seul, puisées dans une science privée, dans une de ces érudition parallèles dont s'inquiètent les gens établis parce qu'ils y soupçonnent des pièges brevetés par quelque cerveau flottant dans l'apesanteur. Ces citadelles, on les appelle des mythes.

Il y règne une atmosphère de pension de famille archéologique, de pique-nique à Pompéi, on cherche du regard les bouteilles vides et les vieux papiers maculés, mais encore une fois tout est trompeur, c'est la faillite du guide dans un décor pourtant docile, parmi les revenants de rêves récurrents qui se mettraient soudain à parler une langue inconnue. Et de quoi avons-nous besoin pour améliorer notre emploi du temps, sinon de cet avatar providentiel ? Les pages molles des livres sont un jeu de patience, les révolutions sont des ballets — même si l'Opéra de Pékin n'existe plus, il nous reste le Bolchoï et le folklore bulgare — mais une langue inconnue, quel rivage...

Un écrivain pose lui-même les conditions de son œuvre, à la façon dont un joueur, prévoyant un lapsus de la roulette, voit briller des numéros invisibles aux autres. Borgès, qui parle volontiers de ce qu'il fait sans user de la rhétorique crétinisante des hommes de lettres, a prononcé deux phrases qui l'accompagneront jusqu'à la mort. Il a dit : « La poésie est plus vraie que l'histoire. »

Il est permis de croire que les nouvelles de Borgès, sortes d'étranges filatures devant mener à une intimité avec les secrets d'une existence perdue, sont conçues pour flatter l'être en lambeaux, l'être décousu que nous sommes (Borgès n'a pas de goût pour Freud, et les prétentions de la psychanalyse lui paraissent une laideur encombrante de plus).

Dès lors qu'il n'y a pas « un instant d'absolu », ces secrets sont le produit d'une affabulation symbolique, d'une liberté du non-savoir, pareilles à une fontaine dessinée jadis par un vague Michel-Ange et retrouvée sous la mousse de l'abandon. « Comme les Druzes, comme la Lune, comme la mort, comme la semaine prochaine, écrit Borgès quelque part, le passé lointain fait partie de ces choses que l'ignorance peut enrichir. »

Borgès a grandi dans des bibliothèques, et il est devenu bibliothécaire. Un destin minutieux dont il est satisfait. Mais il a une âme de luxe, pour qui le centre du monde n'a jamais été révélé ni décrit par personne. Cela entraîne Borgès à poser ses catalogues, après en avoir retenu quelques bonnes adresses, et à s'en aller dans les rues de Buenos-Aires ou dans des chemins plus obscurs, à la recherche du centre du monde. Il raconte, et son récit est une des réponses possibles à l'un des besoins que sert la littérature : faire du dénuement de l'esprit un état de solitude enchantée.

En dépit du mot de Jean Wahl, « il faut connaître toute la philosophie et toute la littérature pour déchiffrer Borgès », on s'entendra dire que son objectif philosophique est limité, que ses itinéraires conduisent à des impasses bariolées, mais à des impasses quand même. C'est vrai, et il serait bien arbitraire de l'inclure dans un système de pensée, ou de lui en prêter un qui lui serait fidèle. Comme on aurait tort également de faire de Borgès un ennemi du réel. Il ne l'est pas. Il pratique une variété de pararéalisme, séries d'hypothèses sur des combinaisons dignes du réel, et que celui-ci, mal informé sans doute, n'a point honorées. Des auteurs qui auraient pu exister ont écrit, par sa plume, de doctes traités que lui seul a la permission de consulter. C'est Pic de La Mirandole, autre enfant prodige, revenu sur terre pour vérifier nos lacunes mentales et tout suggérer sans s'attarder à rien prouver.

Nous voyons toujours le plein de l'histoire. Borgès voit les trous. Et s'y installe, et les remplit. Zéro pour l'idéologie. Mais un bon point pour son sens de la diversion romanesque qui s'annonce d'abord comme un trait marginal, comme une simple enluminure, et devient vite une fin en soi. Et pour ses reportages apocryphes qui prennent valeur de parchemins patinés par l'éternité.

Georges Henein

N.B. L'éminent illustrateur de ces pages, M.C. Escher, est Hollandais, il a soixante-treize ans. Il a passé sa vie à dessiner des labyrinthes, des dédales, des jeux de miroirs, des fausses perspectives, des trompe-l'œil, des mirages, des hallucinations. C'est, pour ainsi dire, le Borgès des arts graphiques.

Entretien

Beaucoup de gens me prennent pour un philosophe, et c'est à tort. Lorsque j'écris une histoire, ou un poème, je pense à l'histoire, ou au poème. J'ai parfois utilisé des idées philosophiques à des fins littéraires... je pense par exemple au panthéisme, au solipsisme ou à l'Eternel Retour... mais ce n'était que par esthétisme, et non parce que je croyais en elle. En fait, je n'y crois pas, même si elles ont pour moi une signification précise. Disons qu'elles expriment mon attitude au moment où je les écris.

Que répondez-vous aux gens qui vous demandent de leur expliquer le sens de vos histoires ?

Je ne me lance jamais dans des idées abstraites. Quand on me demande où je veux en venir, quel est mon message, je réponds toujours que j'ai essayé d'écrire une histoire, qu'elle porte en elle-même sa propre justification — l'émotion qu'elle provoque —, et non une thèse à laquelle on pourrait la réduire. Bien souvent, l'esprit du lecteur est plus complexe que celui de l'écrivain. On me dit : « Vous avez voulu dire ceci ou cela. » Oui, c'est vrai, même si je n'ai pas voulu dire précisément ceci ou cela. Le sens est dans le texte, et je suis très reconnaissant au lecteur de le découvrir. Il est mauvais qu'un auteur soit trop conscient de ce qu'il écrit.

Vous avez tendance à confondre les extrêmes dans une métaphore. A cause de cela, on considère que votre style est « métaphysique ».

Je vous le répète, les lecteurs me connaissent mieux que moi-même. Certains d'entre eux ont lu et relu mes textes, les ont analysés. Moi, je n'y ai passé que le temps de l'écriture, ensuite, j'ai oublié. Mais je comprends ce qu'on veut dire... je pense à deux métaphores de Chesterton : « Le marbre, clair de lune solide » et « l'or glaçon brûlant ». Ces images, naturellement, ne sont pas *possibles*, ni même imaginables. Mais, grâce à ces métaphores, nous appréhendons d'une manière nouvelle le marbre et l'or. Nous croyons connaître le marbre et l'or et nous sommes surpris, choqués, qu'on puisse les considérer *autrement*. Je ne pense pas que Chesterton voulait faire un effet de style, mais nous montrer que des choses que nous connaissons, comme l'or et le marbre, nous sont aussi étrangères qu'un clair de lune solide ou qu'un glaçon brûlant. Ça donne le vertige, non ?

En quoi cela a-t-il un rapport avec votre idée que la littérature doit surprendre, choquer ?

Les deux exemples précédents sont extrêmes, bien sûr. Il existe bien d'autres vers aussi bons, et dont l'effet de choc est moindre. Mais il y a toujours un élément de surprise, je crois.

Vous avez défini la métaphore comme la « découverte des relations essentielles ». Quel est le rapport avec le contenu émotionnel ou intellectuel d'une métaphore ? Quel est son effet ?

Je me demande si l'on peut distinguer l'effet intellectuel de l'effet émotionnel. Prenons l'exemple de la métaphore d'Héraclite, « le temps est comme un fleuve ». Le temps coule rarement come un fleuve, mais l'esprit du lecteur accepte la métaphore. La raison ne peut rien contre la métaphore.

Mais les métaphores de Chesterton ne sont-elles pas aussi des paradoxes ?

Un paradoxe énonce une vérité, sous une forme qui **semble** fausse. C'est l'idée d'une vérité sous-jacente qu'accompagne une apparence délirante ou extravagante. Il peut donc y avoir un lien, par là, entre le paradoxe et la métaphore — et surtout dans le type de métaphore qu'emploient Chesterton ou Hugo : la métaphore à effet. Prenons un autre exemple. Swinburne écrit : « Dieu, créant des roses, façonna son visage. » Comparer un visage de femme à une rose, on l'a déjà fait mille fois, l'effet de surprise est plutôt restreint. C'est une métaphore que tout le monde connaît, ce qui n'était pas le cas à l'époque de Swinburne. C'était donc une extraordinaire métaphore, puisqu'elle est devenue un lieu-comun. Analyser la phrase ne révèle rien qu'une image banale, mais qui touche encore.

Peut-on étendre cette notion de métaphore à tout un récit ?

Oui, sûrement. Prenons par exemple une histoire que j'ai écrite, « Funès ou la mémoire ». C'est l'histoire d'un homme quelconque pourvu d'une mémoire parfaite. A la fin, il est tué, détruit par sa mémoire, parce qu'il lui devient impossible de penser. Pour penser, il faut généraliser, c'est-à-dire faire l'effort d'oublier. Or, il est envahi par la multitude des événements de sa vie. Il meurt très jeune, dans un lit de malade, accablé par cette mémoire qu'un dieu seul pourrait supporter... Quand j'ai écrit cette histoire, j'étais insomniaque. Je vivais dans les cauchemars. Impossible de dormir. Le sommeil, c'est l'oubli de soi, de son corps, de l'ameublement de sa chambre, de sa maison, de sa rue, de sa ville... Moi, je n'arrêtais pas de sentir mon corps, j'essayais d'oublier mes mains, mes livres... Le livre que j'ai écrit est une sorte de métaphore de cette pénible expérience. Une métaphore de l'insomnie. On peut toujours trouver une signification abstraite à tous les livres.

Vous avez passé beaucoup de temps à traduire les œuvres des autres. Quels problèmes cela vous pose-t-il ?

Il est beaucoup plus facile de traduire de la poésie, à cause de l'élément musical. Cette musique existe aussi en prose, mais à un degré différent. Le problème est de trouver le ton juste. Si vous mettez trop de sous-entendus ou trop d'emphase — ce qui est pire ! — tout est raté. Gibbon a réécrit trois ou quatre fois le premier chapitre de son livre *Le Déclin et la Chûte* avant de trouver le ton juste. Ensuite, tout le reste est venu très facilement.

Pourquoi avez-vous traduit tant de textes en espagnol ?

Oui, j'ai traduit **Les palmiers sauvages** de Faulkner, et **Orlando** de Virginia Woolf. Ces deux là surtout. Au départ, je n'aimais pas vraiment Virginia Woolf. Peu à peu, au fil de la traduction, je l'ai découverte...

Pourquoi avoir choisi Faulkner parmi tous les écrivains américains ?

Faulkner est un homme de génie, un

génie assez pervers. Il a trop joué avec le temps, trop cherché à raconter des histoires d'une façon inhabituelle. Mais sans doute considérait-il la réalité comme un labyrinthe, et sa façon de s'exprimer était-elle la seule qui convienne à ce qu'il avait à exprimer. Il devait se dire que la vie est une étrange expérience : une écriture directe est donc un mensonge sur la vie. La vie n'est pas sans détours. Il cherchait à désorienter, et il est allé très loin.

Comment êtes-vous considéré, en Argentine ? Quelle est la différence avec l'attitude que l'on adopte à votre égard aux Etats-Unis ou en Europe ?

Ma réputation doit tout à l'Europe. En Amérique du Sud, les gens ne me prenaient pas trop au sérieux, du moins jusqu'à ce que j'obtienne le prix Formentor, que j'ai partagé avec Samuel Beckett. Tout a changé à partir du moment où mes compatriotes ont appris qu'en Europe, à Paris, puis ensuite aux Etats-Unis, on me prenait beaucoup plus au sérieux. La plupart de mes amis ont découvert que j'écrivais quand j'ai reçu le prix. On a commencé à me lire, et à me relire. En 1930, j'avais publié un livre qui s'était vendu, dans l'année, à cinquante et un exemplaires ! « Tu en as vendu autant ? » m'a dit ma mère. « Oui, et j'aimerais bien connaître le nom de mes quelques lecteurs, aller les voir, m'excuser auprès d'eux en leur promettant un meilleur livre. » Mais ce n'était pas mal. Si vous vendez cinq mille exemplaires d'un livre, c'est un peu comme si vous n'en vendiez aucun : c'est un nombre inimaginable, abstrait...

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE (très sommaire)

I. - *Œuvres de J.-L. BORGES.*

— Les principales œuvres de Borgès ont été publiées chez Gallimard : *Fictions, Labyrinthes, L'Aleph, Enquêtes, L'auteur et autres textes, Discussion, Œuvres poétiques.*

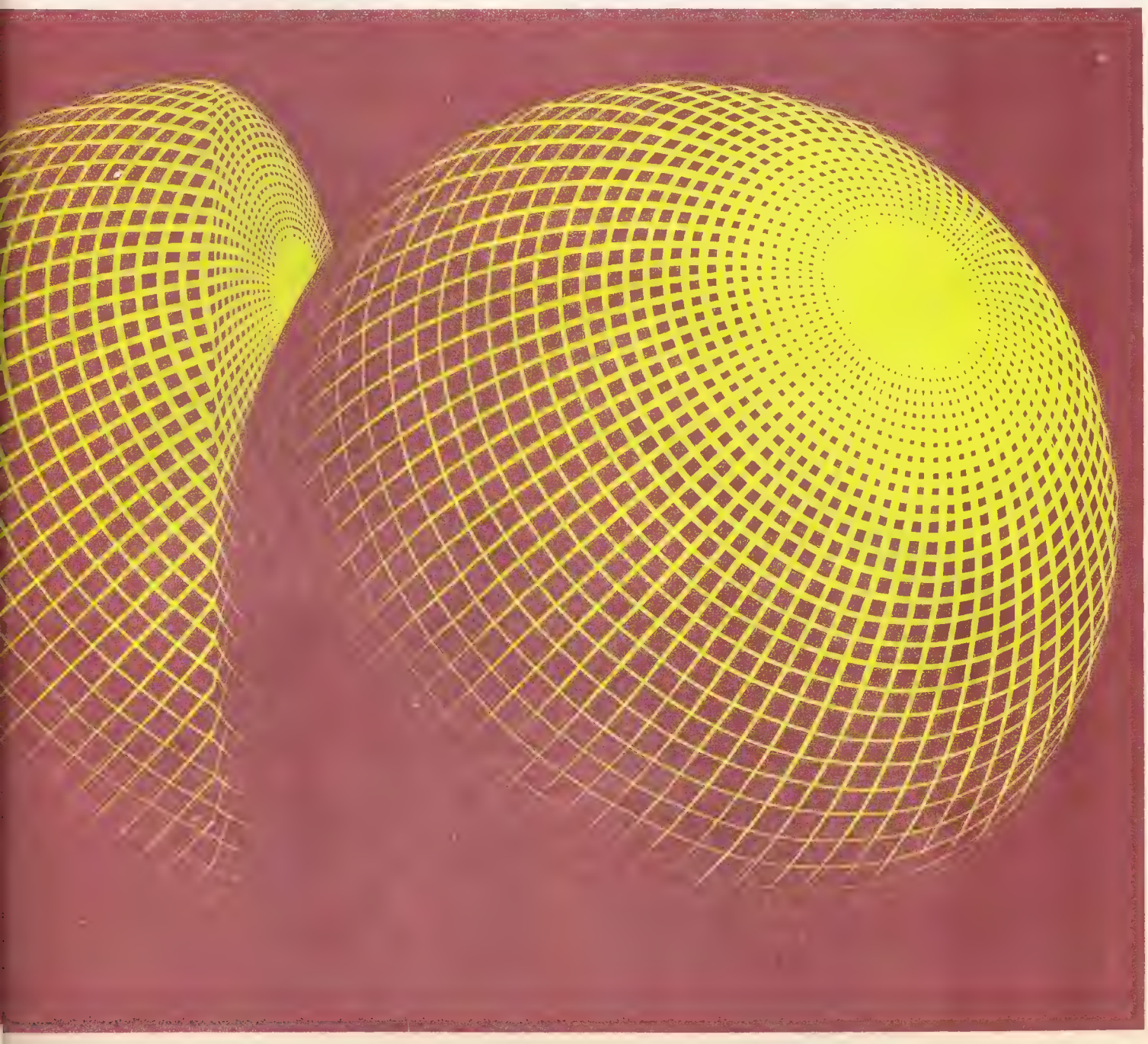
Sont également disponibles : *Histoire de l'Infamie, Histoire de l'Eternité* (Edition du Rocher et 10/18), *Essai sur les anciennes littératures germaniques* (Christian Bourgois et 10/18), *Manuel de zoologie fantastique* (Julliard, collection Lettres Nouvelles), *Six problèmes pour Don Isidro Parodi*, et *Chroniques de Bustos Domencq* (Denoël, collection Lettres Nouvelles, ces deux livres en collaboration avec A.-B. Casarès), *Evariste Carriego* (Seuil).

II. - *Entretiens.*

— Avec G. Charbonnier (Gallimard).
— Avec J. de Milleret (Belfond).

III. - *Etudes.*

— E.-R. Monnegal (Seuil, collection Ecrivains de Toujours).
— G. Sucre (Seghers, collection Poètes d'Aujourd'hui).
— N. Ibarra (L'Herne).
— *Cahiers de l'Herne* (numéro consacré à J.-L Borgès, 1964, 500 pages, 29 F).



Higelin BZZZZZZZZZZZZZZZZZ

BONNES VIBRATIONS

Il faisait froid, mais ça n'avait pas d'importance, parce que tous les jours sauf le dimanche, à vingt-et-une heures trente, au Ranelagh, il y avait miracle. Les foules s'y pressaient : en cette fin de vingtième siècle, les miracles ne couraient plus les rues. Quand on demandait à Jacques Higelin (car c'était lui) si ça ne l'embêtait pas de faire des miracles pour des gens qui avaient payé quinze balles, il répondait avec superbe : « Un homme, c'est un homme. ». Jacques Higelin fait des miracles pour les riches et pour les pauvres — et quand il en fait pour les riches, ça lui permet de bouffer, ce qui n'est pas négligeable. Après le passage d'Higelin au Ranelagh, le traditionnel « cadre à l'italienne » et la séparation scène-spectateurs a encaissé quelques coups de plus. En une trentaine de soirées, Jacques Higelin a retourné comme une crêpe l'espace du Ranelagh. Assis dans la salle, il a contemplé les « spectateurs » qui s'agitaient sur scène ; il s'est promené dans le hall, dans l'entrée, dans la rue, entraînant derrière lui deux cents Parisiens ébahis qui croyaient passer leur soirée dans un fauteuil.

Lorsque Higelin pénètre sur une scène, il n'endosse pas une nouvelle personnalité, un costume d'arlequin que les mites grignotent un peu plus chaque siècle. Il continue à vivre. Simplement, il lui faut alors vivre en compagnie de deux cents personnes au lieu des cinq ou six avec qui il habite (une communauté fauchée et pleine de bonnes vibrations). Pour communiquer avec deux cents personnes, on doit faire appel à des langages plus puissants que la conversation mondaine, moins intimes que les rapports sexuels. Il en existe deux : le jeu et la musique. Mais il faut encore faire des distinctions : cinq comédiens ou musiciens peuvent bien s'éblouir et s'oublier sur une scène, cela ne fait toujours que cinq personnes sur deux cents qui communiquent. Alors Jacques Higelin, invente des histoires, se transforme en conteur. Peu à peu, il tisse un piège, une toile d'araignée dans laquelle les spectateurs innocents vont s'engluer. Il les attire un par un sur la scène en les implorant, en les cajolant ou en les exhortant ; il les apprivoise pour qu'ils le rejoignent dans sa cage, pour qu'ils supportent une partie du fardeau. Ils sont à présent, qu'ils le veuillent ou non, musiciens et comédiens. Higelin commence à déambuler, à exiger une participation de la salle entière, à créer de grandes lames de fonds. Le monde a basculé : Higelin happe une salle entière dans son rêve. La salle n'a pas perdu au change : en retour, le rêve d'Higelin est devenu celui de tous.

Jacques Higelin n'est jamais agressif,

mais toujours curieux. Il veut savoir jusqu'où un public le mènera. Il dirige sa barque au gré des combinaisons de chaque soir, metteur en scène universel et dissimulé, ordonnateur d'une commedia dell'arte spontanée et imprévisible.
Dans les meilleurs moments, on dirait que des rites ou des cérémonies très anciennes se réinventent. Le jeu, poussé jusqu'au bout, s'épanche dans le mythe. L'histoire introduit successivement l'amour, le sexe, la violence, le châtiment, la mort, et le public doit scander ces épisodes d'onomatopées, de cris, de murmures. Des « oh ! » et des « ah ! » rythment l'acte sexuel, le peuple gronde et se révolte, les femmes font les pleureuses et toute la salle chante en chœur : « C'est dur de mourir ». Certains ont redécouvert la voix humaine, primitive et physique. On n'avait jamais vu ça dans une salle de spectacle. Etait-ce l'imagination d'Higelin ? Le talent du public ? Disons qu'Higelin agit comme un catalyseur. Bref — on s'en doutait depuis longtemps — c'est un sorcier.

Maintenant
Avec des mots
je n'ai rien d'autre à vous dire
qu'allez vous faire foutre
ou
je vous aime
tous autant que vous êtes
pauvres cons mal blanchis (...)
Si tes jurons te giclent de la bouche
comme un lait qui a mal tourné
crache-les
dans la première bouche qui baille
de solitude
d'hébétude et
d'ennui.

Actuel : Tu te considères avant tout comme un musicien ?
Higelin : Je ne me suis jamais pris pour un musicien professionnel. Ça m'a laissé disponible. J'aime faire de la musique avec le plus de gens possibles, et les gens les plus différents possibles. Je ne veux pas fixer un groupe, je préfère les rencontres. L'embêtant, c'est qu'il n'y a jamais un studio sous la main quand quelque chose se passe.
La musique est un langage formidable entre les gens qui ne se connaissent pas. C'est comme un passeport. On peut dire tout ce qu'on n'ose pas dire en parlant. La musique peut être absolument tout — très douce ou très violente. Il faut rester mobile, c'est tout. Je viens de découvrir la guitare électrique, ça m'ouvre de nouveaux horizons : se défoncer dans la puissance... Je crois que j'ai ma place dans n'importe quelle musique.
Actuel : En France, tu occupes une position plutôt isolée.
Higelin : Le problème de la France, c'est que la technique ne suit pas. Il n'y a pas assez de studios, pas de moyens, pas de circuits parallèles. Il faut se démerder avec les moyens du bord, devenir soi-même ingénieur du son. J'espère que le mouvement suscitera enfin des techniciens. Si l'on possédait son propre matériel, on pourrait enregistrer chez soi, dans la rue, partout, questionner les gens. Il y a une autre voie : celle de Zappa ou de Lennon, utiliser le système pour dire ce qu'on veut, profiter des moyens de production pour aller plus loin. Mais ici personne ne pousse la contradiction à fond, personne n'utilise le système pour se marrer, pour faire le con.
Actuel : Tu enregistres quand même un disque ?
Higelin : Oui, mais je n'y tiens pas. Ce sont des chansons que j'ai composées il y a huit mois, et depuis j'ai changé. Je n'ai plus envie de faire des chansons françaises de ce type. En ce moment, je suis plutôt dans les blues très longs, les grands trucs... Un disque sort toujours beaucoup trop tard. A l'époque, j'étais complètement flippé. C'est comme si je remettais un costume de l'année dernière.
Actuel : Alors pourquoi le fais-tu ?
Higelin : Bah... Après tout, à partir du moment où une chanson est faite, elle appartient à tout le monde, autant l'enregistrer. Il faudrait faire un disque par semaine, un disque très bon marché, à jeter après usage.
Actuel : Tu penses quand même qu'il se passe quelque chose en France ?
Higelin : En ce moment, oui. Les idées sont dans l'air et les types les ramassent par hasard, s'ils sont disponibles. Avant, les musiciens étaient durs, ils formaient des groupes fermés. Aujourd'hui ils sont plus ouverts. Il faudrait multiplier les petits festivals avec des groupes locaux, les festivals qui ne coûtent pas cher.
Actuel : Tu cherches à transformer les gens ?
Higelin : La musique est plus profonde, moins précise qu'un mot d'ordre politique. Je ne suis pas un combattant : je n'ai pas assez de colère pour me trouver des ennemis, je ne vois que des gens bouffés par le système — et le système m'a entamé moi aussi.
Il faut s'écarter de la culture occidentale et trouver autre chose — on ne sait pas quoi. On est dans une période de flottement. On commence à croiser des êtres humains, on les sent présents...
La mort, c'est la ville : le cloisonnement, chacun vit derrière des paravents. J'ai passé l'été et l'automne dans une baraque à la campagne, je viens de passer un mois à Paris, pour la durée du spectable au Ranelagh, et je trouve ça très dur.
Les pays capitalistes flippent, se crèvent la tête dans leurs déchets. Il y a un immense flip qui a commencé et qui ne peut que monter. Paris est une ville occupée, une immense prison quadrillée. Que tu le veuilles ou non, tu es prisonnier.
Il y a plusieurs solutions. On peut se tailler, on peut crever en gueulant : « A bas la pollution. » On peut aussi essayer de faire circuler les idées et l'énergie — surtout l'énergie, c'est plus important que les idées. Au mois de mai l'énergie circulait bien dans les rues...
Actuel : Et le fric ?
Higelin : Je n'en ai pas. Je fais le Ranelagh pour en gagner un peu. Finalement, les contradictions du système, je m'en fous complètement. Je n'ai pas besoin de fric, le fric, ça traine partout, on arrive toujours à se débrouiller. Si on m'en file — ou plutôt si j'en pique — tant mieux. De toute façon, si j'en gagnais beaucoup, il en circulerait plus dans les poches des autres que dans les miennes.
Actuel : Qu'est-ce que tu vas faire après le Ranelagh ?
Higelin : Je ne sais pas. Me tailler. Aller jouer partout, à plusieurs, aller jouer dans les petits villages ou dans la banlieue de Lille. Il faut prospecter soi-même les endroits. Il y a des villages où il ne se passe jamais rien : ça doit être un public formidable. De toute façon il n'y a jamais d'agression de la part du public. Les musiciens sont trop coupés, c'est tout, ils souffrent d'un « manque d'écoute » par rapport aux gens. Il suffit de trouver un équilibre entre ce qui va le plus loin dans tes rêves et ce qui est immédiatement possible, communicable.

Jean-Pierre Lentin.

Sitting-Bull
Nuage Rouge Géronimo
Cochise
Dix Ours

hugh !

« Vous m'avez dit vouloir me construire des maisons et un hôpital. Je n'en veux pas. Je suis né dans la prairie où le vent souffle librement, où il n'y a rien pour arrêter la lumière du soleil. Et je veux mourir là, non entre des murs. »

« Une autre race est revenue. Ils disent que notre Mère la Terre est à eux seuls, et ils repoussent leurs voisins. Ils mutilent notre Mère avec leurs maisons et leurs ordures. Ils sont comme une rivière en crue, qui au printemps sort de son lit et détruit tout sur son passage. »

Les phrases anciennes d'un vieux chef Sioux chantent mieux que celles d'un jeune leader gauchiste. Quand la terre meurt sous le bitume, il fait bon entendre siffler le vent des prairies. Les Indiens d'Amérique ne sont plus très nombreux. Décimés, au sens original du mot, il n'en reste qu'un sur dix, deux cent mille, qui ont conservé difficilement leur identité. Aujourd'hui ils ont à nouveau déterré la hache de guerre et pris la tête du combat écologique. On les rencontre dans tous les « ecology centers » de la côte Ouest. Ils s'organisent. C'est le Pouvoir Rouge. Ils prennent même la vieille prison d'Alcatraz dans la baie de San Francisco, la tiennent deux ans avant qu'on ose les expulser. Oublions, un temps, les manifestes d'aujourd'hui, le verbe de leurs vieux chefs porte toujours.

Actuel a traduit quelques-unes de ces plus belles lettres, ces messages désespérés qu'ils envoyaient avant d'être exterminés au grand chef des hommes blancs, l'illustre Père de Washington.

SITTING BULL (1834-1890)

Devenu le chef des tribus Sioux du nord, il les conduit à une résistance obstinée contre l'invasion des Blancs. Avec Crazy Horse, il est responsable de la défaite du général Custer et du massacre de Little Big Horn. Il se retire au Canada en 1877 avec son peuple, mais il se rend quatre ans plus tard. Il est assassiné en 1890, après avoir été soupçonné par le gouvernement américain d'avoir fait renaître la « Danse des Esprits ». Le discours qui suit est prononcé en 1877.

Regardez, Frères : le printemps est là. La Terre s'est accouplée avec le Soleil, et bientôt nous verrons les fruits de cet amour. Toutes les graines sont éveillées, ainsi que les animaux. Ce grand pouvoir, c'est aussi la source de notre vie. Voilà pourquoi nos compagnons, hommes et animaux, ont les mêmes droits que nous sur cette terre.

Ecoutez-moi, Frère. Maintenant nous devons compter avec une autre race. Ils étaient peu nombreux et faibles lorsque nos grands-pères les ont rencontrés pour la première fois ; mais maintenant ils sont nombreux et forts. C'est une chose étrange, mais ils veulent labourer la terre ; la cupidité est chez eux une maladie très répandue. Ils ont fait beaucoup de lois ; les riches peuvent les détourner, les pauvres pas. Ils prennent l'argent du pauvre et du faible pour aider le riche et le puissant. Ils disent que notre mère la Terre est à eux seuls, et ils repoussent leurs voisins. Ils mutilent notre mère avec leurs maisons et leurs ordures. Ils sont comme une rivière en crue qui, au printemps, sort de son lit et détruit tout sur son passage.

On ne peut pas vivre côte à côte. Il y a sept ans, nous avons conclu un traité avec les hommes blancs. Ils nous avaient promis que la terre du buffalo serait toujours à nous. Maintenant ils menacent de nous la prendre aussi. Devons-nous leur céder, Frères, ou devons-nous leur dire : « Vous devrez me tuer avant de me voler ma terre ? »

GERONIMO (1829-1909)

Successeur de Cochise, il reprend la guérilla avec une petite bande en 1876. Après six ans de trêve, le gouvernement veut en effet déplacer les réserves des Apaches. Dix ans plus tard, trente-six Apaches tiennent en échec cinq mille soldats. Le discours qui suit est adressé en 1886 au général George Crook, envoyé par le gouvernement pour faire la paix avec les Apaches.

Plusieurs fois, j'ai demandé la paix, et j'ai toujours eu des ennuis avec vos intermédiaires et vos interprètes. Je ne veux pas que se reproduisent encore les événements du passé. Je vais vous parler d'autre chose. Notre mère la Terre m'écoute et j'espère que tout s'arrangera entre nous, qu'à partir d'aujourd'hui se règleront nos problèmes et que nous vivrons toujours en paix.

Chaque fois que nous vous voyons venir, nous croyons que c'est Dieu — vous devez toujours venir avec Dieu. Voilà pourquoi j'en ai assez des propos que l'on tient sur mon compte, même pour plaisanter. Toutes mes colères sont nées de ces mauvaises paroles. Je ne demande que la vérité. Je ne veux que le bien. Ne croyez pas les mauvais articles que l'on écrit sur moi (...)

Nous ne sommes plus très nombreux. Nous pensons à nos amis, à nos frères, à nos beaux-frères, à nos beaux-pères là-bas dans la réserve. Nous voulons comme eux vivre en paix, et nous conduire comme ils se conduisent. On nous rapporte parfois la tête d'un de nos hommes : je ne veux plus que cela puisse arriver, je ne veux pas que nous nous entretuions.

Pourquoi ne me parlez-vous pas ? Parlez-moi et regardez-moi avec un visage ami : tout pourrait changer entre nous. Pourquoi ne me regardez-vous pas et ne me souriez-vous pas ? Je suis un homme comme vous, j'ai des pieds, des jambes, des mains comme vous.

Regardez-moi et souriez-moi. Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit, bien que cela date de longtemps. J'ai gardé vos paroles dans ma mémoire. Je suis un homme, rien ne manque à mon corps. Pour tout cela, je veux vivre en paix.

Adversaire féroce des Blancs, comme Sitting Bull et Grazy Horse. A la fin de ses jours, il essaie de s'entendre pacifiquement avec le gouvernement. Le discours suivant fut prononcé en 1870 à New-York pendant la « Croisade de la Paix ».

NUAGE ROUGE (1822-1909)

Mes frères et mes amis qui êtes devant moi, Dieu Tout Puissant nous a créés et Il est là pour entendre ce que j'ai à vous dire aujourd'hui. Le Grand Esprit nous a créés, Indiens et Blancs. Il nous a donné la Terre, et il vous a donné de la terre. Vous êtes venus et nous vous avons reçus comme des frères. Lorsque le Tout Puissant vous a créés, Il vous a faits blancs et vous a habillés. Lorsqu'il nous a créés, Il nous a donné une peau rouge et nous a faits pauvres. Quand vous êtes arrivés pour la première fois ,nous étions nombreux, et vous n'étiez que quelques-uns. Vous ne savez pas qui est devant vous et vous parle. C'est un représentant de la race américaine originelle, le premier peuple sur ce continent. Nous sommes bons et non pas mauvais. Les rapports que vous recevez sur nous sont tous faits de la même main. Vous n'entendez parler de nous que comme meurtriers ou voleurs. Nous ne le sommes pas. Si nous avions de la terre à ne savoir qu'en faire, nous vous en donnerions, mais nous n'en avons pas. Nous sommes parqués sur une petite île, et nous voulons que vous, chers amis, vous nous aidiez auprès du gouvernement des Etats-Unis.

Le Grand Esprit nous a faits pauvres et ignorants. Il vous a faits riches, sages, intelligents en des matières où nous n'entendons rien. Le Bon Père vous a faits pour manger des animaux domestiques, et nous pour manger des animaux sauvages. Interrogez ceux qui sont allés en Californie. Ils vous diront que nous les avons bien traités. Vous avez des enfants. Nous aussi, nous avons des enfants ; et nous espérons bien les élever. Nous vous demandons de nous aider à le faire... Nous sommes venus à Washington pour voir notre Illustre Père afin que la paix continue. L'Illustre Père qui nous a tous créés veut que la paix soit, nous voulons la préserver. Allez-vous nous aider ? En 1868, des hommes sont venus et ont apporté des papiers. Nous n'avons pas su les lire et ils ne nous ont pas dit ce qui était écrit. Nous avons cru que le traité impliquait la destruction des forts, et que nous pourrions arrêter de nous battre. Mais ils voulaient nous envoyer des commerçants sur le Missouri. Nous ne voulions pas aller sur le Missouri, nous voulions des commerçants là où nous étions.

Lorsque je suis arrivé à Washington, l'Illustre Père m'expliqua ce qu'était le traité, et me montra en quoi les interprètes m'avaient trompé. Tout ce que je veux est Droit et Justice. J'ai essayé d'obtenir de l'Illustre Père ce qui est juste. Je n'ai pas vraiment réussi. Je représente l'ensemble du peuple Sioux, et il s'inclinera devant mes paroles. Je ne m'appelle pas « Queue Tachée », qui dit une chose un jour et se vend pour une épingle le lendemain.

J'ai envoyé de nombreux messages à l'Illustre Père, mais il ne les a jamais reçus. Ils ont été perdus pendant le voyage. J'avais peur que les mots que j'ai dits dernièrement à l'Illustre Père ne vous arrivent pas ; c'est pour cela que je suis venu vous parler moi-même. Et maintenant je vais repartir vers mon pays. Je veux qu'on nous envoie des hommes que nous connaissons et en qui nous avons confiance. Je suis heureux d'être venu ici. Vous êtes de l'Est et je suis de l'Ouest, je suis content d'être venu et que l'on se soit compris. Je vous remercie de m'avoir écouté. Je retourne chez moi cet après-midi. J'espère que vous réfléchirez à ce que je vous ai dit. Je vous offre à tous un adieu affectueux.

J'allai autour du monde avec les nuages et la lumière lorsque Dieu parla à mon esprit. Il me dit de venir ici et d'être en paix avec tous. Il me dit que le monde était pour nous tous. Comment était-il ce monde ? Lorsque j'étais jeune, j'ai marché partout sur cette terre, à l'est et à l'ouest, et ne vis aucun autre peuple que les Apaches. Après plusieurs étés, j'y suis retourné et j'ai vu qu'un autre peuple était venu prendre la tête. Comment cela se peut-il ? Pourquoi les Apaches n'attendent-ils plus que la mort ? Pourquoi leur vie ne tient-elle que par le bout de leurs ongles ? Ils errent par-delà les collines et les plaines et veulent que les dieux leur tombent sur la tête. Les Apaches étaient autrefois une grande nation, ils ne sont plus qu'une poignée. Pour cela, ils veulent mourir et la vie ne tient plus que par le bout de leurs ongles.

Beaucoup sont mort au combat. Vos paroles doivent être franches afin que les mots touchent les cœurs comme la lumière du soleil.

Dis-moi, si la Vierge Marie a parcouru toute la terre, pourquoi n'est-elle jamais entrée dans la tente d'un Apache ? Pourquoi nous ne l'avons jamais vue, ni entendue ?

Je veux vivre dans nos montagnes ; je ne veux pas aller à Tularosa. C'est loin d'ici. Là-bas, dans les montagnes, les mouches mangent les yeux des chevaux. Là-bas les mauvais esprits vivent. Là-bas j'ai bu de l'eau et elle n'était pas bonne. Je ne veux pas vivre là-bas.

COCHISE (1812-1874)

Utilisant les tactiques de guérilla, nées de deux siècles de combats contre les Espagnols, Cochise dirige les Apaches Chiricahua pendant une dizaine d'années (vers 1860) contre les colons et l'armée. Ces paroles sont adressées au général Clinton Granger lors d'une rencontre préparée par Cochise lui-même.

Mon peuple n'a jamais le premier tendu un arc ou tiré une balle contre les blancs. Il y a eu des accrochages entre nous et mes jeunes guerriers ont célébré la danse de guerre. Nous ne commencions pas : vous envoyiez les premiers soldats, nous les seconds.

Il y a deux ans, je suis venu sur cette route pour chasser le buffalo, afin que mes femmes et mes enfants aient les joues pleines et le corps chaud. Mais les soldats nous ont tiré dessus. Et depuis ce jour, il y a eu comme un roulement de tonnerre, et nous n'avons pas su où aller.

Ce fut la même chose sur le Canadian River. Il était dit que nous ne pleurerions pas qu'une fois. Les Tuniques Bleues et les Utes (1) sont sortis de la nuit noire et tranquille. Et comme pour faire des feux de camp, ils ont incendié nos cabanes. Au lieu de chasser, ils ont tué mes braves, et les guerriers de la tribu les ont scalpés.

Ce fut la même chose au Texas. Ils ont apporté le malheur dans nos camps, et nous sommes sortis, comme le buffalo lorsque les femelles sont attaquées. Quand nous les avons trouvés, nous les avons tous tués et leurs scalps pendent à nos cabanes. Les Comanches ne sont pas faibles et aveugles comme les chiots vieux de six nuits. Ils sont forts et ils voient loin, comme les chevaux adultes. Nous avons pris la route des Blancs et nous l'avons suivie. Les femmes blanches pleuraient et nos femmes riaient.

Mais vous m'avez dit des choses qui ne m'ont pas plu. Elles n'avaient pas la douceur du sucre, mais l'aigreur des courges. Vous m'avez dit vouloir nous mettre dans une réserve, nous construire des maisons et un hôpital. Je n'en veux pas. Je suis né dans la pairie où le vent siffle librement, où il n'y a pas de barrières, où tout respire librement. Je veux mourir là, pas entre des murs.

Il est trop tard. Les Blancs possèdent le pays que nous aimions. Nous ne demandons que la liberté d'aller dans la prairie, jusqu'à notre mort.

(1) Utes : tribu indienne Shoshonean.

DIX OURS (1792-1909)

L'un des plus puissants chefs Comanches après la Guerre Civile. Il essaie constamment de faire la paix avec les Blancs. Il préfère la poésie à la chose militaire. Ce discours est prononcé en 1867 devant la plus grande assemblée de chefs et de guerriers jamais réunis.

ÇA VA PAS LA TÊTE

1 - Petite histoire de la psychiatrie

Nos têtes n'étaient guère préparées à la société industrielle, les H.L.M. et la technologie, le béton et la révolte, la monotonie du métro et le changement perpétuel des objets, des modes et des valeurs. Où se situer entre une tradition dépassée quant elle n'est pas abjecte et l'inconnu d'un avenir à la fois indéterminé et programmé ? Abandonné à la liberté là où il voudrait se sentir encadré, réprimé là où il voudrait se libérer, l'individu s'interroge et l'interrogation tourne souvent mal — on en a si peu l'habitude. Les psychiatres s'interrogent aussi, à moins qu'ils ne nous étouffent. Actuel **ouvre une série : aujourd'hui une petite histoire de la psychiatrie, demain l'anti-psychiatrie, puis le récit d'expériences révolutionnaires ou déroutantes, médecines hétérodoxes, méditations ou chimie du cerveau. Voici le premier épisode.**

Avant qu'on remplace les rois par des machines à v a p e u r —, au commencement, donc, il n'y avait pas de fous. Bien entendu ils étaient là quand même, et sans doute proportionnellement aussi nombreux qu'aujourd'hui. Simplement, il n'y en avait pas parce qu'on ne les voyait pas : ils n'avaient pas d'endroit à eux ; on les trouvait dans la nature, dans les prisons, dans les hôpitaux généraux où ils côtoyaient le syphilitique, le tuberculeux et le malheureux qui souffrait d'un abcès dentaire. La folie était un mythe poétique ou effrayant, qui sentait le soufre, les mauvais esprits et le péché, mais le terme de « maladie mentale » n'entrait dans le vocabulaire de personne. Tout cela ne pouvait pas durer : l'ordre et ses exigences pointaient à l'horizon. Une des dernières volontés de la royauté fut, par exemple, que l'on interdit aux fous d'errer dans les rues « avec les chiens » et que, comme ces derniers on les rangeât quelque part.

Mais voilà, on ne savait pas très bien où. Pour trouver une solution, il a fallu qu'au-delà des émissaires de l'ordre quelqu'un d'autre se préoccupe des fous. C'est ainsi que le paradoxe s'installe — il est d'ailleurs toujours en place : celui qui va tirer d'affaire ses concitoyens aux prises avec un problème jusqu'alors insoluble, c'est le médecin, docte et savant, mais, et c'est indéniable, tout aussi révolutionnaire pour l'époque que le sans-culotte en train de démonter la Bastille. La science médicale, lorsqu'elle décide d'englober la folie, devenue de ce fait *la maladie mentale* opère indiscutablement un progrès de la « connaissance ». C'est donc là le premier tournant.

Le fou devient un malade, la folie une maladie et même *sa* maladie : on va pouvoir s'y retrouver. Parce que si on désigne, compte, isole, étiquette les fous, ceux qui ne sont ni désignés, ni comptés, ni isolés, ni étiquetés ne sont pas fous : de cela ils sont sûrs et c'est déjà quelque chose. Le second point est plus pratique : pour parfaire le dénombrement, il était nécessaire que les dénombrés soient « géographiquement » isolés. Alors on invente l'Asile.

Tout le monde semble d'accord pour penser que la maladie mentale est la seule maladie vraiment contagieuse, et ce n'est pas Pasteur et ses petits microbes qui vont y changer quoique ce soit : on continue à penser la même chose, malgré toutes les loupes grossissantes d o n t nous disposons actuellement. Ce point mérite d'être souligné : il est inhérent au statut social et individuel de la folie. On cherche à s'en préserver en « oubliant » ce qui la représente, que cet oubli se m a n i f e s t e sous forme d'oubliettes (les a s i l e s) ou sous forme de d é f e n s e s psychologiques individuelles c o m m e la projection : ce n'est pas moi qui suis fou, c'est lui ; si c'est donc lui, ce n'est pas moi. Il y a, bien sûr, mille autres attitudes aussi efficaces pour se protéger de ce que la folie évoque en chacun de nous. Mais la plus constante, c'est la nécessité dans l a q u e l l e nous nous trouvons tous, pour supporter nos propres difficultés, de les annuler en les situant, grossies et bien en évidence, chez les autres.

On comprend mieux que ce soit à la suite de la Révolution française, c'est-à-dire au moment où se constitue l'organisation de l'Etat contemporain, qu'apparaisse la préoccupation d'enfermer les fous. Et ce sera tout à fait légal : en 1838, on vote la loi qui va mettre ce fouillis noir sur blanc : comment et à quelles conditions enfermer les fous ; où, c'est-à-dire dans les asiles que chaque département est tenu de se construire (un tiers des préfectures ne suivra pas les consignes, aujourd'hui encore) ; enfin tout ce que la collectivité doit faire pendant l'internement pour s'occuper des biens terrestres de ces malheureux aliénés, comme on les appelle alors. Seul cet aspect de la loi, qui concerne la gestion des biens des aliénés, fut récemment modifié. Pour le reste, les principes et l'on ferme la porte. Mais attendez ! On oublie quelqu'un: le médecin, qui est à l'origine de la transformation du fou en malade mental. Le médecin, en effet, a du pain sur la planche : en principe, il ne tient pas spécialement à l'internement, il v e u t simplement soigner ces nouveaux malades qu'il a découvert. C'est pour lui comme l'exploration de l'Afrique par les Européens d'alors : mystères à éclaircir, t e r r a i n s vierges à explorer. Seulement voilà, pour soigner les fous, il faut les avoir sous la main: il est donc intéressant de les concentrer dans les asiles qui se construisent. De par la loi, le médecin est autorisé à les y conserver jusqu'à ce qu'il juge le traitement terminé et le malade guéri (heureuse-

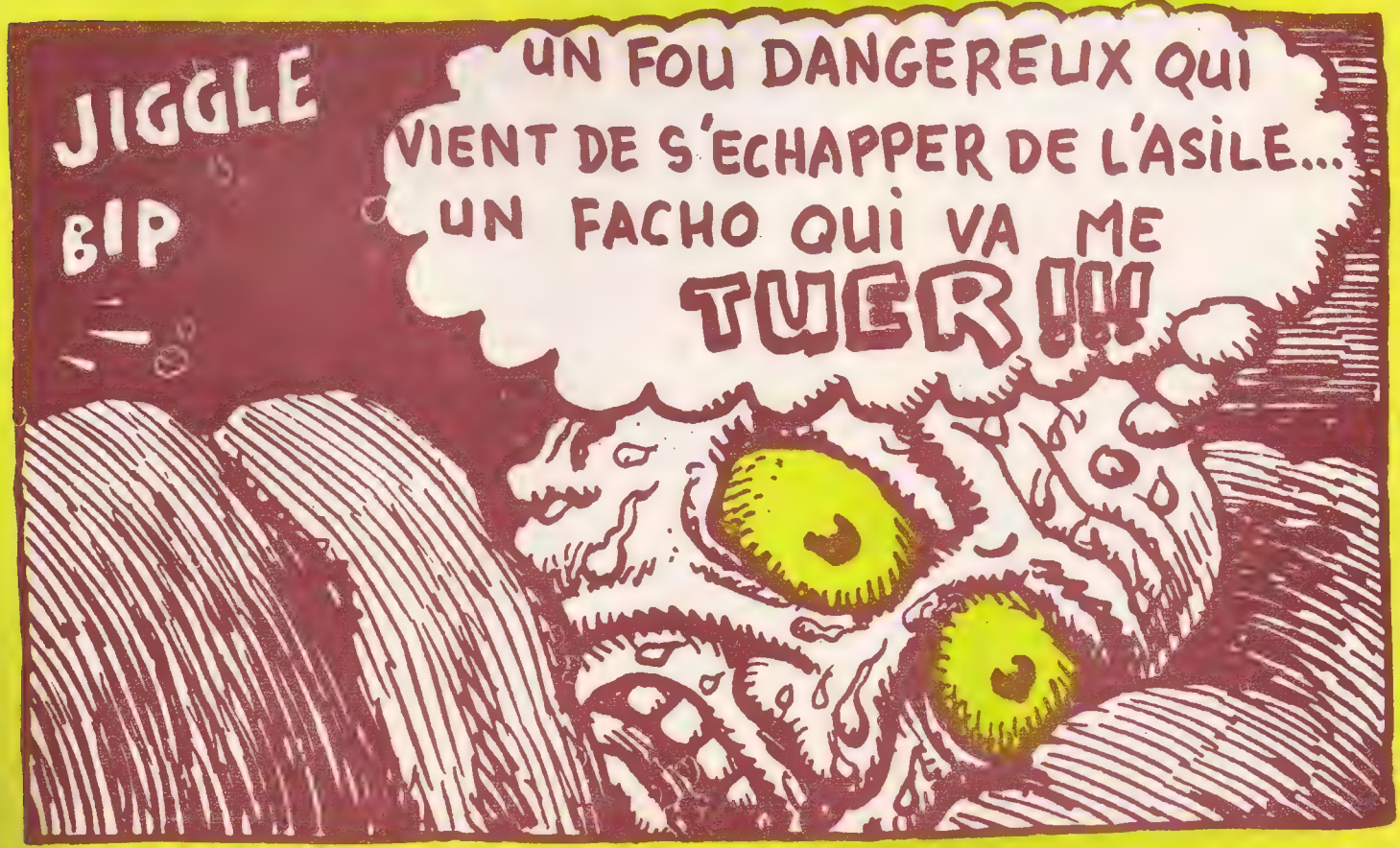
ment, ces malheureux sont à la charge financière de la société, et celle-ci se montre plutôt avare, ce qui tend à raccourcir un peu la durée des internements).

Au fond, tout n'est pas aussi simple : si le médecin croit faire ce qui lui plaît en toute indépendance, en réalité il fait ce qu'on lui demande, rien de plus. Il est même là à un point nommé pour seconder dans son rôle de tête de turc des fous qui ne lui en savent d'ailleurs aucun gré. Bref, si le fou est un démon, le médecin est un méchant sorcier.

Au début il s'agissait encore d'un vrai médecin, pas du tout d'un psychiatre, même pas d'un neuro-psychiatre ou d'un neurologue (par abus de terme, voire de confiance). Et non content d'avoir déclenché le processus, non content de le cautionner dans des imageries d'Epinal, comme Pinel-le-vénéré qui libère de ses chaînes un aliéné croupissant, il insiste, il consolide puisqu'il bâtit toute une science médicale de l'aliénation, qui, au fil des ans, va devenir la psychiatrie.

Ce n'est pas un petit morceau : essayez de penser la folie autrement qu'en terme de « *manie* », « *mélancolie* », « *délire* », « *déraison* » « *angoisse* », *hallucination* », « *désorientation* »... Ces termes ne sont pas si mal choisis et, dans l'ensemble, on s'y retrouve plutôt bien. Seulement, justement, on peut leur reprocher cette perfection : ils collent si bien à leur objet que les fous s'y trouvent très à l'aise, et que, pour nous faire plaisir, ils s'y conforment le mieux possible. Les fous disparaissent derrière les descriptions des manuels.

Si l'on est complètement exubérant et rigolard quand rien n'est drôle, on est la proie d'une crise maniaque ; le contraire, c'est la mélancolie. Ces deux maladies-là ne sont pas graves : malgré les rechutes, elles finissent par passer. Le gros morceau, ce sont les maladies qui traînent, d'ailleurs sans hauts ni bas : la psychose chronique, par exemple, dénommée schizophrénie par des Allemands. De nombreuses personnes présentent pendant des années des troubles complètement aberrants et très inquiétants, si on les prend en considération : on les nomme, sans hésiter, des schizophrènes. Ces gens-là ne voient pas les choses com-



me tout le monde : non seulement les détails, mais l'ensemble. Ou plutôt, ils les voient bien comme tout le monde, et parfois mieux, mais ils le supportent mal et se demandent comment les autres peuvent continuer à vivre. Bref, le schizophrène prend tout très au sérieux, même ou surtout les apparences qui n'en sont pas pour lui. Non qu'il manque d'humour : mais il en faudrait une sacrée dose pour le supporter, lui et ce qu'il voit. Le schizophrène se construit un délire : il invente pour que sa perception du monde trouve son unité, pour relier entre eux les morceaux du monde. On comprend qu'on ne puisse y toucher qu'avec précaution : un faux-pas et tout peut s'écrouler.

Ainsi le malade mental — utilisons ce terme provisoirement — n'est pas forcément la pauvre victime d'un étiquetage répressif et arbitraire : c'est un peu cela, mais pas seulement. Cet étiquetage reste avant tout la façon dont la collectivité perçoit la folie. Le malade, lui, se débat avec ses problèmes sans se préoccuper du nom qu'on lui donne. Quand aux spécialistes, contrairement à ce qu'ils sont tentés de penser, ils ne sont pas totalement responsables de la place qu'ils occupent, ni même de la formulation « scientifique » qu'ils utilisent pour décrire l'objet de leur travail. On l'a bien vu avec l'apparition de l'asile : c'est l'asile qui a constitué le psychiatre, consentant ou non, en gardien de fous. En effet et en principe, médecin et gardien ne sont pas censés remplir la même fonction. Mais si les infirmiers sont là pour tenir plus spécifiquement le rôle du maton (comme on dit aussi à l'asile), le fait est là : vus de l'extérieur, l'infirmier et le médecin sont unis dans un même combat auquel il est facile d'adjoindre bientôt le gendarme. Pourquoi pas ? Il serait tout aussi facile d'y joindre la concierge, les voisins, le père et la mère, le patron, le contremaître, l'instituteur... En fait le médecin et ses aides sont précisément là pour que les choses soient claires et que les autres n'aient pas trop à se soucier des fous, encore moins de la folie : à chacun son métier.

Médecin et gardien, cette équivoque est parfois un tournant. Dès la deuxième moitié du XIXe siècle, on rencontre quelques pyschiatres assez fous pour émettre

cette invraisemblable proposition : faire sortir les fous de l'asile avant qu'ils ne soient guéris. Bien sûr, aux côtés de l'humanisme, on peut y voir un regret devant la force de travail inemployée de ces pauvres fous : car c'est bien pour les faire travailler qu'on les fait sortir, quel que soit le nom qu'on donne à ce travail et quelle qu'en soit, hélas, la faible rentabilité. Peu importe : l'idée est bientôt expérimentée et les archives gardent trace de ces expériences qui, jusque dans la première moitié de notre siècle, vont se répéter avec un succès et une publicité variables. La psychiatrie n'en est pas bouleversée pour autant. Au contraire, ces rares expériences d'avant-garde, bien que centenaires, serviront surtout d'alibi aux vieux psychiatres : une bonne occasion pour calmer l'enthousiasme juvénile des jeunes psychiatres et leur prouver que leurs idées nouvelles ont été appliquées depuis longtemps sans qu'il en soit sorti grand chose.

Première révolution avortée, donc, dans une réforme ténue. Deuxième élan XXe siècle : Sigmund Freud. Par définition, psychiatrie et psychanalyse sont choses distinctes. Dans la réalité, il devient désormais difficile de considérer et d'écouter les malades comme si la psychanalyse n'existait pas. Depuis l'analyse freudienne de l'inconscient, nous savons que la maladie mentale n'est pas une aberration sortie d'on ne sait où, mais une amplification de processus communs à la plupart des gens et déterminés par les nécessités du fonctionnement psychique. Mais ces processus psychiques eux-mêmes exigent que la véritable nature de la maladie mentale soit niée ou masquée dans la mesure où elle pourrait rappeler les conflits de chacun. La psychanalyse permet théoriquement de mieux comprendre la maladie mentale, elle permet aussi, à travers son application falsifiée et affadie, de désamorcer le danger et d'écarter l'interrogation. Là encore le nominalisme l'emporte : chaque cas se réduit à un type standardisé de conflit inconscient, que le spécialiste prétend révéler au malade avant de le « réadapter » à la norme sociale.

Les choses vont cahin caha jusqu'au lendemain de la dernière guerre mondiale. Les psychiatres fourbissent leur « science », chaque description s'enrichit de mots nouveaux, les malades ont une peine croissante à ressembler aux portraits que l'on fait d'eux et les médecins secrètement s'en chagrinent. Les guerres font parfois réfléchir les hommes, surtout lorsqu'elles mettent en pratique, à l'échelle de millions d'hommes, certaines idées sur la ségrégation et la concentration. A partir de là, il devenait plus difficile de chanter les bienfaits de l'asile et la qualité des soins qu'on y dispensait. Les têtes psychiatriques bouillonnent;

l'éclair jaillit bientôt : si les asiles sont mauvais, soignons alors les fous dans la ville elle-même, dans leurs foyers, dans leurs familles ; réservons l'hôpital aux cas extrêmes ; ouvrons des dispensaires et les hôpitaux à la journée. Une seule et même équipe soignante aura à charge une population géographiquement délimitée. Cela s'appelle la théorie et la pratique du « secteur ».

L'idée était en soi excellente. Le psychiatre sort de son hôpital et va travailler sur le tas, dans les quartiers. Il évite ainsi de nombreuses hospitalisations ou du moins en réduit la durée. Il exerce son action au sein même du milieu familial, voire du milieu professionnel, il est en prise sur l'environnement urbain. De curative (dans les bons cas) la psychiatrie va pouvoir devenir préventive, ce qui constitue l'idéal de toute médecine. Mais la médaille va bientôt, encore que très progressivement, montrer son envers.

Premier obstacle : la ladrerie des pouvoirs publics et leur bêtise. Les projets de secteurs impliquent un minimum d'investissement financier, ce qu'on appelle un «déblocage» de crédit. L'Etat s'y refuse dans un premier temps. Les psychiatres s'entêtent et finissent par convaincre des fonctionnaires de l'intérêt de la chose. Néanmoins quelques secteurs seulement sont aujourd'hui correctement équipés, une douzaine sur les centaines que prévoyait le projet. Le secteur correspond pourtant au nouveau cours de l'idéologie dominante, un excellent mode d'adaptation de la psychiatrie aux ambitions des pouvoirs publics.

Nous avons vu en effet que le fou posait deux problèmes : d'abord qu'on puisse le distinguer des autres individus ; puis qu'on le mette à part afin de ne plus risquer de le confondre. L'asile, qu'instaure le XIXe siècle et sa loi de 1838, remplit relativement bien sa fonction pendant longtemps. Seulement, au-delà de très secondaires scrupules humanitaires, il fallut se rendre à l'évidence que beaucoup de fous passaient au travers. C'était pratiquer la chasse à l'affût sans aucun rabattage : les fous ne sont pas des canards migrateurs, ils se déplacent en ordre dispersé et échappaient de plus en plus nombreux aux mailles de la science (en s'inventant de nouveaux symptômes plus difficiles à reconnaître) comme à l'emprise institutionnelle (en se tenant à carreau). Ceux d'entre eux qui passaient la porte de l'hôpital n'y étaient pas si bien soignés : ils y restaient pendant des mois ou des années, gâchant désespérément une bonne musculature qui eût pu être avantageusement laborieuse. Donc, pour les fonctionnaires : un, il était nécessaire d'avoir prise sur ceux des fous qui échappaient encore à l'étiquette et au psychiatre, et de les débusquer plus sûrement jusque chez eux ; deux, il convenait de mieux les soigner, en évitant si possible une hospitalisation onéreuse ou en améliorant l'effet thérapeutique de l'asile si celui-ci s'imposait malgré tout ; trois, outre un retour plus rapide dans la vie active, on pouvait même tenter d'imaginer des structures « de soins » en partie rentables (travail des pensionnaires dans des ateliers protégés et autres ratons laveurs) ; quatre enfin, en « libéralisant » la science et en l'accommodant de quelques rajouts tirés d'une psychanalyse à la *France-Soir*, on allait pouvoir prendre au piège médical quantité d'individus inquiétants pour l'ordre social, qui répondront désormais devant le psychiatre de leurs attitudes ou de leurs intentions malveillantes.

La boucle est ainsi bouclée : pour fuir sa complicité avec le gardien-maton de l'asile, le psychiatre de secteur s'est retrouvé complice du sergent de ville et des renseignements généraux. Quelques fous et quelques psychiatres ne s'y trompent pas et décrivent la « psycho-police » et le « psychiatre-flic-de-l'avenir ». Les intellectuels progressistes les approuvent avec force, quitte à réclamer pour les délinquants ou les « drogués » l'indulgence du tribunal en demandant à la psychiatrie un diagnostic d'irresponsabilité. L'opposition justice-psychiatrie révèle aussi leurs rapports profonds. Qu'importent les contradictions intellectuelles ou les bonnes consciences médicales, les grands sentiments sur les soutiens scolaires et la prophylaxie de la folie qu'on chercherait à tuer dans l'œuf. Le mécanisme est irréversible : la psychiatrie infantile est en pleine extension, elle envahit les écoles et les lycées, la psychiatrie officielle va quadriller les quartiers de l'Education nationale, autant de dispensaires que de commissariats. Normalisation sociale forcenée, la blouse blanche sur fond de flic. Bien sûr, les psychiatres s'affirment médecins et n'ont pas voulu cela. Et les maladies mentales existent vraiment. Peut-être faut-il reprendre le problème au fond, opposer les anti-psychiatres aux psychiatres ? Peut-on tracer une frontière entre le normal et l'anormal, et comment l'enjamber ? Vous le saurez en lisant le deuxième épisode de cet inquiétant feuilleton.

Docteur Charles Hugard.

TRENTE ANNEES ONT PASSÉ...
CRAC
CRAC
PAPA ! IL Y A UN HOMME QUI SORT DU DESSOUS !!
NE BOUGEZ PAS. JE VAIS LUI PARLER
QUI ES-TU ?
JE NE SAIS PAS. J'AI TOUJOURS VÉCU DESSOUS.

J'AI FAIM. J'AI SOIF.
DONNONS-LUI CE QU'IL VEUT. IL EST VIGOUREUX. IL NOUS SERVIRA.
OUI. IL SERAIT TRÈS BIEN POUR LA BÊTE..
MAIS.. COMMENT SE FAIT-IL QUE TU AIES DES CHEVEUX ?!
MOI AUSSI, JE VIENS DU DESSOUS. ILS M'ONT RECUEILLIE QUAND J'ÉTAIS PETITE.
ILS VONT TE DEMANDER DE DESCENDRE CHASSER LA BÊTE..
C'EST QUOI, CETTE BÊTE ?
ON NE SAIT PAS. ELLE REMONTE LA NUIT DES ANCIENS ÉGOÛTS ET ELLE SUCE LE SANG DES ENFANTS..
IL NE FAUDRA PAS ACCEPTER. C'EST TROP DANGEREUX. TU ME PROMETS ?
MYCRO Pl. 13

QUE FAIS-TU ICI TOI ?! ALLEZ ! FILE !
ELLE TE PLAIT, HEIN, LA PETITE ?!
ON TE LA DONNERA... A UNE CONDITION...
TU N'AS QU'A DESCENDRE ET TUER LA BÊTE...
J'ACCEPTE.
JE M'EN DOUTAIS ! QU'ON LUI APPORTE LE COUTEAU !!
JE T'AI TROUVÉ DES BOTTES.
MERCI.
MORO

TU VEUX UNE TORCHE ?
NON.
QUELQUE CHOSE RESPIRE TOUT PRÈS

MAIS TU N'ES QU'UN MUTANT?!!
NON! JE NE SUIS PAS UN MUTANT COMME LES AUTRES!!
C'EST TOI QUI SAIGNE LES ENFANTS??
COMMENT VEUX-TU QUE JE MANGE? LES RADIATIONS ONT PRESQUE EFFACÉ MA BOUCHE!!
POURQUOI NE MONTES-TU PAS VIVRE AVEC LES AUTRES À LA SURFACE??
JE NE VEUX PAS VIVRE AVEC DES LÂCHES QUI M'ONT LAISSÉ LEURS GOSSES À SAIGNER! ALLEZ! BAS-TOI!
moro
6

SOC
TU NE M'AS PAS TUÉ, HOMME. TU M'AS SEULEMENT AIDÉ À MOURIR..
JE SAIS.
JE T'AI ENTENDU... TU N'ES DONC PAS MORT ?!!
AH ? C'ÉTAIT UN HOMME ALORS ?
HMM. UN HOMME COMME TOI... OÙ ES-T-ELLE ?
ELLE CROYAIT QUE TU ALLAIS CREVER LÀ-DEDANS ! ALORS ELLE EST ALLÉE LÀ-BAS..
...SE JETER DU HAUT DE CETTE ESPÈCE DE TOUR.
..VOUS N'AVEZ MÊME PAS ENTERRÉ SON CORPS.
POURQUOI FAIRE ? IL FAUT BIEN QUE TOUT LE MONDE VIVE...
FIN

CHAPITRE V

Résumé : En résumé, rien de bien neuf.

— Salut, mec ! fis-je à un vieillard imberbe claudiquant sans espoir ni appréhension.

— Salut, enfoiré me répondit une voix chevrotante.

— Pour aller au centre de Palenta-Bijine ?

Il leva ses chassieux yeux au ciel.

Il cracha. J'évitai.

Le fluide projectile s'étoila sur le cadre de ma machine de mort.

Je déguerpis sans demander mes restes. Je roulai, je roulai. Les majestueuses demeures entourées de barbelés d'or du quartier résidentiel succédèrent aux grands ensembles de stuc, jetés par-dessus les marécages croupissants grâce à un habile système de pilotis dissymétriques.

Nicole et Gatien-le-plat logent dans les environs, pensai-je. Je bloquai les roues en serrant un mécanisme de freins à main dont la pression exercée entre la paume et les phalanges provoquent un blocage des roues, d'où une notable perte de vitesse se traduisant, en fin de course, par une immobilité acquise du véhicule au détriment de son élan dynamique issu de l'entraînement mécanique à base de...

Fantassin - bistouri - baldaquin - salami.

J'étais ému de les revoir.

Sur la porte de gauche, un panneau de faibles dimensions où était inscrit en gothique :

« Nicole et Gatien-le-Plat
Couple bizarre
Sans enfant
Moquette ocre
Meubles Regency
Interdits de séjour en Géorgie
Pirates de l'air et représentants en colifichets. »

Je sonnai. J'attendis.

Des pas résonnèrent. On ouvrit.

CHAPITRE VI

Du rôle de la véranda dans la biologie expérimentale.

D'un commun accord, moi, Nicole et Gatien-le-Plat descendîmes à la cave.

Cet enclos souterrain pouvait se ramener, schématiquement, à un hexagone aux angles usés par les millénaires.

Au plafond, un plafonnier d'argent finement ciselé.

Au sol, un sollier de platine finement ciselé.

La table basse devant laquelle ils se livraient à des incantations luciférienne se trouvait surchargée de vétustes galoches et de fouines naturalisées.

Conformément aux grands principes de la narration occidentale, j'ai situé le lieu, non sans talent.

Gatien s'adressa à moi avec cette emphase inimitable :

— Tu devrais le remonter, sinon...

Son geste éloquent me bouleversa. Il continua :

— Elle n'aurait pas dû te le confier, je crois...

— Je recolle la bande et je lui rends... Content ?

— Ce n'est pas pour moi... mais la cire ne se tripote pas comme tu le fais.

— Fais pas chier.

— Tu as été sur la tombe de Gaëtanne ?

— Je n'avais guère l'esprit à la rigolade, tu sais...

— Je comprends...

Gaëtanne fut rencontrée par moi sur une plage glaciale. La mer rendait le froid de tous les corps de noyés. Elle était entre deux eaux, j'étais entre deux vins... rien ne prédisposait.

Néanmoins, elle devint ma maîtresse, puis ma femme, enfin une maîtresse-femme.

Je dus rompre... ses vertèbres cervicales craquèrent sèchement contre le relief de la pierre à évier.

« Un païen vaut mieux que Dieu tu l'auras et la façon de se donner vaut mieux que ce que l'on donne. » C'est pas mon oncle qui aurait dit ça, il est bien trop con.

Nous nous sustentâmes.

J'éructai.

Et je m'en excusai, agressif et ballonné. Ils me comprirent à mi-mot et nous nous installâmes en rond sur des cageots de fraises-coloquintes.

— Avec leur louche histoire de pomme, lançai-je la conversation, je pense qu'Adam et Newton ne font qu'un.

— Sûr, accentua Nicole, un pseudonyme anglo-saxon, ça fait vendre.

— Vrai, glapit Gatien.

— Mon fils s'est électrocuté, c'était mon seul enfant à charge ! glissa l'Indonésien. Comme le câble téléphonique sous-marin venant d'Amsterdam était plein de fritures, nous n'entravâmes pas son humour. Nous raccrochâmes plutôt sèchement. Trop sèchement à mon goût. Autant tout avouer... Nicole et Gatien-le-Plat sont un seul et même individu. Il souffre d'un cruel dédoublement de personnalité, et aucun d'entre eux n'accepte **l'autre** à sa charge. Il est en instance de séparation de corps... La procédure est lente et l'issue douteuse... les rouages de la justice sont en branle... la lourde machine judiciaire vibre dans un nuage de gaz et les jets d'huile... Montera-t-elle la côte de l'équité ?...

Nicole et Gatien-le-Plat se plaquèrent l'un contre *l'autre* (répétition). Leurs contours devinrent flous... leur substance se gélifia... Ils se fondirent... Ils s'incorporèrent.

Nicole-la-Plate me remercia voluptueusement de ma visite.

Je lui dis : je n'ai fait que mon devoir.

Elle me dit : Calte ! les faux-modestes me répugnent... de l'air, et reviens plus !

J'enfourchai prestement mon solex et filai vers les prairies fumantes de mon destin aventureux. (A suivre)

Costric.

amsterdam: ET VIVE L'ASOCIAL !

entretien avec Roël Van Duyn, leader malgré lui

Le regard curieux derrière ses petites lunettes, à la limite de l'angoisse, un vieux pantalon aux plis usés, la tête presque trop pleine, Roel Var Duyn a fondé Provo. Avec Rob Stolk, Jasper Grootweld et quelques autres, il y a cinq ans, ils ont sorti Amsterdam de sa torpeur, inondé la ville de bombes fumigènes, ridiculisé ses habitudes de Suisses. Mieux ils ont donné le coup d'envoi du mouvement underground. Les Diggers à San Francisco, It et Oz en Angleterre, mai 1968 même ont retenu leurs leçons et traduit leur message : frapper l'opinion par des idées rapides et brillantes qui résument les hargnes les plus profondes. Pour la première fois depuis la guerre Provo soumettait l'autorité à la question du rire, interrogeait la démocratie et en précisait les limites, mettait à nu d'une façon neuve les problèmes fondamentaux : urbanisme, consommation, pouvoir, contre-culture.

Refuge autrefois de Descartes, aujourd'hui de beatniks désemparés, Amsterdam a compris pour une part la morale de Provo. Trois ans après, les Kabouters, provos passés au réformisme et à l'action sociale, remportent 15 % des voix lors des élections au conseil municipal. Cinq d'entre eux y entrent, accumulant les actions symboliques : ils empêchent le maire d'utiliser son véhicule en campant sur son parking, déclarent les arbres monuments historiques, ils arrachent parfois la construction d'immeubles d'un style nouveau ou l'interdiction du centre de la ville aux voitures.
Les Kabouters ont de la chance : on les écoute un petit peu. C'est la vertu d'une vraie démocratie que d'entendre le cri des minoritaires sans l'étouffer sous l'avalanche brutale des matraques. La démocratie, une impression bizarre quand on arrive de Paris. La télévision par exemple : il y a un monople, mais on vote pour les progammes. Sept groupes d'opinions diverses se les partagent. L'un d'entre eux, protestant d'origine, le V.P.R.O., oscille entre pop et nouvelle gauche. Leurs cent mille abonnés, étudiants et professeurs en majorité, lui garantissent 10 % d'antenne. Résultat, on y voit des gens comme nous, on tourne le bouton : voilà un surprenant débat sur l'humanisme entre Michel Foucault et le linguiste

Où en sont les Kabouters ?
Au calme. Notre organisation principale, l'Orange free state, a éclaté l'été dernier. Bien des militants se nourrissaient d'illusions : ils ont cru que tout allait changer très vite en Hollande.
Toi aussi ?
Non. Je n'avais pas les mêmes motivations que les autres. Pour moi, le combat conduit à l'épanouissement de soi, on y éprouve ses possibilités et ses limites. Mais en général un mouvement politique a besoin de succès concrets. Sinon il dépérit et ses militants s'usent.
Vous apparaissiez pourtant comme l'un des rares mouvements efficaces.
Tu connais nos seules réussites durables : l'occupation d'immeubles vacants, la création de comités de quartier, des fermes biologiques à la campagne, et six ou sept magasins de produits naturels qui servent aussi de centres d'agitation. Ces magasins vendent des produits sains, fonctionnent comme des coopératives autogérées ; premiers bastions d'une contre-culture, ils constituent un aiguillon dans la fesse de la société dominante. C'est un point sur lequel je voudrais insister : il est capital de trouver un lieu de contact entre la contre-culture et la société dominante et de bien distinguer contre-culture est subculture. Pour moi, la subculture n'est, trop souvent, qu'une échappatoire désespérée. On se tire et c'est tout.
Comment l'Orange free state a-t-il disparu ?
Les institutions sont toujours là, magasins, fermes et service d'aide aux vieux, les cinq conseillers municipaux, polémistes et écrivains comme moi, mais le mouvement n'a plus de tête. Il va bien falloir le réorganiser. Nous nous sommes brisés sur l'électoralisme, l'été dernier, lors des élections parlementaires. Certains Kabouters, dont j'étais, voulaient participer à la consultation, les autres pas. Je pense personnellement qu'on peut provoquer quelques réformes à travers les mécanismes démocratiques traditionnels. J'en ai eu l'expérience en siégeant au conseil municipal d'Amsterdam à deux reprises, cette année et il y a deux ans.
Alors ?
J'ai ainsi pu m'adresser à un large public, toucher la presse, exposer les problèmes qui nous tenaient à cœur. Il est bon d'exploiter les media, surtout si on a le don du théâtre. Je m'explique : le système démocratique n'est plus qu'un écran de fumée, on enregistre en public les décisions que d'autres prennent ailleurs. Aucune explication sur les motivations

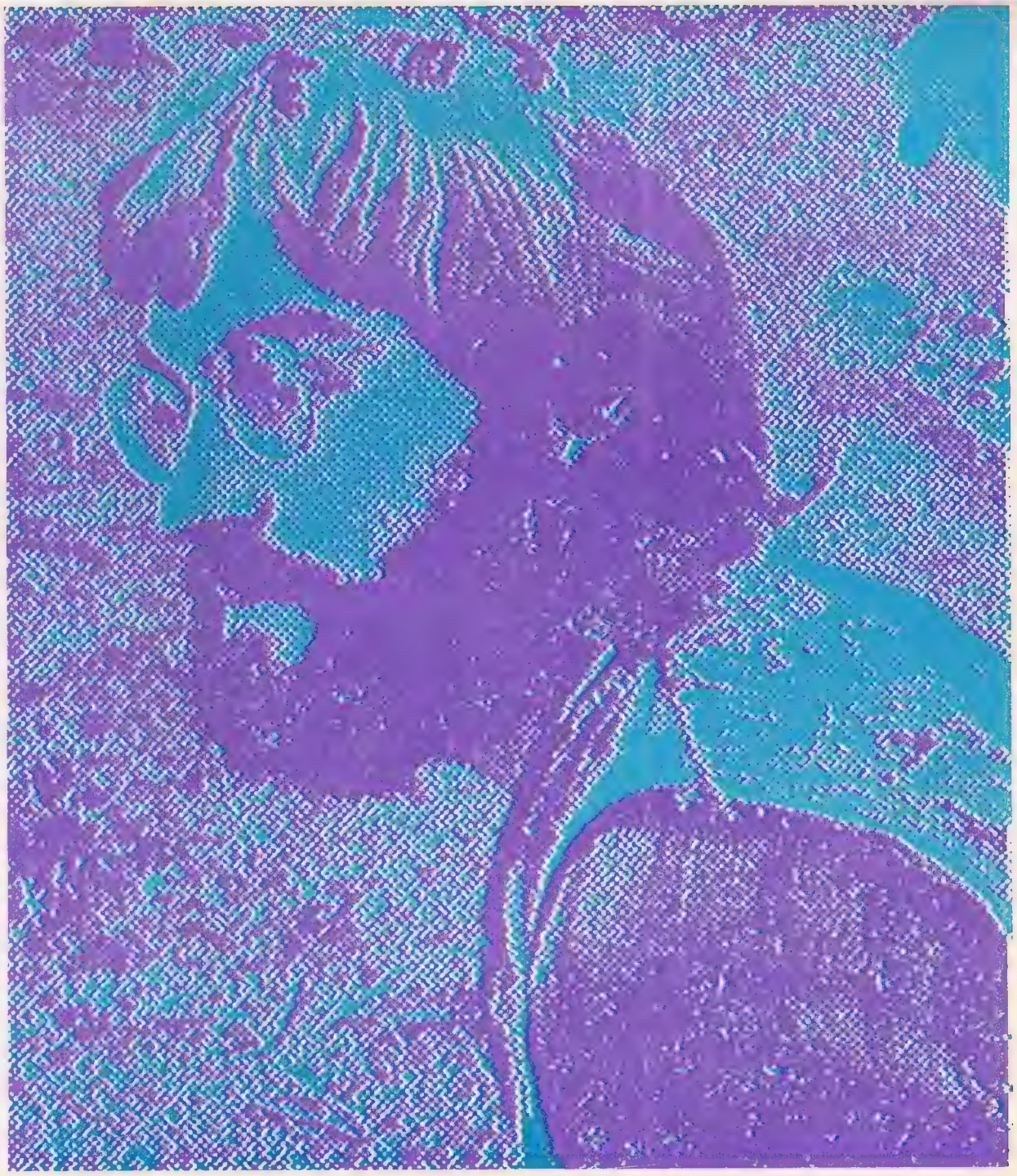
américain Noam Chomsky. Autre nostalgie obscure qu'une longue promenade seule éclaire : la ville manque d'uniformes. Un flic pour mille habitants, contre cinq fois plus à Paris. Et lorsqu'ils apparaissent, c'est le plus souvent pour ouvrir la voie à une manifestation d'étudiants qui réclament des locaux.

Au cœur de la ville, le débat est permanent. Un plan d'urbanisme menace-t-il les vieux quartiers ? Les Kabouters occupent des centaines de vieilles maisons abandonnées et les restaurent. On ne les expulse point, le premier ministre lui-même les absout. Cinq comités de quartier impriment des journaux, des magasins de nourriture biologique servent de lieu de réunion. La machine bureaucratique n'en recule pas toujours pour autant, mais le compromis est possible, et parfois une percée.

Aujourd'hui le mouvement passe par un creux. L'Orange Free State, Etat symbolique que les Kabouters avaient fondé, s'est rompu sur les élections parlementaires de juillet. Quelques services isolés fonctionnent encore, aide aux vieillards ou comités de quartier. La ville subventionne toujours le Paradisio, vieille église qui sert de radiateur aux beatniks enrhumés. Les marxistes purs et durs en tirent des enseignements amers : « Les Kabouters, disent-ils, n'ont finalement rien changé. Partis à vingt, ils ont fait parler d'eux comme cent mille avant de s'éteindre comme une bougie sous l'étouffoir. Tout cela ne méritait pas qu'on les évoque plus longuement qu'une fermeture d'usine ou des licenciements abusifs. Ce n'est pas un hasard si la presse bourgeoise leur a ouvert ses colonnes... »

C'est, semble-t-il, aller un peu vite en besogne. Faut-il toujours échanger le surréalisme pour une grève ? Nous n'en sommes pas certains. Il fait assez bon vivre à Amsterdam et cela n'est pas, ces temps-ci, une si piètre victoire. Voilà pourquoi Actuel s'est rendu chez Roel Van Duyn, l'un des provos du début, le premier des Kabouters. Il refuse d'en assumer le leadership mais en parle bien. Anarchiste, sur la voie d'autres choix, il connaît ses classiques, Marx, Krotopkine, Paul Goodman et Dada. Mais, curieusement, il a peu pratiqué ses émules de l'underground américain ou du gauchisme français. Amsterdam l'occupe tout entier. Il oriente les sans-abris vers les appartements hospitaliers, organise les luttes de demain, se mobilise comme beaucoup d'autres sur l'écologie. Il n'est jamais sûr de rien et pour cela seulement mérite qu'on l'écoute.

Jean-François Bizot.



secrètes de l'exécution : on nous réserve un bla-bla-bla inepte. Ce n'est donc que représentation : je me suis délibérément placé sur ce terrain spectaculaire. J'ai joué à l'ambassadeur mythique de l'Orange free state : le symbole d'une autorité, c'est déjà un début d'autorité. Cela dit, nous n'aurions pas dû, tout compte fait, participer aux élections au prix d'une division du mouvement. Du coup, les candidats ont pris un bide : trente mille voix pour les Kabouters dans toute la Hollande, contre quarante mille dans la seule Amsterdam en 1970.

Comment distinguer le mouvement provo de celui des Kabouters ?

Provo est mort de ne rien construire. Il apparut dans une société bloquée comme un éclatement désespéré. Nous souhaitions la révolution et nous la croyions impossible. Alors nous avons essayé d'ébranler l'opinion en montrant que l'autorité peut et doit être attaquée, qu'elle n'est pas infaillible. Le hurlement est vital dans une société autoritaire. Mais la révolution ne se greffe pas sur le néant. On doit préparer l'opinion, la faire réfléchir : c'est le sens de nos écoles et de nos petites unités de production. Provocation, réalisation, j'appelle ça la théorie des deux mains. De la gauche, nous essayons d'installer l'utopie au milieu du vieux monde comme un vigoureux champignon sur une souche pourrie. De la droite, nous attisons le feu, nous attaquons l'ennemi et nous nous infiltrons dans ses institutions. Cela ressemble un peu à la stratégie des républicains espagnols au début de la guerre civile : autogérer les usines et les fermes tout en combattant militairement le fascisme. Les staliniens ont mis un terme à l'expérience en éliminant les anarchistes.

Vos circuits parallèles peuvent-ils survivre et garder leur autonomie ? Les communautés, par exemple, tiennent souvent six mois ou un an, puis éclatent sur un problème d'argent. Et leurs membres retournent dans le système pour s'en procurer.

En Hollande, le mouvement est encore ascendant. Les magasins et les fermes se développent. Des avocats conseillent les gens qui sont menacés d'expulsion. Mais la contre-culture n'a de sens que si elle convainc des membres de la société dominante, si elle trouve des alliés chez les technocrates et certains bourgeois, qui peuvent entretenir à notre égard une utile tolérance. Enfin, tout est relatif.

Vous bénéficiez de la tolérance démocratique qui prévaut en Hollande. N'est-ce pas vous de l'étranger et nous n'entretenons pas vraiment de rapports avec eux. Ils s'amusent, vivent dans la merde, couchent en plein air, mais n'agissent guère. C'est toute la différence entre la contre-culture et la subculture. Les hippies sont très sympathiques mais restent à la merci de la société capitaliste : ils se nourrissent de ses restes. Pourquoi pas ? Mais cela ne représente pas l'amorce d'un contre-pouvoir. La contre-culture ne peut se constituer qu'avec un minimum de travail et de discipline, et finalement il ne suffit pas d'être un homo ludens...

Du temps de provo, pourtant, vous aviez avancé l'idée d'une nouvelle classe, le provotariat, composée de jeunes, étudiants et marginaux, que vous situiez à l'avant-garde...

Le provotariat est exploité économiquement, parce qu'il ne touche pas de salaire régulier, psychologiquement, parce qu'il ne croit pas aux valeurs établies : il est l'avant-garde de la révolution. Il peut créer des situations explosives et provoquer des ouvriers à l'action comme dans la France de mai 1968. Les Kabouters s'acharnent à organiser le provotariat. Tâche difficile : ce sont des gens nonchalants, fantasques et indisciplinés — toutes caractéristiques qui les dressent contre la société dominante mais les rendent inaptes au travail politique. En s'opposant à la discipline de l'establishment, ils refusent toute discipline, y compris la discipline du combat quotidien. C'est pourquoi de nombreux projets échouent ou s'enlisent.

D'une certaine manière, nous ne sommes qu'un miroir de l'establishment, même si c'est un miroir déformant. Cela ne suffit pas à créer une forme sociale distincte. Ce provotariat est lui-même divisé entre apolitiques et politiques, les politiques eux-mêmes en différentes tendances dont de nombreuses servent en fait l'establishment. Seule une petite minorité construit réellement une contre-culture, quelques milliers peut-être.

Qu'est-ce que cela donnera dans vingt-cinq ans ?

Si la contre-culture existe vraiment, le provotariat pourra se maintenir parce qu'il aura jeté les bases d'une économie dont il vivra.

Eh oui, c'est le problème de l'underground. Il a attiré des milliers de jeunes. Il s'est constitué en mouvement social, mais n'a guère abouti qu'à un certain nombre de réalisations marginales sans pouvoir ou vouloir passer à l'étape de l'organisation. L'underground mobilise mais n'emploie pas assez. Un million d'individus

Cette panique nourrirait donc le changement social. Jusqu'ici les révolutions naissaient des crises économiques ou des erreurs du pouvoir...

Ce type de révolution n'a plus d'avenir de nos jours. L'Etat est désormais beaucoup mieux organisé, sa police parfaitement équipée. Les dernières révolutions contemporaines ont éclaté à l'occasion de guerres qui avaient ébranlé le pouvoir : Yougoslavie, Chine, Vietnam...

Alors la violence est nécessaire...

Pour moi, la violence n'est pas une arme : elle nous conduirait droit à la défaite.

Les Weathermen n'ont pas été arrêtés, mais il est vrai qu'ils ont perdu leur crédit.

Un révolutionnaire a besoin de l'appui et de la sympathie du petit peuple. Personnellement, je n'aime pas la violence, et je ne crois pas à ses vertus tactiques.

Les gouvernement ne se gênent cependant pas pour y recourir, violence feutrée ou violence policière.

On peut désamorcer la répression. Bien sûr, le gouvernement use de la violence pour assurer la perennité du pouvoir. Mais qu'il aille trop loin, il se ridiculise et dresse contre lui une opinion irritée. Provo l'a bien montré : nous mettions des amorces dans le journal et nous parlions des bombes. La police est venue nous interroger et saisir le journal. Tout le monde a bien ri.

Il n'y a pas de pouvoir sans violence, ni de révoltes.

Oui, tout un système sournois au-delà du flic. Et, de la même façon, un journal d'opposition est aussi une violence. Je crois pourtant qu'on peut limiter la violence brutale, l'endiguer à l'extrême. Nous en sommes encore très loin...

Ce n'est pas l'impression que donne la Hollande : il n'y a guère de violence physique.

La Hollande cultive de grandes vertus de tolérance, mais c'est une tolérance répressive. Hier, par exemple, les dirigeants de Shell nous ont invité : ils étaient tout miel. Ils m'ont dit : « C'est bien ce que vous faites, continuez ». En attendant, ils continuent aussi. A leurs yeux, la gentillesse efface la réalité de l'exploitation.

Comment fonctionne la tolérance répressive ?

Avec le sourire. A l'époque de Provo, on nous arrêtait. Jamais plus aujourd'hui. Le système imperturbable continue d'exercer ses répressions. Contre la nature d'abord, 93 % des espèces végétales ont disparues. Même chose pour les animaux: seuls les oiseaux et pigeons

enfermer dans un ghetto : l'underground se se développe en marge et, comme en Angleterre, finit par s'y dessécher.
Je me suis rendu à Londres l'été dernier au moment du procès d'Oz ; j'ai, en effet, été frappé de voir l'isolement de l'underground anglais : on dirait un groupe de hippies excentriques égarés dans une société victorienne presque immuable. Le contraste était énorme, le fossé désespéré. Ce n'est pas notre cas.
Vous, Kabouters, vous n'avez qu'un pied dans l'underground, et l'autre dans le gauchisme. Quelles sont vos relations avec les hippies et les marginaux ?
Nous les voyons surtout l'été, quand ils affluent

battent la campagne, dix mille s'installent, d'autres servent d'attractions...
Tu exagères, il y a des structures d'accueil, des free-clinics, des magasins coopératifs.
C'est souvent l'œuvre des militants politiques. Le fond du problème est ailleurs : jusqu'où peut-on tout lâcher, et à quel moment ? On peut même se demander jusqu'à quel point les free-clinics et les magasins gratuits ne servent pas de substitut aux institutions du système lorsqu'elles font défaut.
... Sauf lorsqu'elles s'inscrivent dans un projet politique comme notre service d'aide aux vieux.
D'accord, on ne peut plus vous calomnier et vous taxer de nihilisme.
Mieux : nous avons mobilisé un certain nombre de vieux, ce qui a contribué à notre succès électoral. L'Orange free State a bénéficié d'un remarquable concours de circonstances : beaucoup de militantisme, la sympathie étonnée d'une partie de la presse et de l'opinion. Quand se reproduira une nouvelle situation du même genre et comment la provoquer : tel est mon problème aujourd'hui.
Donc, comment prendre le pouvoir, ou le détruire ? En France, les idées de révolution marxiste, d'avant-garde, de dictature du prolétariat restent au centre du débat. Ce n'est plus votre propos ?
Je ne conçois pas la révolution comme un coup d'Etat. J'espère qu'il se produira en Hollande une révolution très rapide, un développement de la contre-culture accompagné d'un changement d'attitude des socialiste, des communistes et de certains centristes. Il faudra compter aussi avec une révolte des consommateurs : l'homme de la rue pourrait bientôt refuser d'avaler n'importe quoi. Ce n'est probablement pas pour demain et pourtant, quoi qu'en pensent les technocrates qui vivent dans leurs îlots verdoyants, la situation est déjà terrifiante. Nous avons lancé le journal *Panique :* dans dix ans, il n'y aura plus d'eau potable et les gens prendront peur ; ils comprendront le lien intime qui relie l'environnement aux réalités du pouvoir. Dans le système hiérarchique et autoritaire, l'irresponsabilité est une valeur ultime et généralisée. Les comportements sociaux deviennent extraordinairement destructeurs. Mené par le bout du nez, l'homme n'assume plus rien, et surtout pas la nature. Oui, bientôt il y aura des émeutes pour défendre l'environnement et j'y vois l'un des derniers ressorts de la révolution... Il faut susciter la panique...

n'y laissent point de plumes. L'eau est si polluée que le Rhin en devient imbuvable à Rotterdam, et que l'on pourrait révéler des films photographiques en les trempant dans les rivières. Nous importons l'eau potable de Norvège : soixante-quinze centimes le litre. Deuxième répression essentielle, le système pompe sans vergogne les matières premières du tiers-monde. Il détruit enfin l'individu et le transforme en un complet irresponsable. Dominé, commandé, encadré, l'individu se moque de son semblable et de la nature.
Pense-tu que votre manque d'organisation ait joué un rôle dans l'affaiblissement récent du mouvement kabouter ?
C'est probable. Nous étions organisés, nous avions nos réunions et nos commissions de travail, mais nous restions fondamentalement anti-autoritaires. Face à l'ampleur de la crise, je pense que nous devons nous rallier aujourd'hui à des solutions autoritaires. Seule une planification très stricte de l'économie peut limiter les dégâts. Il faut interdire d'urgence les pollutions les plus graves. C'est un dilemme tragique pour le pouvoir : il doit sévir contre ses alliés, s'attaquer à lui-même. Intéressante contradiction. Le cadre de la démocratie bourgeoise risque d'éclater. Une fois de plus l'Etat va devoir renforcer son contrôle sur l'économie et les individus et franchir un pas vers le système dictatorial.
Pour lutter, il faut momentanément oublier l'anarchisme...
Prévenir la catastrophe, cela passe avant la réalisation de l'utopie. Conseils ouvriers et fédération des conseils attendront.
Il est difficile pour un porte-flambeau de l'idéologie anti-autoritaire d'admettre un tel centralisme...
Exact, et là-dessus se greffe ma contradiction personnelle : je me retrouve leader parce que j'ai écrit, que ça fait un moment que je traîne dans le coin... Les journaux m'interrogent — et ce sont les journaux qui fabriquent les leaders.
Reste à résoudre le problème du pouvoir et de l'organisation... Le renforcement de l'Etat contemporain exige un contre-pouvoir d'acier trempé.
Pas sûr. La base seule peut s'opposer au centralisme, le détourner, l'enliser. Dans cette perspective, un fonctionnement ouvert, une naïveté calculée et la décentralisation de l'action sont d'excellentes armes. Le pouvoir n'y est pas habitué, il se laisse surprendre, ne sait trop qui frapper et les bonnes gens s'ébaudissent. Cela dit, un contre-pouvoir doit pré-

senter une façade, offrir une continuité visible. Cette continuité s'exprime dans des institutions économiques autonomes, les fermes et les boutiques.

Revenons au pouvoir : il s'agit de le prendre.

Oui, mais pas seulement dans le but de le garder. Les anarcho-syndicalistes furent les premiers à comprendre l'issue du marxisme autoritaire : un système où les moyens et l'autorité l'emportent sur leurs propres fins. Il ne faut pas dépasser ce point critique qui voit les moyens employés pour prendre ou surtout garder le pouvoir, contredire l'objectif révolutionnaire. Il vaut mieux perdre un combat que de se corrompre en utilisant les armes de l'ennemi. Sinon, à quoi bon ?

Une organisation peut-elle éviter la bureaucratisation ?

Qu'elle ose sacrifier un peu d'efficacité à la démocratie interne, qu'elle s'ouvre sur l'extérieur et se décentralise dès le départ : si elle n'est pas capable de prendre le pouvoir, tant pis.

Les anarchistes sont-ils anti-communistes par définition ?

Dans les pays capitalistes où les communistes n'ont aucun pouvoir réel, on peut parler et combattre avec eux, s'ils le veulent. Ils s'y refusent, en général parce qu'ils nous détestent. De toute façon, il faut critiquer sévèrement la structure de leur parti, en Hollande ou ailleurs. Je ne vois pas de différences fondamentales entre l'organisation du parti communiste et celle de l'establishment. Le communisme professe lui aussi un respect absolu pour la croissance économique, il pratique la manipulation autoritaire des individus et rêve de dominer la nature. Tout cela remonte très loin, et je préfère Kropotkine à Marx : sa philosophie était une philosophie de la nature, celle de Marx s'appuyait sur la culture de l'homme contre une nature ennemie qu'il fallait mater. Kropotkine avait des idées prophétiques sur la planification ; il prônait une décentralisation, « des jardins aux portes des usines » ; Marx préférait la centralisation, de grandes masses ouvrières concentrées dans de grandes villes : cela favorisait selon lui la conscience de classe, et c'était la première étape vers la prise du pouvoir. Aujourd'hui, nous avons les grandes villes, et toujours pas le pouvoir.

Quel rôle assignes-tu à la classe ouvrière ?

Nous sommes partisans de l'autogestion et des conseils ouvriers. Mais pour intéresser les travailleurs à l'autogestion, il faut qu'ils en aient l'expérience. Nous organisons des comités de quartier à Amsterdam : leur succès montre que nous sommes sur la bonne voie. Les habitants installent des jardinets et des crèches, occupent et restaurent les locaux désaffectés. Notre secret espoir est qu'ils importent cet état d'esprit à l'usine. Mais nous avons ici l'impression de repartir à zéro : la société hollandaise vit comme les autres une contradiction entre ouvriers et patronat, mais aucune divergence fondamentale ne surgit sur les buts de l'économie. Partout le même matérialisme et la même philosophie du progrès industriel.

Pour moi, à long terme, le seul progrès *possible* se définit par l'amélioration des relations entre les hommes. Ce qui signifie : comment trouver un régime politique plus honnête ? Et comment ouvrir l'éventail de la communication ?

Si tu te retrouvais au pouvoir — ô utopie — qu'en ferais-tu ?

En Hollande, comme dans tout l'Occident, il faudrait avoir le courage de proclamer : « Nous arrêtons la croissance. » Pour des raisons politiques évidentes : l'automation, on le voit bien, ne suffira pas à libérer la classe ouvrière. Pour produire plus vite, il a fallu encore fragmenter les tâches. Il faut donc développer l'économie dans l'autre sens du mot, la décentraliser, la désindustrialiser, ne conserver que les secteurs vitaux, éliminer les productions nuisibles ou inutiles...

Que ferais-tu de la ville ? Faut-il la rénover ? La détruire partiellement ou totalement ?

Avec son million d'individus, Amsterdam compte déjà trop d'habitants et trop peu de logements. Le million est une limite. A la rénovation, je préfère la restauration. C'est pourquoi nous encourageons le squatting. Une fois le problème du logement résolu par une redistribution des bâtiments, il faudrait réintroduire une séparation entre les quartiers, implanter des parcs. Oui, je sais, ce n'est pas la vraie nature, mais la vraie nature met très longtemps à réapparaître. Je crois qu'il serait bon de cultiver des potagers dans la ville. Le citadin y retrouverait le contact avec d'autres espèces et un air plus pur. Il y a six mois, en riant à peine, j'avais proposé au conseil municipal d'enterrer les chaussées et d'installer des potagers sur les toits des voitures : la rue eut été un jardin. Un de mes amis a suivi mes conseils : l'oxyde de carbone a tué les légumes. Il faudra bien un jour réaliser un environnement agro-urbain.

Je crois aussi qu'il faut modifier les priorités de l'éducation. Les écoles expérimentales, comme celle de Montessori où j'ai fait mes études, tendent à privilégier la créativité : très bien, trop bien même. La créativité individuelle en soi et pour soi devient une tare du capitalisme qui en fait un gaspillage tragique. J'aimerais que l'éducation encourage tout autant l'esprit de solidarité. Une critique du scientisme s'impose aussi. Je ne crois pas du tout au positivisme : on s'attache à connaître l'extérieur pour le manipuler, on néglige la conscience de soi. C'est ainsi que l'homme s'abandonne à l'establishment et participe à la grande course d'obstacles du capitalisme compétitif, au sprint vers le progrès.

Quels sont les penseurs qui t'ont marqué ?

Marx, Kropotkine, Marcuse, mais aussi l'anarchiste américain Paul Goodman, Dada, les situationnistes par l'intermédiaire de Constant.

Constant ?

Un peintre hollandais du groupe Cobra, qui vivait à Paris après guerre et qui a participé à la fondation de l'I.S. Il n'y a pas fait long feu : on l'a exclu. Les situs sont très arrogants. Je me rappelle : ils sont venus me voir pendant Provo, une délégation strasbourgeoise, et nous ont longuement expliqué nos déviationnismes, puis ils nous ont exclus préventivement. Ils n'acceptaient pas que nous envisagions d'agir au sein des institutions. Bref, Constant, devenu architecte, avait conçu une vaste utopie urbaine, celle de la nouvelle Babylone. Il décrivait « l'homo ludens » qui habiterait la ville du futur. J'y ai cru un moment. J'ai pensé comme lui, voir de mon vivant l'avènement d'une société d'après l'automation, et que l'homme la traverserait en jouant. Le travail devait disparaître. La belle illusion : c'était il y a dix ans.

C'est aussi la fin d'une belle utopie : l'homme maître de l'Univers, science et vie...

Il faut d'abord renouer le dialogue avec la nature, les autres espèces, les plantes, les animaux. Les Kabouters le font. J'ai essayé — rire — de parler aux arbres des parcs. Ils n'étaient guère bavards. Je suis venu tous les jours devant l'un d'entre eux. Finalement, nous avons beaucoup discuté. Mon dernier livre, *Journal de panique*, raconte ce dialogue.

Que disait l'arbre ?

Bien des choses... L'histoire de son parc, l'attitude des gens d'autrefois (c'était un très vieil arbre). Il ne parlait pas comme toi. Il réfléchissait mes pensées, mes intuitions. L'arbre est un bel exemple : un tronc solide et stable, un ramage qui s'adapte à la lumière et aux éléments.

HI HAN ABONNEZ-VOUS

30,00 F
pour 12 numéros ou
12 numéros + le Crumb = 35 F

Je souscris un abonnement
à « Actuel-Nova press ».
Nom :
Prenom :
Profession :
Age :
Adresse :
Mode de règlement :
Mandat
Chèques postal
C.C.P. Paris 4.585-95
(envoyez les 3 volets à Actuel)
Chèque bancaire
A renvoyer à « Actuel »
60, rue de Richelieu, Paris-2e

18 numéros + 1 disque = 50 F

Je souscris un abonnement
à « Actuel-Nova press »
au choix l'un des albums suivants :
☐ Rock Generation : Yardbirds et Animals.
☐ Steve Lacy : Moon.
☐ Banana Moon (Daevid Allen).
☐ Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
(cochez la case correspondante à votre choix)
Nom :
Prénom :
Profession :
Age :
Adresse :

Complétez votre collection d'« Actuel » :
Chaque ancien numéro : 2 francs au journal.
Dépêchez-vous, les numéros 1, 2, 4 et 5 sont déjà épuisés.
Abonnement pour l'étranger : 40 francs en envoi normal.

Offre spéciale : 3 numéros gratuits pour tous nos nouveaux abonnés

Dernier avis : si vous vous abonnez ce mois-ci, vous recevrez trois anciens numéros gratuits au choix depuis le n° 6. Dépêchez-vous, les anciens numéros commencent à se faire rares. Avis aux collectionneurs et à tous nos fidèles lecteurs : nous avons encore plus besoin de vos abonnements que les autres journaux qui en parlent plus souvent. Quatre numéros, que choisir ? Souvenez-vous...

n° 6 : Free, Pop et Politique. Des études argumentées, les dernières tendances des différents courants musicaux. Et un face à face étonnant : Eldridge Cleaver-Timothy Leary.

n° 7 : Les nouveaux gauchistes. Où l'on parle pour la première fois de **Do it** de Jerry Rubin, d'Abbie Hoffman et de tas d'autres qui font la révolution pour le plaisir.

n° 8 : Branchez-vous sur la nouvelle presse. Les méthodes du petit imprimeur. **Oz** avant sa condamnation, les journaux sauvages et un éditorial en vers.

n° 9 : Prendre la Route... Comment ? Où ? Tous les trucs, les adresses, les récits des grands voyageurs qui vous ont précédé, Kerouac et sa maman.

n° 10-11 : Spécial nouvelle Culture. Les grands textes de l'underground américain et l'histoire de France parallèle des surréalistes à **Actuel** en passant par mai 1968. Et 48 pages de bandes dessinées. La France émerveillée découvre Fritz le Chat de Robert Crumb.

n° 12 : Le Rock dégénéré. On est un peu sorti pendant l'été et nous ramenons les interviews, les témoignages qui expliquent les changements du rock et de la musique pop en général. Lévi Strauss dans **Actuel**. Deux professeurs de philosophie s'abonnent.

n° 13 : C'est quoi l'écologie ? Nous essayons de le dire dans un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer parle avec Jim Haynes de la libération des femmes. On raconte l'histoire du Velvet Underground.

n° 14 : Le Sexe en France. Dans les lycées. Dans les foyers des travailleurs immigrés. Dans le Poitou. Dans nos têtes. Des enquêtes, interviews, questionnaires. Michel Foucault dans **Actuel**. Cinq professeurs de Sciences-nat s'abonnent.

Rock

Frank Zappa est un brocanteur de génie : il puise dans tous les styles musicaux du vingtième siècle comme dans une énorme poubelle, il jongle avec toutes les harmonies et toutes les instrumentations, il assemble, juxtapose, découpe, détruit, réinvente — et nous livre enfin **200 Motels** (United Artists), un monument unique dans la musique occidentale, une pièce montée baroque, hétéroclite, boursouflée, ahurissante. Zappa ne s'y livre pas seulement à son agression habituelle envers le rock and roll, mais pousse des pointes vers la musique de film (« Semi-fraudulent-direct-from-Hollywood Overture ») ou la musique contemporaine : il faut entendre la cantatrice soprano pousser le contre-ut en chantant : « Les petits nains me mettent en chaleur », ou le chœur classique soutenu par un grand orchestre symphonique articuler avec emphase : « Ça vous embête ? Ça vous torture ? La taille de votre bite n'est pas assez monstrueuse ? Dimension du pénis, ô dimension du pénis ! »

Le double album **200 Motels** ne se réduit pas à une simple « bande originale » du film : certains morceaux ne figurent pas dans le film, certaines chansons du film se trouvent sur d'autres albums, et surtout l'ordre de la musique a été remanié et conçu en fonction d'un disque. L'album représente en fait l'aboutissement des recherches de Zappa, celui de **Lumpy Gravy** (une suite symphonique inachevée faute de moyens et de temps de répétition) ou de **Uncle Meat :** chaque face présente un collage de sketches, de vignettes satiriques, de chansons articulés autour des compositions instrumentales pour grand orchestre. Zappa n'a jamais mieux mis à profit son expérience dans le découpage sonore, la fusion d'un texte parlé et d'une musique, les effets stéréophoniques : **200 Motels** est un somptueux opéra rock, et seule l'écoute au casque en révèle toutes les dimensions.

Un avertissement quand même : ceux qui aiment le Zappa des grandes suites instrumentales **(King Kong, Hot Rats)** ou des solos de guitare flamboyants **(Chunga's Revenge)** peuvent s'abstenir. La musique de **200 Motels** n'est pas plaisante à l'oreille : tout grince, la satire et la mystification règnent en maîtres. Zappa régurgite telle quelle toute la vie quotidienne américaine. Il a cessé depuis longtemps d'invectiver ou de prêcher : ses compositions forment un bouillonnement où remontent à la surface, en grandes bouffées nauséabondes, les snacks graisseux, les groupies débiles, les stéréotypes porno, l'hygiène dentaire, les faux cow-boys, les perversions bizarres et les rock and roll stars ridicules. C'est le passage de Dada au pop art. Zappa n'a rien perdu en virulence.

Le nouvel album d'**Emerson Lake and Palmer, Pictures at an**

exhibition (Philips) illustre bien l'impasse dans laquelle mène la tentative de ses auteurs, impasse où ils ont pour compagnons, notamment, Pink Floyd et Hawkwind : la réconciliation forcée d'une attitude musicale expérimentale, ou au moins moderniste, avec les impératifs commerciaux et la « simplicité » dans les rythmes ou les harmonies qui est, paraît-il, indispensable au grand succès public. S'inspirant de Moussorgsky, ELP présentent dans cette suite des compositions sages, familières à l'oreille, prévisibles, et des incursions dans le classicisme le plus moisi (dues au redoutable Greg Lake et à sa guitare espagnole). Il est peut-être prématuré de reléguer ELP aux poubelles de l'histoire : **Pictures at an exhibition** constitue avant tout un exercice de style destiné à la scène, et n'occupe qu'une demi-heure de musique, une fois enlevés les intermèdes inutiles et les applaudissements. **Tarkus,** l'album précédent, malgré quelques scories, contenait une face solidement articulée, vingt minutes d'excellente musique confectionnée avec brio. Dans « Pictures » il n'y a plus qu'un assemblage disparate, une énumération de babioles sonores.

Keith Emerson a, comme tant d'autres, trouvé dans le synthetiser un gadget qui lui permet de sauver sa musique de l'ennui : **Pictures at an exhibition** sera donc parsemé de sonorités amusantes ou bizarres. Le synthetiser offre pourtant des possibilités bien plus fascinantes, mais l'usage qu'en fait Emerson le ravale au rang de mode passagère, entre le twist, le yoyo et le sitar indien. Un album fournit une approche beaucoup plus plausible de ce que pourrait être une « synthetiser music » **Output,** par le trio de **Wolfgang Dauner,** sur ECM, une petite marque de jazz d'avant-garde allemnd, importé en France par Futura Records. Au lieu d'imposer des structures préétablies aux sonorités électroniques, les trois musiciens, Wolfgang Dauner aux claviers et au « ring modulator », Fred Braceful aux percussions et Eberhard Weber à la basse, à la guitare et au violoncelle, ouvrent leur univers musical (essentiellement jazz et rock) au dynamisme propre de l'électronique, et cherchent des climats différents, des rythmes inouis. L'album présente en six morceaux six directions différentes, explore les notes prolongées, les masses sonores épaisses et sombres pour créer des harmonies mélancoliques (« Mudations »), ou dans « Output », développe un long solo aux mélodies contournées, proche de Don Preston (Mothers of Invention) et de son « mini-moog », ou crée des atmosphères fantastiques, faites d'éclats, d'explosions au ralenti, de crissements, de rythmes crispants, de voix surgissant de nulle part, dans des improvisations atonales raffinées comme « Output », « Abraxas » ou « Bruch ». Paradoxalement, cette utilisation du synthetiser restitue au son un caractère « sauvage », une puissance chaotique qui sont à l'opposé des sons domestiqués de Keith Emerson (ou de Paul Bley), et tout à fait en accord avec la démarche de Sun Ra.

La musique de **Van der Graaf Generator** ne fournit pas un bruit de fond moderniste comme Pink Floyd ou Emerson Lake and Palmer. Certains la trouveront indigeste parce que grandiloquente, maladroite ou confuse, sans souci de « bon goût ». Elle offre pourtant un frisson particulier, un lyrisme ténébreux, des couleurs sonores étranges : Van der Graaf pourrait bien devenir l'objet d'un « culte d'initiés » au même titre que Procol Harum (qui se plaît dans des climats très proches de ceux de Van der Graaf, notamment grâce à la présence du piano classique). Leur nouvel album, **Pawn hearts** (Charisma — import. Givaudan) se compose de trois longues suites, qui font alterner des parties violentes aux rythmes saccadés, dominées par le son épais de l'orgue, et les moments calmes, les atmosphères diffuses, des mélodies lentes et belles. Avec « Man-Erg », Van der Graaf semble enfin trouver son souffle au cours d'un « grand finale » en forme d'hymne solennel. La suite « Pawn hearts » qui occupe une face entière, raconte l'histoire d'un voyage vers la folie, au bout duquel règne une sorte d'allégresse du désespoir — un des moments les plus forts de l'album. Tous les textes se présentent comme des confessions, exprimant la même angoisse ou la même fascination devant la schizophrénie. Van der Graaf Generator se situe au carrefour de plusieurs influences : dans l'instrumentation, en particulier l'orgue et le sax, il descend en ligne directe de Soft Machine et de l'avant-garde anglaise. Peter Hammill, au contraire, se rattache à une lignée de chanteurs-compositeurs au langage flamboyant, à l'expression intense et personnelle, de Dylan à Tim Buckley.

David Bowie ressemble beaucoup à Peter Hammill. Il représente ce que ce dernier aurait pu devenir sans l'apport de son groupe. L'aspect strictement musical du nouvel album de David Bowie, **Hunky Dory** (RCA — import. Givaudan) ne facilite pas l'abord : les arrangements sont eclectiques, les violons et d'autres touches d'un goût douteux y occupent une place importante. La voix de Bowie manque nettement de personnalité, empruntant un peu à Elton John et un peu à Lou Reed (ou se lançant dans une imitation assez convaincante de Bob Dylan). Il faut pourtant péntrer sous ce vernis et découvrir un esprit étrange, amer, narcissique : une fascination pour la décadence, la folie, la perversion, Andy Warhol. David Bowie joue souvent en travesti et cherche à ressembler à Greta Garbo. Avec ses jolies mélodies et son goût de l'équivoque, David Bowie ressemble à un Cat Stevens du bizarre, à un Elton John qui chanterait Nietzsche. Il ne cultive pas le scandale et le délire à la Alice Cooper : plutôt une excentricité froide, distante, un peu morbide.

Fearless, le nouvel album de **Family** (Kinney), confirme le « second souffle » ambigu du groupe depuis l'album **Anyway** : un style moins violent, moins étrange, la perfection dans l'enregistrement et l'exécution des morceaux (alors que les bavures faisaient partie intégrante du son Family). Des trouvailles plus amusantes qu'excitantes, peu de temps forts ou de rythmes nerveux, un album simplement agréable à écouter.

Le dernier album de **Larry Coryell, Livre at the village Gate** (Barclay) témoigne peut-être de la démarche imprécise de son auteur. En tout cas il swingue de bout en bout, et contient quelques-uns des solos les plus brillants enregistrés par Coryell. **Traffic** et **Quicksilver** possèdent la même aisance de jeu, le même débit harmonieux et fluide : leur musique coule comme une rivière. Les deux groupes, et surtout Quicksilver, demandent une certaine complicité de la part de leur public. On peut trouver l'album **Quicksilver** (Capitol — import. Givaudan), ou l'album de **Traffic, The low spark of high heeled boys** (Island — import. Givaudan), tous deux ennuyeux et monotones. On n'apprécie qu'en suivant pas à pas, dans tous leurs méandres, les longs développements instrumentaux (Traffic), la richesse de l'accompagnement piano-guitare (Quicksilver) : des musiques raffinées pour esthètes du rock.

Martin Circus vient d'être élu « grand prix de la pop française » par la presse spécialisée. Leur simple « Je m'éclate au Sénégal » a probablement atteint la plus grosse vente réalisée par un groupe pop français. Bravo, félicitations. Seul problème : la pop française n'existe pas. Ou plutôt : on rassemble sous ce terme des démarches foncièrement différentes, et souvent contradictoires. Il ne s'agit pas de faire le procès des « concessions commerciales » au nom d'un purisme esthétique ou politique. Il faut simplement tenir compte du fait suivant : l'industrie musicale française tente délibérément d'imposer sa propre image de la « pop française », une image rassurante de petits jeunes gens bien propres et de musique sage. Les grandes marques signent les groupes les plus « au point », les producteurs travaillent à polir les sonorités, à adoucir les contours. Les pochettes de disques, les apparitions à la télévision renforcent cette image. Aujourd'hui Magma consent à sortir un simple patronné par Carré bleu, présentant une musique plus « accessible au grand public ». Et **Martin Circus** livre avec le double album **Acte II** (Vogue) un ensemble habile mais ambigu. Martin Circus a un pied dans les deux camps. Il y a des textes « contestataires », des satires, des références au surréalisme — mais aussi de suaves harmonies rappelant Michel Legrand, des vocaux bien posés qui doivent plus à la tradition française qu'au chant violent et déformé du rock. Dans « Ouvrez vos mémoires », l'âpreté du texte déclamé en introduction se dissout et s'annule dans les arrangements mélodieux, les rythmes détendus, les inflexions jazzy de la guitare rythmique. Il y a tout de même de bons moments dans **Acte II** : c'est joli, c'est bien fait, « J'suis une groupie » est plutôt bien envoyé, les intermèdes instrumentaux (« Boudjateelak », « O'secours Bob ») sont souvent excellents.

Laurent Thibaut, qui produisit notamment le premier album de Magma, vient de créer Thélème, une marque indépendante consacrée à la pop française. Thibaut affirme sa volonté de ne pas châtrer la pop, et de permettre aux créateurs de travailler dans les meilleures conditions. Si l'on en juge par ses premiers choix, sa hardiesse reste limitée, mais rafraîchissante à côté des grandes marques. **Ergo Sum** vient d'Aix-en-Provence et inaugure le catalogue Thélème avec l'album **Mexico** : une musique polie, harmonieuse, bien exécutée et bien enregistrée, sans folie ni éclat si l'on excepte la voix étonnante du chanteur, Lionel Ledissez. Là encore il y a de jolies choses (« Mexico » à l'atmosphère savoureuse, « I know your mother », une belle ballade accompagnée au violon), mais aussi des textes maladroits et un certain manque de muscle.

Jean-Pierre Lentin.

free jazz

Le **Mahavishu orchestra** de **John McLaughlin** propose déjà un second album qui n'est pas un prolongement direct du précédent, **My goal's beyond.** Ce dernier nous faisait découvrir un McLaughlin à la guitare acoustique jouant une musique extasiée, mystique, puisant abondamment aux sources indiennes, une traduction musicale de ce parti-pris de dépouillement, de sagesse que le guitariste voulait donner à sa vie spirituelle. Si l'on retrouve dans ce nouvel album **The inner mounting flame** (cbs-import. Givaudan), le violoniste Jerry Goodman et le batteur Billy Cobham c'est pour une expérience radicalement autre, ouverte délibérément au vertige électro-acoustique, dans une nouvelle tentative d'intégration ou plutôt de fusion du jazz et du rock. Donc une musique beaucoup plus violente, bien que reposant sur des structures parfaitement définies. Avec le soutien de Jan Hammer au piano électrique et de Rick Laird à la Fender bass s'élabore une suite de contrastes, de dialogues guitare-violon qui peuvent conduire dans certaines pièces à des éclats puissants, larsen, sons saturés. Autant de « déviations » salutaires qui confirment le savoir-faire technique de McLaughlin et soulignent la riche contradiction entre la fascination pour l'Orient et les outrages (Shar) rockiens. De grandes périodes de tempérance continuent de coexister avec l'atmosphère fiévreuse créée par l'excellent batteur Billy Cobham.

On découvre enfin **Keith Jarrett** et cela essentiellement depuis que Miles Davis l'a choisi pour remplacer Chick Corea dans son orchestre. Il joua pourtant pendant de longs mois dans l'intimité du Caméléon à Paris, accompagné par Aldo Romano et Jean-François Jenny Clark avant que Miles ne le remarque l'an dernier dans ce même club, lors de sa venue au Paris jazz festival. Ce qui n'empêche pas le pianiste d'enregistrer avec **The mourning of a star** (Atlantic-import Givaudan) son quatrième album en leader. Ce disque est sans aucun doute aussi celui qui restitue le mieux, et avec un maximum de cohérence, la démarche de Keith Jarrett. En effet, au travers des précédents albums, on le trouvait hésitant entre plusieurs voies possibles : pop (chanson, guitare), folk, free, etc. Il y a toujours eu chez ce puriste un désir d'intégrer dans une totalité toutes les musiques qui l'entourent. Son goût des mélodies que l'on retrouve d'ailleurs dans cet album le rendait attentif aux expériences pop ; son besoin d'aventure le dirigeait parfois vers des chemins free, son raffinement vers une introspection constante. Il semble enfin, et peut-être grâce à son expérience avec Miles, avoir trouvé l'unité. Accompagné par le bassiste habituel d'Ornette Coleman, Charlie Haden et par Paul Motian à la batterie, il réalise avec **The mourning of a star** un LP de jazz blanc subtil et raffiné. La musique est travaillée par des pulsions rythmiques entretenues par les congas ou les steel drums, faites de variations de climats sans cassure soudaine.

Paul Bley, autre pianiste, a, lui, choisi de se livrer délibérément à l'expérimentation, en délaissant son instrument au profit du moog synthetiser. **The Paul Bley synthetiser show** (Milestone import Givaudan), est la première concrétisation discographique de ce passage à un nouveau moyen d'expression. Paul Bley a derrière lui un long passé jazzistique. Presque abusivement assimilé aux freejazzmen, il n'a jamais remis totalement en question la pratique de son instrument à la manière d'un Cecil Taylor ; il a, au contraire, poursuivi ses recherches d'une plus grande élaboration-précision dans le jeu. Il n'est pas le musicien des grands éclats, des grands tumultes mais plutôt un intellectuel

anthony BRAXTON

Dans le Free Jazz Anthony Braxton se trouve en porte-à-faux. La tête farcie de mathématiques, de faux hasards à la John Cage, de grilles musicales toutes catégories, sa liberté semble presque factice. Un visage intelligent, l'œil vif,, Anthony Braxton joue d'une dizaine d'instruments, possède une large culturq musicale et n'appartient à aucun courant. En recul par rapport au pouvoir noir, moins violent et plus éclectique que ses pairs, Braxton est un « intellectuel ». Sur un terreau de jazz qui s'étend de Duke Ellington aux plus contemporains, il a planté les expériences des compositeurs modernes Stockhausen ou Cage et cela pousse bien. Il a joué avec tous ses contemporains de free et les meilleurs, Marion Brown, l'Art Ensemble et autres Steve Lacy, mais s'exprime mieux seul comme sur l'album qu'il vient d'enregistrer chez Futura, surprenant hommage au vieil alto Johnny Hodges. Un remarquable disque de lui vient de sortir chez Byg, This Time, petites et dernières compositions, légères, bizarres, imprévues, joyeuses. En quelques phrases assénées, Anthony Braxton prend ses distances, grogne beaucoup et nous chauffe un peu.

La situation économique, qui est déplorable pour tous les musiciens, l'est plus encore pour les musiciens noirs. Ils vivent complètement isolés, et s'ils ne sont pas devenus fous, c'est un miracle. Pour les gens, ce sont « des nègres qui jouent ». Black musician est presque une insulte, celui qui porte cette étiquette est contraint à l'exil, ou bien il ne bouffe pas. Un groupe comme l'A.A.C.M. — Association for Creative Musicians — permet d'aider à résoudre, en partie, ces problèmes. Les gens travaillent, jouent, discutent, se réunissent, c'est un bon point d'acquis.

Que penses-tu du jazz ?

Il n'y a pas de différence entre le jazz et la musique classique. C'est la même vibration, le même sérieux. Parker, Cage, Stockhausen appartiennent à la même lignée.

Comment as-tu débuté ?

J'ai étudié, quatre ans au collège et trois ans à l'université. Je jouais de la clarinette. Mais là, on ne t'apprenait pas à comprendre la musique, ni à établir le lien entre la créativité et les autres activités sociales. Nous avons, dans ce domaine, trente ans de retard. Les jeunes ne savent plus distinguer entre le bruit et la musique contemporaine... Après l'université, ce fut plus dur. J'ai crevé de faim. Je jouais à Chicago pour trois personnes, dont mon père !

Maintenant, tu es surtout catalogué comme musicien contemporain, assez proche de Cage...

Cage... Je n'ai jamais joué avec lui, sauf aux échecs... Sa musique est importante dans le sens où, le premier, il a su détruire sa propre culture. C'est une date, mais ce n'est pas suffisant. Cette destruction reste limitée. Cage est le père d'une destruction.

Et non d'une création ?

Si, mais la musique de Cage est justifiée, qu'elle le veuille ou non, par tout un système européen de références.

Que penses-tu des grands musiciens free, comme Coleman, Sanders, Ayler ou Sun Ra ?

Je déteste l'expression free. Rien n'est réellement libre, et la musique doit

esthète en quête de perfection. Dans ce nouvel album, il ne jouera du piano que sur deux morceaux, le reste étant livré aux sonorités électriques du moog. Une autre approche de cet instrument à la mode, radicalement différent de celle de Sun Ra ou, bien sûr, de Keith Emerson.

Autre novateur blanc, le saxophoniste **Gato Barbieri.** Son récent et précédent album sur Flying Dutchman **The third World** n'était pas entièrement satisfaisant. Le nouveau, **Fenix** (Flying Dutchman - import Givaudan), au contraire, présente une passionnante synthèse entre la musique latino-américaine et le jazz-free. Le saxophoniste a conservé de ses origines argentines le goût des rythmes dansants (samba). Ce qui est original dans sa démarche c'est que la chaleur, le climat obsédant des compositions latino-américaines sont confrontés aux accents lyriques, aux plaintes, aux écorchements des sons expérimentés par les Free-Jazzmen : Gato Barbieri, ancien compagnon des « libérateurs » comme Don Cherry, fait partie des premiers explorateurs du free. Toutes les mélodies sont puisées dans la musique traditionnelle de l'Amérique du Sud dont Gato Barbieri et son groupe restitue la tension rythmique à l'aide des percussions. Une fièvre lyrique, torrentielle se dégage de cette rencontre musicale d'apports différents. On pense inévitablement aux synthèses que menait à bien John Coltrane et même à Pharoah Sanders. Sans doute l'un des apports les plus nouveaux, différents au jazz free actuel. **Ichnos** (RCA - import Givaudan) est le disque d'un batteur anglais inconnu ou presque en France et pourtant sans doute l'un des plus originaux d'Europe : **Tony Oxley.** Quatre compositions jouées en solo, en quartet ou en sextet permettent de suivre une longue suite de variations sur les rythmes, à l'aide de percussions diverses (batterie, cymbales, objets métalliques, micros, etc.). Derek Bayley (guitar), Evan Parker (saxes), Kenny Wheeler (trompette), Paul Ruthford (trombone), Barry Guy (bass) entourent suivant des combinaisons diverses Tony Oxley dans cette partie musicale sérielle, électro-acoustique ou résolument free.

Chez Shandar paraît un album du drummer **Sunny Murray** qui restitue l'intégralité d'un concert donné par celui-ci, entouré des meilleurs musiciens français (Portal, Tusques, Beb Guérin), du saxophoniste Kenneth Terroade et de Ronnie Beer, à l'O.R.T.F. en 1968 ; c'était les débuts du batteur en France. Son jeu particulier n'était pas encore reconnu par les puristes. Il propulse l'ensemble dans les délires free, sachant aussi déterminer un climat apaisé dans certains passages. Ses compositions servent de tremplins idéaux pour ses compagnons. Hart Leroy Bibbs, le poète noir, récite un de ses poèmes en intro d'une des pièces musicales. Ce concert marquait, sans doute le premier franc succès à Paris de Sunny Murray. Depuis, ce dernier fait l'unanimité.

A signaler chez Givaudan deux albums intéressants à des titres divers. Tout d'abord un LP ancien de **Marion Brown,** un des plus important saxophoniste de la grande période free. Un album pratiquement introuvable jusqu'à présent et pourtant peut-être son meilleur. Il est accompagné par Norris Jones (bass). Rashied Ali (batterie), et Stan Cowell (piano). Le titre de ce disque : **Why not (ESP).** Autre curiosité-rareté, l'album paru chez Flying Dutchman **SNCC'S RAP.** Des passages d'un discours prononcé par un des plus important leader noir du SNCC, le parti des étudiants, ancêtre du Black Panther Party, et des extraits d'un concert donné par le chanteur « free » Leon Thomas, découvert par Pharoah Sanders. Curieux et insolite : Leon Thomas semble prêcher en musique, Rap Brown rythme son texte violent à la manière des Last Poets. Paul Alessandrini.

s'astreindre à une certaine discipline. Ces gens dont tu parles font des recherches intéressantes. En plus ils mangent. Très bien. Coleman jouait n'importe quoi, et c'était bon parce qu'il jouait sa propre musique. Là, on peut communiquer. Je crois d'ailleurs qu'il y a un peu de Coleman dans ma musique.

Quel peut être l'impact politique de la New Music ?

Aux Etats-Unis, tout ce qui est art et créativité a été contaminé par l'économie. On a essayé de le liquider. L'A.A.C.M. par exemple fait une musique dangereuse parce qu'elle engage les gens dans la créativité : ce qu'il faut faire. Crier des slogans fait plaisir mais ne porte pas très loin. La musique n'a rien à voir avec la politique. Je désire être, jouer ce que je suis, et non pas me perdre dans des explications.

Et le pop ? Joseph Jarman, autre membre de l'A.A.C.M., prétend que c'est une pauvre copie du jazz ?

Je ne veux pas en parler. Il y a des sujets plus importants. Ce n'est pas le genre de question qu'il faut me poser. D'un côté il y a le pop, de l'autre la réalité. La musique parle de tout, des riches, des pauvres, de la rue, des arbres. La musique pop ne parle de rien. Elle n'a pas l'air concernée par la réalité. C'est du vent que tout le monde écoute religieusement. Ces musiciens-là sont bien incapables de comprendre Beethoven ou Stockhausen. Même avec la technique, c'est du néant. J'aime autant parler d'autre chose.

De ta musique ?

Ma musique ? Quand tu changes de partenaire, tu changes de musique. J'ai joué avec Stan Getz, et beaucoup d'autres, c'est devenu une évidence. Quand je suis devant un piano ma musique est totalement différente. Il y a quatre ans, à Chicago, tout le monde faisait des instruments. C'est une idée qui va se développer. Les musiciens vont créer des instruments contemporains qui leur seront propres. Il est capital d'adapter les instruments à la musique, d'en travailler le son, la forme, le toucher... Moi, remarque bien, j'utilise toujours des instruments classiques. Ce qui compte, pour moi, c'est l'improvisation. Je développe les raisons et les conséquences d'un moment, d'une situation. Avant, j'utilisais quatre systèmes mathématiques pour jouer. Je me suis aperçu qu'ils ne convenaient pas et qu'ils n'avaient pas la moindre importance : je n'avais pas besoin de me justifier. Maintenant je fais de l'écriture conceptuelle, je joue à partir d'idées et non plus à partir de notes. Certains de mes morceaux reposent encore sur des notes, mais beaucoup d'autres sur une pulsation rythmique. On peut mettre n'importe quelle situation en musique. J'aimerais bien prendre pour point de départ certaines très belles parties d'échecs.

C'est une évolution ?

Je ne crois pas à l'évolution. Les choses sont ainsi, et c'est tout. Les musiciens s'excitent un peu trop facilement à chaque fois qu'ils peuvent innover... Les véritables révolutionnaires sont ceux qui jouent, pas les autres. Les autres, ils ne savent faire que des fausses notes. Je ne comprends pas tout ce cirque, toute cette agitation. Quand je donne un concert et qu'un type monte sur scène, c'est comme s'il rentrait chez moi et violait ma femme.

YVES SIMON

L'homme arc-en-ciel

"Sans doute parce que c'est la littérature de sa génération, Yves Simon "parle l'imaginaire", merveilleusement, heureux enfant de temps tristes."
MATTHIEU GALEY / L'Express

"L'homme-arc en-ciel : c'est pas mal du tout, assez drôle au début, assez fou vers la fin, toujours bien écrit."
B. K. / Actuel

"Un jeune chanteur doublé d'un écrivain doué. Son livre se lit comme un roman-poème à facettes et à facéties sur une bande sonore de pop-music."
DANIEL OSTER / Les Nouvelles Littéraires

"Un auteur est né. Alleluia."
JEAN-DIDIER WOLFROMM / France-Soir

grasset

le regain américain

Un best-seller, **Le regain américain,** rassure les beaux quartiers des Etats-Unis et de l'Europe. Ici, les chevelus ont enfin le sourire Colgate. Les fleurs reviennent chaque année au printemps, les petits jeunes sont finalement bien gentils. Le changement social — évitons surtout le mot de révolution — se fera tout seul, et grâce à eux. Un professeur d'université, Charles Reich, a commis l'ouvrage qu'il faut lire, mais surtout faire lire à ses parents.

Cela dit, John Sinclair en dénonce les failles. Il est en prison depuis deux ans pour outrage à la société américaine, celle du F.B.I., du Viêt-nam, des crânes rasés et du pavillon de banlieue. A Détroit, dès 1966, il s'enticha de free-jazz, de nouvelle culture, de vie en communauté. Peu à peu, il fit son chemin de Damas, rencontra Marx et Mao, les intégra à son univers hip, organisa un parti politique à l'image du Black Panther Party, le White Panther Party. Et termina en taule : dix ans parce qu'il avait passé un joint de marijuana à un flic qui le lui demandait pour le coincer. Aussi quand un professeur d'université parle de contre-culture, il sort son pistolet à eau.

« **Le Regain américain** » est un livre délicieux sur 1967 et sur nos illusions d'alors, une démonstration rigoureuse de nos fantasmes et de nos trips : la force tranquille de notre musique et de notre mode de vie allait changer le monde, notre magie irrésistible allait fondre sur les vieux cons au pouvoir. Pas de problèmes : il n'y avait qu'à brancher tous les « straights », leur faire partager notre vision hallucinée, notre conscience béatifique et flippée. Ils laisseront tout tomber avec joie et rejoindront comme un seul homme le camp de l'amour, de la paix et de la communauté des biens. Pas de problèmes. Vas-y Charlie ! Moi aussi, je prêchais le même genre d'idées — jusqu'au jour où on m'a condamné à dix ans de tôle.

Il n'y a qu'un petit problème : nous ne sommes plus en 1967 mais en 1971. Ceux qui accomplissaient la la « révolution des consciences » à l'époque ont dû adjoindre le marxisme-léninisme et Mao Tsé-toung à leur arsenal de marijuana, de mescaline et de « high energy music » pour faire face aux dures réalités de la vie aux Etats-Unis. Nous avons appris à la dure, et nous avons redécouvert ce que Mao Tsé-toung disait déjà quand tout avait l'air facile : « La révolution n'est pas un dîner de gala ; elle ne se fait pas comme une œuvre littéraire, un dessin ou une broderie ; elle ne peut s'accomplir avec autant d'élégance, de tranquillité et de délicatesse, ou avec autant de douceur, d'amabilité, de courtoisie, de retenue et de générosité d'âme. La révolution, c'est un soulèvement, un acte de violence par lequel une classe en renverse une autre. » (...)

Quant à nous, habitants de la colonie

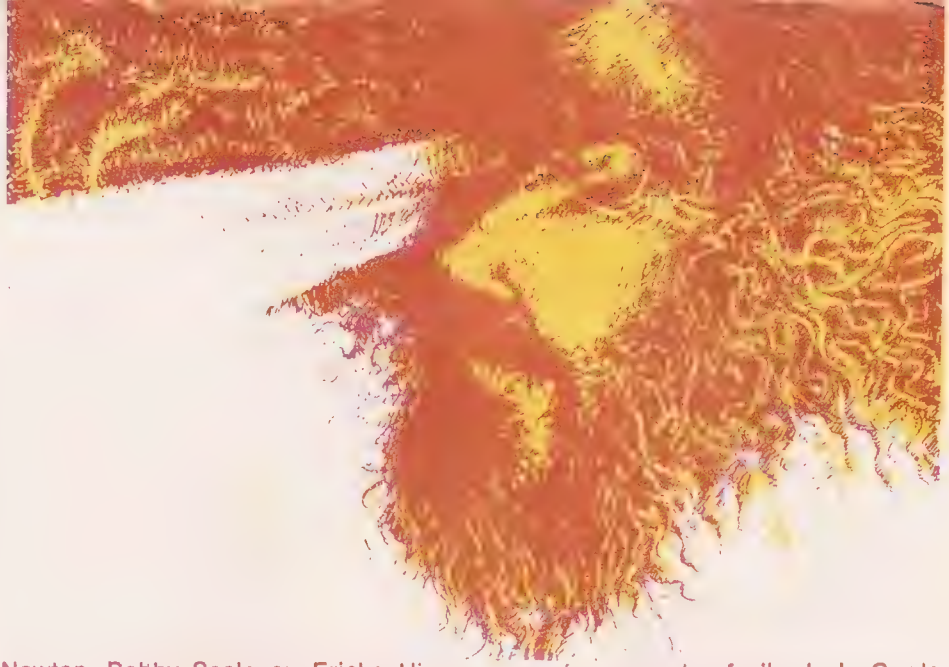
LIBRAIRIE

Le second volume des **Beatles illustrated lyrics** va paraître chez Albin Michel. Pas bon marché, mais très beau : les illustrations ont été choisies par Alan Aldridge, un dessinateur au style très fou, un des collaborateurs du **Yellow Submarine** (le film). Jérome Savary, lui, a pris la plume, et ne l'a rendue qu'après avoir commis **Guide pratique de la fête/Magic Circus,** qui promet d'être un best-seller chez tous les animaux tristes. A présent, un mauvais livre, pour changer un peu : **Les chemins de Bob Dylan,** d'Alain Rémond. On croirait entendre un vieux professeur de français faire une explication de texte sur **Phèdre.** C'est préfacé par Michel Lancelot. Hou ! (un bon, un mauvais. Les deux derniers livres sont publiés aux éditions de l'Epi).

Des inédits et des rééditions en littérature américaine. La N.R.F. publie **L'amour pour quelques cheveux,** de Paul Bowles, un poète peu connu en France, ami de William Burroughs, et une réédition mise à jour du **Panorama de la littérature contemporaine aux Etats-Unis,** de John Brown. En poche, 10/18 annonce **Nova Express,** un des grands romans de William Burroughs, science-fiction éclatée et terrifiante, ainsi que **Juke Boxes,** des inédits de Claude Pélieu, et **The favorite Game** de Leonard Cohen.

A propos, William Burroughs a un fils, qui écrit beaucoup moins bien que papa mais qui survit à sa lourde hérédité. Cet enfant s'est défoncé plus vite et moins longtemps : cela donne **Speed,** un roman d'aventure de l'amphé rapide — un beau livre sur le grand New York de la déprime (Olympia).

Robert Laffont continue à publier dans la collection « Ailleurs et demain » les nouveaux classiques de la science-fiction moderne. Après **Dune** et **Ubik,** voici **Jack Barron et l'éternité** (Bug Jack Barron) de Norman Spinrad. Parmi les classiques de la science-fiction classique, signalons la réimpression dans la collection Présence du Futur (Denoël) de la fameuse trilogie d'Isaac Asimov, **Fondation, Fondation et Empire, Seconde Fondation.** Cette chronique du futur est diaboliquement habile, le premier volume est génial, la suite s'essouffle un peu mais lorsqu'on a lu le premier on ne peut pas s'empêcher de lire les deux autres. Présence du Futur réédite également **Planète à Gogos** (The



post-occidentale de la jeunesse, nous ferions bien de discerner clairement les limites de l'analyse de Reich, et en particulier les illusions dangereuses qu'elle créera ou propagera parmi les nôtres. Des milliers de nos frères et sœurs lycéens ou étudiants feront du livre une bible, parce qu'il leur dit exactement ce qu'ils veulent entendre et qu'il renforce leurs illusions naïves. Aujourd'hui la tempête se lève, la pluie drue a déjà commencé à tomber sur nos têtes : les bibles ne nous serviront à rien. Nous avons besoin de bouées de sauvetage, de radeaux, de ponts, tout ce qui peut être assez solide pour nous faire traverser l'ouragan et nous mener jusqu'à l'arc-en-ciel qui nous attend sur l'autre rive.

Reich laisse tout cela de côté. Selon lui — et c'est sa thèse centrale — il n'y a pas et il n'y aura pas de tempête. La fleur poussera à travers les fissures du ciment : on lui permettra de grandir — elle est si jolie (...).

D'après Reich, les dirigeants de l'Etat eux-mêmes, les Nixon, les Agnew, les Laird et les Mitchell, les hommes aux ordres du grand capital en auraient marre de tenir leur rôle. Qu'ils se réunissent avec leurs patrons (entre 1,6 et 3 % de la population, les vrais « propriétaires » qui contrôlent les moyens de production), qu'ils se défoncent tous ensemble : ils s'apercevront très vite de leur erreur. Ils comprendront qu'ils n'auraient pas dû bombarder tous ces gentils Viêtnamiens ni tenter d'envoyer Huey Newton, Bobby Seale ou Ericka Higgins à la chaise électrique. Bref, ce ne sont là qu'honnêtes gens qui se seraient honnêtement trompés. (...)

Tu parles : L'Etat impérialiste ne fait pas d'« erreurs », il n'y a rien d'« incontrôlé ». L'Etat impérialiste répond avec précision aux exigences de son histoire (...).

La « révolution des consciences » tient une place importante dans la révolution sociale d'aujourd'hui, mais elle est condamnée à l'échec si elle ne se fond pas avec les autres aspects de la lutte : les aspects économiques, politique et militaires. Penser autrement, comme le fait Reich (comme je le faisais autrefois), c'est folie pure. (...) La violence a déjà commencé : voyez les fusils de la Garde nationale, les pistolets des flics qui m'ont arrêté pour avoir fumé un joint, les armes des gardiens de prison qui me privent de ma liberté(...).

La « révolution des consciences » peut être une arme puissante dans la lutte pour un monde nouveau. En faire une arme absolue mènerait à la catastrophe. Il faut développer notre culture, la pousser vers ses formes les plus évoluées, en retirer force et inspiration pour notre combat. Il faut aussi la défendre et la protéger contre les forces qui tentent de l'écraser. Aussi belle soit-elle, une culture n'a pas d'avenir si ses créateurs sont exterminés.»

John Sinclair.

space merchants) de Frederik Pohl et C.M. Kornbluth. Comme satire de la publicité et du management, on n'a jamais fait mieux. c'est en plus un excellent roman d'aventures. Lovecraft paraît de nouveau en livre de poche avec **L'affaire Charles Dexter Ward** (J'ai lu), une longue nouvelle ou un court roman.

Décidément, Hesse devient « à la mode ». Tant mieux. Lisez **Siddharta,** vous ne le regretterez pas. C'est publié chez Grasset. On finira bien par faire un article sur cet homme. Cela dit, pour connaître Hesse, il vaut mieux lire **Le Loup des Steppes** (Livre de poche).

Important sur les Marx Brothers : **Les Lettres de Groucho Marx,** aux Editions Champ Libre (c'est beaucoup plus drôle que certain interview déjà pas mal que nous publiâmes).

Assez rigolé : voici les livres politiques. Chez Maspéro, **Nous les Tupamaros :** le premier témoignage venant des Tupamaros eux-mêmes. Il y a une post-face de Régis Debray, l'enterrement de sa théorie du « foco ». Toujours chez Maspéro, un livre composé de textes des Black Panthers : tout le monde les connaît, mais qui a lu ce qu'ils écrivent ? Les Editions Champ Libre ont réédité, en douce, **La Société du spectacle** de Guy Debord. Pas de chance : le livre a été saisi illico sur la demande de Buchet-Chastel qui possédait déjà les droits. Ça vous étonne ? Deux autres bouquins aux Editions Champ Libre : **Le Meurtre du Christ** de Wilhelm Reich qui démonte la religion et s'efforce de définir la « nouvelle vie » de l'homme après la révolution (le livre va plus loin que les sommaires utopies de la période marxiste allemande ; à la fois plus discutable et plus excitant). Enfin, le **Rapport contre la normalité** du F.H.A.R., le Front homosexuel d'Action révolutionnaire, qui mettra hors d'eux-mêmes un nombre incalculable de gens de toute confession.

Enfin, une édition française de **Scum Manifesto** de Valerie Solanas (Olympia). Les premiers dans notre beau pays, nous avions publié des extraits de ce cri anti-mâle, une grande violence, un grand désordre et beaucoup de talent pour la libération de la femme.

Docteur Hugo Z. Hachis-Buisson.

L'Amérique des "enfants du printemps"

L'Amérique qui "reverdit"

LE REGAIN AMERICAIN

par Charles REICH

Best seller aux USA

Collection Libertés 2000

ROBERT LAFFONT

Petites Annonces

Nous publions dans chaque numéro des petites annonces gratuites. Vous pouvez tous nous écrire. Cinq lignes maximum, utilisez des abréviations : cela nous permettra de tout publier. Attention : pour qu'une annonce puisse sortir dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 13 janvier. Ecrivez lisiblement s'il vous plaît. Nous ne voulons pas devenir une agence matrimoniale : c'est pas de la répression, mais on n'a pas beaucoup de place et la place coûte cher. Nous préférons aider tous ceux qui cherchent à agir. Aussi, nous en sommes navrés, mais l'immobilier, le commercial et le cœur ne passeront qu'en fonction de la place disponible. Nous ne pouvons pas, non plus, transmettre le courrier : nous ne sommes que cinq permanents au journal, tristement débordés. Nous ne ferons suivre qu'aux organismes souterrains qui tiennent à le rester. Sinon, assumez, indiquez une poste restante ou une boîte postale.
Important : inscrivez Actuel-Petites annonces sur votre enveloppe.

Dernière minute

REFUSER L'ECOLE. J'ai un [illegible] isolée, aimerais connaître [illegible] mes problèmes et essay[illegible] de façon vraiment nouvelle, [illegible] et éventuelles activités communes. [illegible] Douiller, 49, rue de Chaillot - 95-Argenteuil - Tél. 982-90-84.

HOPITAUX PSYCHIATRIQUES. S'il y a des gens qui travaillent dans des hôpitaux psychiatriques et qui ont envie d'y faire quelque chose ; [illegible] et veulent aussi essayer de faire quelque chose qu'ils m'écrivent : Armand Devanneaux, 34, rue de Taverny, 95-Franconville - Tél. 959 [illegible]

CAEN. Jeune militaire 20 ans proch. [illegible] correspondantes pouvant le [illegible] week-end et aimant la musique progr. Amon Düül, Caravan, King Crimson, écrire à Gérard Jeanne, Quartier Lorge, Centrans 14-Caen.

UNDER-
GROUND
Arrivages hebdomadaires
E.V.O., SEED, etc.
Livres anglais
Librairie « Actualités »
38, rue Dauphine - Paris-6e

LORIENT va s'ennorgueillir d'une nouvelle librairie. Oui, vous pourrez désormais trouver une grande partie des revues et livres underground ou révolutionnaires, au 11 de la rue Saint-Michel, l'ouverture sera le 17 janvier 1972. Aux premières personnes qui participeront à tenir la librairie un poster caricature de l'amiral commandant aux forces marines françaises : Storelli.

DRUGSTORE : Envoyez-moi récits de vos expériences, de vos sensations, ce que vous avez [illegible], dessiné, etc. Tout ce que vous voulez d[illegible], de, sur, aux alentours de la drogue, de toutes drogues, ce que vous voulez crier, gueuler, vomir, à propos de « ça » à Erick Pessiot, 82, av. Foch, 94-Fontenay-sous-bois. Ne signez pas, seul votre prénom, (vrai ou d'emprunt).

EDITION MARGINALE : Le groupe Ashoka est une association avec pour objet « publier des livres et des revues témoignant d'expériences et d'activités pour changer la vie ». La revue et l'édition seront la tribune de tous ceux qui veulent changer la vie (écologie, communauté, économie, révolution, psychédélique...). Nous publions trois livres : un sur un voyage aux Indes, un livre collectif sur Giono et sa communauté de Cantadour et un troisième : une anthologie sur l'expérience communautaire faite par les communautés elles-mêmes, les autres que nous pensons publier, (ceux de la communauté vie nouvelle et un conte sur la pollution, du journal Courpatier) on a besoin d'aide ; que ceux qui ont du papier pour ronéo ou des stencils gratuits nous les envoient par la S.N.C.F. On a un autre projet, acheter un hameau ou un village avec d'autres groupes publiant des journaux ou communautés en formation ayant une action d'information ou artistique pour former un « village de l'intelligence » où ces communautés emploieraient le même matériel d'imprimerie : ronéo puis offset labo photo et atelier de sérigraphie. Que ceux qui veulent participer à l'achat de ce village et de cette action nous écrivent — Pour l'édition envoyez-nous vos manuscrits. Nous n'habitons pas ici, cette adresse est juste une boîte aux lettres et celle du siège de l'association : Groupe Ashoka, la Jourdane, les dones - 84-Peypin d'Aigues.

FILMS LIBERATEURS. Garçons et filles pas trop moches (minets, minettes bienvenus) venez vous aimer sous l'œil sympa d'une caméra. Voudrions faire des objets en forme de films libérateurs et prouver que le vice, la pornographie est ailleurs. Attention logement pas très grand. Joindre J. Morder et J.C. Réminiac (débutants et fauchés 21 et 29 ans) au 6, rue de Montmorency, Paris-3e.

GROUPE DE JEUNES ECRIVAINS (femmes et hommes) « in phrase » afin de jouer un tour de génie qui va transformer l'image de la littérature aussi fortement que la pop music métamorphosa le donné musical. Adressez lettres et manuscrits à Oon Monroe, villa Mont-rose, 38, bd Marius-Thomas, 13-Marseille-7e. Pour Marseille vous pouvez téléphoner au 52.11.65.

Contacts

BLUES : Ecrivez-moi si vous pouvez comprendre tous mes soucis, j'aime le blues. Jacques Chami, 33, rue Etienne-Marcel, 93-Pantin.

PARIS-15e : 15 ans, ch. F. et G. tous âges, aimant [illegible] music, Amour, Nature et Vie Future meilleure en Provence à Pâques et aux grandes vacances. Cherche Boulot le week-end. Ecrire à Stéphane Desjardies, 115, rue Lecourbe, App. 38b. Paris-15e.

UN ECŒURE PARMI TANT D'AUTRES : Des ouvriers gagnent 850 F par mois et un loyer de 530 F sans eau, sans chauffage et sans électricité, écœurant non ? Je suis écœuré, les écœurés de la vie actuelle, et non violents comme moi, peuvent m'écrire, il faut réagir ! Ecrire : Denys Schaan [illegible]

A TOUS CEUX QUI S'EMMERDENT DU COTE D'ARGENTEUIL : Il y a quelque chose qui naît chez nous, déjà un journal de diffusé dans le lycée de Val. Nous voulons contacter une communauté de la région. Ecrire à Ledru Patrick, 48, bd Gabriel-Péri, 95-Sannois.

LE RAINCY (93) : Nous sommes trois, nous voulons sortir de notre ennui, que ceux qui sont dans notre cas, nous écrivent, on fera quelque chose de valable pour oublier l'ennui. Philippe Gogly, 3, allée de la Briqueterie (93) Le Raincy.

UN FREAK QUI JURE : Si il y a des Freaks de 14 à 17 ans, qu'ils m'écrivent, je leur répondrai s'est juré ! Ronan Cudennec, 1, chemin des Capucins, 29-Morlaix.

NON AU SECTARISME : Je n'aime pas le sectarisme : « Minets s'abstenir », il faut leur ouvrir les yeux, sur ce qu'est la vie, l'utopie d'une société meilleure, il faut la faire connaître. Je voudrai les aider. Ecrire : Patrice Minetti, 7, rue A.-Ravannat-Tersseire, 38-Grenoble.

S'il y a à **MONTPELLIER** des gens comme nous, qui ne savent pas quoi faire, qu'ils nous écrivent : [illegible] Claude, Le nouveau Peyrou, Bât. A, la Paillade, Montpellier (34).

WELCOME TO FLOWER POWER : écrire à Christine Camagnoni, Doulcou, 55-Dun-sur-Meuse.

UN VIEUX 27 ans ! fou du blues et d'autres choses ch. à rencontrer des fêlés et tarés. Possède une petite discothèque intéressante - écrire à Christian Bertinetti, 10, rue de la France-Mutualiste, 92-Boulogne - Tél. 604.14.74.

DE ROUEN A PARIS. [illegible] relation avec jeun[illegible] Paris, ch. où passer deux [illegible] atmosphère humaine. Sui[illegible]

QUI VEUT M'ECRIRE ? De France [illegible] filles ou garçons. J'ai 18 ans et demi [illegible] souvent bas. Mlle Joëlle Jaube[illegible]

PARIS-15e : aimerais contacter pour essayer de former G. et F. comunauté [illegible] nous pourrions écouter [illegible] etc. Michel Card[illegible] 9, rue St-Lambert, P[illegible]

PARIS-15e : couple [illegible] un monde hostile et f[illegible]

[illegible]

[illegible] contacts pour week-end Paris [illegible] pondants toute la France pour [illegible] esseulement. Réponses assu[illegible] Thibault de Cham[illegible]

[illegible]

[illegible]ise Pascal, 5, rue d[illegible]

NON RACISTE, jeu[illegible] pondre avec tous les [illegible] écrivant français [illegible] s'abstenir). Répo[illegible] qui veulent m'écrire [illegible] Montaigne, [illegible]

[illegible] envie que ça chang[illegible] on trouvera sûrement. Mer[illegible] Diderot, 94-Vince[illegible]

TROUFION SOL[illegible]

[illegible] des marginaux. Construction [illegible] Jean-Pierre Bardat (chez Mme [illegible] du Vieil-Aître, 54-Nancy.

[illegible] de Juvisy et agglomération. [illegible] e, élabore à partir de discussions une [illegible]

[illegible] de fric. Ecrire à Joël Kerm[illegible] le Clos Fleuri - 83-Toulon.

[illegible] ou ailleurs en moto. Ecrire à Pa[illegible] 12, quai Maréchal-Joffre, 69-Ly[illegible] 2

MANTES (78), j'ai 17 ans et demi, ch. g. et f. de 17 à 20 ans habitant Mantes et région, aimant pop music. Écrire à Philippe Briand, 85, av. Jean-Jaurès, 78-Mantes-la-Ville.

PARIS j.f. 20 ans, pas tr. belle, rencont. femme âge indi. pour l'aider à sortir d'elle-même. Tél. MAR. 88.54, A. Gaillard après 20 h.

LYON (69), 21 ans, aime avoir beaucoup d'amis valables, conditions : ne pas pouvoir se passer de musique (pop, free, hard) vénérer Hendrix et apprécier Steppenwolf, Byrds, Who, Band, Zeppelin, Dylan... Ecrire à Françoise Di Santo, 26 B, rue Feuillat, Lyon-3e.

THIONVILLE. j'aimerais rencontrer j. f. aimant pop et folk, lisant Charlie-Hebdo, etc. Peut me contacter au 25 R G T Artillerie à Thionville.

CHERCHE CON désœuvré pour intellectuel délabré. NAT. 01.95 (Bernard).

FAN DE POP j. f. 16 ans ch. correspondant (es) tout pays écrivant fr. et angl. aimant les Byrds, Dead, Buffalo Springfield, Dylan, Crosby, Stills, Nash et Young. Ecrire au journal.

CHAMBERY (73), j. f. 20 ans région chambérienne aimant la nature, le pop (Cohen, Baez, Dylan) ayant penchant pour vie en communauté et pour la route Adr. Nicole Baldissin, 3, rue de la Dent-du-Chat, 73-Chambéry.

TRAVAIL, FAMILLE, PATRIE, journal gratuit et délirant lancé dans le caca quotidien de cette putain de ville réac. : Lyon, diffusé dans certains lycées, à Cadence, aux Canuts n° 0 et n° 00 parus.

COMMUNAUTE. 24 ans, salariée, paumée, par la solitude, cherche comm. ou volontaires pour en former une entre Asnières et St-Germain-en-Laye, pas mystique. Marie-Claude Mièvre, 20, rue St-Saëns, 92-Rueil. Tél. 967-72-31.

ROUEN. Pierre 17 ans déçu par la jeunesse voudrais contacter jeunes toutes marques pour faire « quelque chose » sur la région rouennaise. Ecrire 13, rue J.J.-Rousseau - 76-Sotteville-les-Rouen.

SUR LES ROUTES. 21 ans, ras le bol de vivre ainsi. Ch. copain hip. pour partir sur les routes. Peux démarrer tout de suite. Ecrire à Sylvie Bouvier, 3, rue Boissonade, Paris-14e.

UN LIT ET DES SKIS J. H. 18 ans ch. studio ou chalet pour habiter durant vacances scolaires pour sports d'hiver aucune préférence pour la station. Ecrire au journal.

MUSICIEN 19 ans, réformé du service des nazzs cherche job de disquaire de vendeur dans magasin de musique. Ch. organiste sympa voulant travailler compositions. Déjà quatre (guitare, basse, batterie, flûte et aimons King Crimson, Soft et Floyd). Ch. aussi pavillon à louer, cave ou n'importe quoi pour travailler. Ecrire J.J. Terrones, 10, av. Paul-Vaillant-Couturier, 94-Arcueil. Tél. vers 21 h à ALE. 71.70.

SYLVIE, J.P. Pourteau aimerait savoir nom et adresse de Sylvie.

AMERIQUE DU SUD. Ch. mecs pour partir Amérique du Sud (tous les pays sauf Brésil). Départ au mois de février. Durée indéterminée (plus d'un an en tout cas). Ecrire à Florsch Gérard, 187, route de Canéjan, 33-Gradignan.

FREAK ch. aussi à servir de batteur dans la région, écrire à Christian Cordonnier, 12 bis, rue Saint-Benoît, 22-ST-BRIEUC (au 2e).

NOUVEAUX VOYAGES. 23 ans, aime ballades, folk song, projette nouveaux voyages Asie et Afrique, ch. g. et f. intéressé(e)s. Ecrire à Henri Molet, Appt 102, 18, rue Jean-Moulin, 93-Gagny.

PATRICIA ouvrage collectif de poésies 56 pages, souscription 9 F en mandat à Yves di Manno, 16, allée d'Anjou, 38-Echirolles.

66-PERPIGNAN : ceux qui veulent faire des trucs sympas (journal, etc.) peuvent passer chez moi : Claude Baudoin chez M. Manuel Ruiz, 35, rue Pascale-Marie-Agasse, St-Assiscle, 66-Perpignan.

S.O.S. Crève de ne rien faire de positif voudrait aider des mecs des bidonvilles. Organisons-nous pour l'action, écrire au journal.

FAN DE B.D. J.H. 19 ans, seul, aimant et faisant B.D. cherche amis (es) Paris. Ecrire et venir chez Franz SCHIMPL, 9, rue Fénelon, Paris (10e). - 75.

2 CANARDS : « L'Alchimie littérale » + « Le Tamanoir » un à Lille l'autre à Paris. Nous diffusons en plus à Amiens, Strasbourg et Grenoble. Ch. types géniaux en tout genre (le meilleur) pour dessins, articles, etc. Ecrire à Richard Belfer, 3, rue de Monbel, Paris (17e) (publions toutes petites annonces et pub underground).

JE VENDS 32 numéros de « Charlie » très peu usés, au prix de 50 F, chez Mlle Bury, 34 bis, rue d'Etigny, 32-Auch.

35-RENNES : 2 filles (18 1/2 et 17 ans) qui s'emmerdent ferme, pas foutues de se faire des amis valables (genre hippy). Des fois que ça intéresserait, écrire à N. et C. Crestel, 8, square du Dauphiné, 35-Rennes.

LIBRAIRIE DES ARTISTES, 98, rue Damrémont, Paris (18e). Tél. Mon. 12-53. On a ouvert ! toute la littérature marginale, venez nous voir.

Route

Un lit pour la route : Région d'Amiens, Albert au bar « L'Arlequin » cherche gens sympas pour aider et réconfort.

Afrique : J.H., 20 ans, désire partir pour Afrique (Sénégal, Guinée, Côte d'Ivoire, Ghana, Nigeria, etc., ch. nana de préférence, ou mec à la rigueur, écrire d'urgence à J.-C. Gabion, 10, rue Félix-Jacquier, Lyon (6e).

Pour la route : Marseille (13e), ch. g. ou f. Christian Uzel, 26, rue du Buys, Marseille (5e).

Christophe Colomb, en vue organisation voyage tour du monde durée illimitée, départ 74-75, ch. personne pouvant fournir conseils navigation voile haute mer et pers. intéressées par aventure disp. argent. Si lecteur désireux vendre voilier pour telle aventure, écrire à Joël Christian ou Pierre Mouret, étude I, citée scolaire, 30 - Alès.

Ch. J. F. pour tour du monde en voiture. Ecrire à Vignac, Alain, ave. des Alésanges, Notre-Dame des Routes, 83 - Toulon.

Ch. compagnon(ne) pour faire la route. Michel Rotderg, 65, rue de Turenne, Paris.

Communautés

Si tu désires recevoir « C », bulletin des communautés, envoie 7 F (**chèques** ou timbres poste à 0,50 F et **10 enveloppes format 15 X 13** munie de **ton adresse,** mais non timbrées à Michel Faligand, 8, allée Roland-Garros, 94 - Orly.

Aimer les enfants : 28 ans (mentalement 10 de moins) voudrais vivre avec jeunes très tolérants. Dispose moyens de survie à exploiter et développer (activité de loisirs et de vacances). Il faut aimer les enfants. Patrice Boudard, 12, rue Simon, 94 - Ablon.

J. H., 22 ans, pour fonder **communauté urbaine.** Aime liberté sexuelle, cinéma, Léo Ferré ; écrire Catama c/o Parc, 3, square des Montferrants, 78 - Marly-le-Roi.

Communauté théâtre. En ai marre société (et vie emmerdante. Aimerait former une troupe de « théâtre »... écrire à Christine Favre, 6, avenue Tissot, 1066, Lausanne.

Visionneuse : voudrait visionner des gens ayant expérience vie Ashran interessée par expérience vie communautaire en Kibouts et archéologie. Ecrire à Agnès Orly, 14, rue Blomet, Paris (15e).

Pollué : 22 ans, sais vraiment pas quoi foutre dans environnement pollué. Aimerais fonder communauté midi ou ailleurs. Ecrire Yves Habrard, 10, place des Châtaignes, 84 - Avignon.

Couple 26 ans, jeunes, beaux et intelligents (!). A l'étroit dans le mariage voudrait rencontrer pour discussion couple de 25-35 ans. Sommes universitaires, PSU, MLF. Cherchons pour éviter aliénation matérielle et morale. **Région parisienne. Ecrire** Nathalie et Alain Charraid, 20, avenue Jeanne-d'Arc, 92 - Antony.

Permanance carrefour lecteurs de « C » et lecteurs d'Actuel intéressés par le mouvement communautaire, écrire Claude Faure, 9, rue Maubourguet 33 - Bordeaux. Recherche contacts en Corse pour discussion, action, communauté ou simplement être ensemble.

Aveyron : communauté urb. désirant une transplantation rurale hameau et 50 ha de terrain isolé et abandonné depuis 20 ans. Du boulot. Avons partie du fric nécessaire mais il en manque. Il y a dix baraques, écrire ou venir. M. Gérard Rameau, boulangerie rose, rue de la Montagne-Savart, 93 - Villemomble.

Annonce trop longue : La Communauté « Vie Nouvelle » (La Roche les Arnauds - 05) serait prête à accueillir des femmes de 20-40, d'esprit large, prêtes à partager leur affection avec les membres de la communautés, sans tabous ni puritanisme. Si vraiment sans fric, sur base « au pair ». Aucune objection à recevoir des femmes avec enfants.

Nous cherchons également à adopter une fillette de 5 ans ou plus.

Nous recherchons communautés ou particuliers libertaires pour échanges d'enfants durant les périodes de vacances. Les nôtres sont des garçons de 12, 8, 6 et 3 ans et ont besoin de compagnons de leur âge.

Nous acceptons dons de vêtements, etc., machine à coudre usagée, livres (ésotérisme, psychologie, culture biologique, artisanat, et autres d'inspiration libertaire ou comunautaire). E. Petrakis, « Vie nouvelle », 05 - La Roche des Arnauds.

Porc et alcool : 41 ans. Marié. 3 gosses (1 à 4 ans) pour comm. urbaine à Paris ou banlieue sur les bases suivantes : liberté sexuelle, abstention d'alcool et de viande de porc, communisme limité. Ecrire à Martin Yves, 16, rue d'Avron, Paris (20e).

Ibiza : Nous revenons du Népal ; fille 20 ans et mon copain 22 ans cher. pers. ayant ou connais-

PETITES PUB: C'EST PAS CHER

C'est pas cher : dépêchez-vous, 200 F pour 1/21e de page, soit 35 mm de hauteur sur 60 mm ; 350 F pour 1/8e de page, soit 50 mm de hauteur sur 125 mm.

RUFUS & CHLOE

104, rue Saint-Denis

Nos Jeans sont vendus au prix de 35 F et non pas 55 comme ce fut annoncé dans le n° 15.

MINUS : S'ABSTENIR

On reçoit pas mal de demandes de chanteurs et de groupes qui veulent qu'on les aide à démarrer ; nous, on n'est pas contre, c'est notre job. N'empêche que des fois, il y a des cassettes et des bandes qui sont douloureuses à écouter. Soyez gentils, faites plusieurs essais avant de nous les envoyer. Heureusement, il arrive que l'on reçoive des trucs super valables, alors c'est pour ça qu'on continue à auditionner de A à Z tout ce que nous recevons. Si vous bricolez dans la chanson ou la musique, vous pouvez nous envoyer un enregistrement de ce que vous faites, on ne sait jamais, c'est peut-être valable, alors ça serait con que vous restiez à mégoter.

Raoul Anderson
Management
B.P. 60, Paris II

LA COTE D'ALERTE

Journal satirico - politico - bourguignon sortira le 1er janvier 1972

C'est un numéro de lancement. 3 000 exemplaires à leurs risques et frais. Faut-il les aider. De cette vente dépendra la parution régulière.

Ecrire à J.-P. Gantheret, 64, rue des Moulins, 21 - Dijon.

Qu'est-ce que

® AQUA BED

c'est une poche de plastique remplie d'eau qui remplace à la fois votre sommier et votre matelas traditionnel. C'est un lit chauffant équipé d'un thermostat que l'on règle à la température désirée (jusqu'à 38°). Nous passons le tiers de notre vie à dormir. Le choix d'un lit est donc une chose sérieuse.

Venez l'essayer... vous reposer : C.B.Z., 1, rue Cöetlegon, angle 94, rue de Rennes, Paris-6e. Tél. :548.07.69.

TRAVAILLER DANS LES BIDONVILLES

L'Aide à Toute Détresse peut recevoir des objecteurs de conscience (il y en a 7 actuellement), c'est-à-dire des jeunes qui s'engagent à travailler deux années dans le Mouvement.
Ecrire à ATD - 95 - Pierrelaye.

ELEMENTS

SEULE REVUE DE GAUCHE DANS LAQUELLE ARABES, ISRAELIENS ET PALESTINIENS S'EXPRIMENT COTE A COTE

Le numéro 8-9 vient de paraître

LA NOUVELLE REFLEXION ARABE
LES PALESTINIENS :
UNE STRATEGIE DU POSSIBLE ?

Un numéro exceptionnel !
En vente dans les librairies et à la rédaction :
15, rue des Minimes, Paris (3e).
Tél. 887-06-65

ABONNEMENTS :

D'un an (4 numéros) ..... 24 F
De soutien (à partir de) ..... 50 F
Etudiant ..... 15 F

Un Resto tenu par des copains d'Actuel « LE BŒUF GROS SEL »

Si vous êtes dans le coin d'Ivry-sur-Seine, vous pouvez manger pour 6 F, 1/4 de vin compris.

39, rue Jules-Vanzuppe, Ivry-sur-Seine

Clémentine

40, rue de la Montagne-Ste-Geneviève
Paris 5e - 326-27-61
fond de cour
ouvert l'après-midi
Importation de tous les disques pop américains 35 F
C'est le moins cher de Paris

vient de paraître

La nouvelle formule de

PLANETE

Format agrandi,
Présentation vivante et mouvante
Equipe nouvelle
Couleurs, couleurs

Nous voulons rendre compte
des révolutions de la connaissance,
de l'expansion de plus en plus
nécessaire de la conscience,
des développements possibles
de l'énergie psychique.

Dans le numéro 1 :
Edgar Morin et la quête intérieure.
La sorcellerie des Andes,
source de la médecine psychosomatique.
Stephane Lupasco :
matière = énergie = vie,
du rêve de la mathématique
et de la mort.
Daniel Odier : John Cowper Powys,
le charlatan cosmique.
L'architecture bloquée d'aujourd'hui.
Bernard Malamud et son trou.
Les masques de Moreh.
Les labyrinthes de Leenhardt.

sant « Finca » à vendre à Ibiza (petits prix) ou freaks possédant ferme Ibiza sympa pour vivre ensemble. Participation à tous les frais. Ecrire au journal qui transmettra.

Chaussures et duvet : Pour tous ceux en cavale et les autres qui n'ont pas de fric mais des chaussures de montagnes et un bon duvet, pour ceux qui n'ont pas peur du froid, de l'inconfort et de la solitude, la comunauté du Planel offre gîte et couvert. Cté du Planel du Bis, 09 - Le Bosc.

Mosik

Batteur : Batteur ch. musiciens pour groupe Jazz contemporain but non lucratif. Ecrire J. Domenesques, 71, rue Chevalier, 95 - Montmorency.

Débutant batteur et avec matériel ch. musiciens (basse, guitare, orgue, voc.) débutants, hard rock (Zeppelin Who et Progressive music.). Ecrire à Michel Duteil, 242, cours E.-Zola, 69 - Villeurbanne.

Mansarde : organiste cherche mansarde à louer à Paris pas cher ou hébergement chez mélomane, écrire à Jean-Louis Colléter, Première D., collège Saint-François, 29 - Lesneven.

Orchestre **cherche local,** poss. payer petit loyer, contacter Jean-Richard Portier 736.31.06 à partir de 20 heures.

Argile groupe (cinq musiciens + un road) cherche pour vivre des contrats dans toute la France. Etienne Humbert, « Argile », Communauté Artistique des Chevannes, 71 - Anost.

Muses groupe pop, panne d'inspiration ch. soutien moral et si possible financier, minettes sympas et demandes écrivez à « Shawdeens'Protraction », 5, rue des Grands-Degrés, Paris (5e).

Génies cherche gars ou filles géniaux, région d'Amiens pour monter orchestre, joue du piano (orgue) et guitare. Possède un peu d'argent. Les bonnes volontés peuvent venir ou écrire à : Etienne Rousée, 3, rue P.-Santai, 80 - Amiens.

Cherche boulot dans tout ce qui touche la Pop music, écrire à M. et Mme Garrigue, 51, rue du Gaz, 33 - Libourne.

Disposons mobile discothèque light shox, 200 watts de sono, et 5 000 watts de projection avec 8 projecteurs, écrire François Renou, 21, rue Edouard-Branly, 33 - Bordeaux Bastide ou José Ruiz, 57, rue Montméjan.

Hard Music cherche quelques gars pour former hard-musique. Suis auteur textes et chanteur, j'écris parce que Bordeaux c'est mon tombeau et qu'il est utile que l'esprit survive. Ecrire Carmona Pierre, avenue Henry-Vigneau, chemin long, 33 - Mérignac.

Avis aux musicos : Si vous avez idées pour fonder syndicat et aussi un journal de 3 ou 4 pages, distribués gratuits, écrire à Mimile, 35, rue Charles-Jildevert, 93 - Villemonble.

Quatre murs pour faire du bruit : Le groupe Unsilent Minority ch. région parisienne local pour répéter (cave, hangar, grange...) échange : aménager local, concerts gratuits, etc. Michel Galina, 2, rue Raoul, Paris (12e). Tél. NAT. 61-59 à 19 h 45.

Underground groupe de Free jazz ch. local, guitariste, orchestre underground ou free. Ecrire à Baduel Gérard, 3, rue de Cotte, Paris (12e).

Jolie voix s'il existe des types de Poitiers ou de Châtellerault qui ch. un guitariste (ou une fille à jolie voix qui aurait besoin d'un accompagnateur) dans le genre folk et blues, écrire à Michel Rohan, 6, rue de la Bretonnerie, 86 - Poitiers.

Négoces

Effets spéciaux : Free-son light show animation discothèque sonorisation éclairage effets spéciaux : Auditorium, 66, rue de la Fontaine-au-Roi, Paris (11e). 357.04.78.

Vive la merde : Cherche guitare sèche ou basse pour 100 F, pas plus, je suis raqué. Françis Bon. 108, av. Jean-Jaurès, 14 - Mézidon.

Ecole à Formentera, maison + terrain, cherche enfants 9 à 11 pour école et app. agriculture. Ecrire Marie Noël Duché, 11, avenue des Gobelins, Paris (5e).

Envoyer sa photo : J. H., 19 ans, photographe, ch. j. gens pour photo-club dans M.J.C. et filles pour portraits région Orléans. Ecrire photo Ligneau Alain, 1861, rue de la Source, 45 - Olivry.

Space sound : Groupe pop, recherche saxo ou chanteur flûtiste, et local pour répétitions. Ecrire : Space sound Chorégus, 9, rue Benoît-Malon, 94 - Champigny-sur-Marne.

On embauche : groupe photographe recherche J. F., 18-30 ans, genre hippy, pour photos, mode, publicité, académie. Ecrire avec photo si possible M. Attal, bureau 82, 37, rue des Francs-Bourgeois, Paris (4e).

On aurait besoin d'une **Ronéo...** M. Chemouni Sauveur, 8, rue Paul-Léautaud, 92 - Fontenay-aux-Roses.

ON EMBAUCHE : Le théâtre Bull recherche groupe musiciens Pop avec instruments, très créatifs, pour son prochain spectacle basé sur la répression. Tél. JUS. 29-32, Alain Scoff ou écrire 31, rue Tournefort, Paris (5e).

B.B. au soleil : Cherchons gars, filles, bébés voulant vivre ensemble à partir de février, au soleil (Maroc, Ibiza). Essai d'éducation anti-autoritaire. Ecrire, ou venir, Jocelyne Fonlupt Les Bruyères 69 - Chazay d'Azergues. Tél. 81-60-75, Lyon.

Gros bras : Cherchons communauté rurale en formation ou déjà établie ayant besoin de quatre solides bras pour travailler la terre. Ecrire à Jean-Michel Thizeau, 55, rue de Varenne, Paris (7).

Maroc : Deux jeunes, 20 ans, désirant partir au Maroc du 1er au 16 janvier 1972 cherchent jeunes filles n'ayant pas trop de principes bourgeois, moyen de locomotion 3 CV break pas trop en loques. Ecrire Yvan Bebarde, rue A.-Croisat, 58 - Fourchambault.

N° A'32 : Etudiant Lycée Saint-Louis, 19-20 ans, désire rencontrer J. H. ou J. F. heureux pour discuter du bonheur. Ecrire ou essayer de contacter au lycée même (c'est possible), n° immatriculation A'2 P. Girault, 10, allée d'Alençon, 93 - Sevran.

Groupe de jeunes cherchent proche banlieue Paris **grand pavillon** avec hangar à louer pour fonder cté urbaine. Jacques André, 9, rue de la Fontaine-du-But, Paris (18e).

Capricorne : S'intéressant à Zen, non-sens, cinéma, poésie. « Solitudes encombrées d'isolement » bienvenues. Laurent Nuchy, 14, rue Montgallet, Paris (12e).

Tuer le temps : cherche personnes pas trop cons, habitant dans la région d'Albi-Carmaux en vue de « tuer le temps », musique, politique, bouquins, hippies, écrire à Marc Hacklinger, 11, Les Bruyères, 81 - Blayes-les-Mines.

Halte aux routiers : Entre le 20 décembre et le 2 janvier, on pourrait accueillir quelques filles et quelques gars qui font la route en Bretagne. Amener 2 à 300 anciens francs pour la bouffe par jour. Minets s'abstenir. Villa « Roch ar ma », rue de Kerrellec, 22 - Trébeurden (Côtes-du-Nord).

VENDS GUITARE bolk 6 cordes Rolloman garantie neuve état impeccable presque jamais servie : 300 F. Tél. 460-26-61 après 20 h. Vend aussi disques neufs.

VOIE DE GARAGE Ashram itinérant louerait terrain courte durée. Personne intéressée par rech. spirituelle et forme de vie correspondant s'informer même adresse Jean-Pierre Genest 9, rue de Verdun 91 - Chilly-Mazarin.

J'AI PEU DE POGNON et je cherche tous les renseignements possibles concernant mai-juin 68 : Tous les journaux, tracts, affiches, photos, récits personnels, etc. S'il vous reste de ces choses qui vous sont inutiles, envoyez-les moi gratuitement ce serait sympa. Dominique Mattei 142 rue de Paris 92 - Bagneux.

VENDS : John Mac Laughlin ; Devotion, Tony Williams, Miles Davis, Pink Floyd, Flock, East of Eden, J.A. Volunteers C.S.N.Y., Steppenwolf, Byrds. Tous très bon état. Le 33 t. 15 F, le double 30 F. Ecrire A. Bonnouvrier, 18 place Richelieu 17 - SAUJON.

VENDS 33 tours 15 F (1) 30 F (2) Black Sabbath, Master of reality, CSNY, Four way street, Yes album, J. Hendrix experience, Cactus oneway... Edg. Winter, Johnny Winter, The Doors, John Lennon, Beatles. Excellent état. Lutz Gérard 13 rue de Bretagne 95 - Gonesse.

CHERCHE MACHINE A POLYCOPIER écrire à Eric Touitou allée G. Courbec 94 - Vitry-sur-Seine.

BOTTES DANS LE CUL Ch. endroit (1 m sur 2 minimum) pour pioncer. Chauffage, électricité et tout le reste, je m'en passe. Faites vite. Parce que j'en ai marre de me faire réveiller à grands coups de bottes dans le cul par des Môssieurs que j'connais pas. 100 F maximum. Tél PER 06-68 demander Catherine.

GROUPES POP. Ex-musicien et pseudo-sociologue voudrait mener à bien des recherches sur le pop. Il demande à tous les groupes de lui écrire pour lui exposer leur projet, leur vie quotidienne, leurs difficultés à se faire entendre. Alain-Noël Roux, 49, bd de la Villette, 75 - Paris-10e.

GUITARE Fender « Telecaster » excellent état avec étui prix 1.600 F ampli Hohner 40 W avec étui Prix 1.600 F Tél. CLI. 76-17.

FERRE : Recherche 1er et 2e L.P. de Ferré en bon état. Tél. Grignard JAS 64-96 le matin de 10 à 12.

POUR COMMUNAUTAIRES OU FUTURS, intéressés par l'artisanat. A Dinan en Bretagne, stages d'initiation. Au Batik, technique malaisienne d'impression sur tissus. Aux bijoux : travail du métal et réalisation bijoux. Ecrire à Bernard J. André Moulin de Méen, Vallée de la fontaine des eaux Dinan 22 Tél. 39.10.83.

Recevez chez vous, le bulletin du club « Cégée », en trois rubriques avec photos Tribune libre - vos annonces - Lettres ouvertes. Le spécimen : 5 F. Ecrire Menoud - B.P. 1244 - Nantes 44.

MACROBIOTIQUE. Ch. Cuisinier macrobiotique pour restaurant macrobiotique à Saint-Etienne. Ecrire pour premier contact à Jean-Yves Lanfranchi 16, rue Pierre Budin Paris 18e.
VENDS ampli Farfisa 60 w. vib. rev. 800 F - Garen 15 w Vibrato + micro Beyer 450 F le tout en bon état. Tél. 287-24-03 après 19 h ou écrire Hervé Queudot, 21, rue Parmentier 93 - Montreuil.

Messages

DEDE, ancien minet, il y a des lettres pour toi. Envoie ton adresse au journal.
LOVE IN VAIN qu'elle m'écrive vite, je suis certain de la guérir. Abbou, Poste Restante 37 - St Avertis. Un gros pavé = love in vain.
OLYMPIC, désire retrouver fille, rencontrée à nuit underground americain 4 décembre au fond à gauche de l'écran, près du radiateur - regrette séparation si rapide, vibrations réciproques très bonnes. Ecrire à D. Macé 8, bld de Denain, Paris 10e.
JOHANNA voudrait savoir ce que devient Jean Lovi.
VOUDRAI NOUVELLES Jean Louis Kowalczik du père noël et de la Vierge féérique bretonne lors d'un rêve phantasmico-astral Philippe Dezert, St-Georges-du-Leman, 74 - Thonon-les-Bains.
ROCKY recherche Philippe Robade habitant à Toulon, connu sur la route, et Ghenogis, guitariste Rocky Van - Triel, 83 rue de l'Amiral-Mouchez, 75 Paris 13e.
FRANÇOIS-ALBERT de Brest. J'ai un projet d'un livre qui me trotte dans le foutre et dans la cervelle depuis 5 ans. Je crois que vous êtes les deux personnes avec qui j'aimerai le réaliser. A. Pidwell, 25, rue de l'Aurore, Bruxelles 1050 - Belgique.
LES TYPES ou les nanas qui ont fait des inscriptions sur les murs endormis de la ville non moins somnolente de Berck-sur-mer (hé oui) devraient venir prendre un pot au « Commerce » le samedi entre 18 et 20 h. On pourra causer et on verra ce qu'on peut faire.
L'ADRESSE de Christine, ça me plairais de parler avec elle de Jim Morrison. Michel Cardin - Foyer de la Maçonnerie, 9, rue St-Lambert - Paris 15e.
J'AIMERAIS que ce jeune Strasbourgeois de 24 ans me passe un mot ou lieu et m'indique ses coordonnées, Sylvie, Actuel.
GILLES, pourquoi tu ne me filerais pas ton adresse, celle de ton pote ou d'un foyer, enfin un truc ou te contacter ?
LOVE IN VAIN, écris à Gérard Chamaillard, 6 rue Scribe, 95 - Villiers-le-Bel.
FELIX envoie ton adresse à Olivier Yann Dominig, 37, rue Lafond - 35 - Rennes.

Divers

HOJALRISTA : journal sans commencement ni fin, à l'usage des bègues, des esprits simples et des clochards célestes, va sortir en janvier 72, 1,50 pièce. Ecrire à Hojalrista, 19, rue de Courcelles, 51-Reims.
ARTISANS ASSOCIATED : Avons monté à Poitiers un collectif d'artisanat qui s'essoufle, on voudrait connaître des gens. Jack Chauvin, Francis Baudry, 16, rue St-Cyprien - 86-Poitiers.
ENGAGEZ-MOI : Zaza, chanteur comique et déluré de notoriété contestée pour intellectuels attardés. Artiste de mauvaise qualité, je ferais le bonheur d'un directeur de salle désirant faire parler de lui. Zaza, 15, rue J.-Lamber, Paris (17e).
GROUPE THEATRE EN FORMATION : poursuit recherches tous niveaux, ch. comédiens et... diennes pour la 1ère étape : montage pièce de Brecht « La bonne âme de Sé chouan ». Enthousiasme et assiduité de rigueur. 1er contact avec Chambon, 155, av. Aristide-Briand - Savigny-sur-Orge (91). Répétitions MJC Savigny, rue des Genêts (lun. mar. jeudi vend. dim. 20 h 30).
CORRESPONDANT DE CAMBRAI : 18 ans cherche à savoir pourquoi « Grand Funk Rail Road » est massacré dans les revues underground. Ecrire Michel Sorriau, 5, av. Albert-Ier, 59-Cambrai.
INTERGROUPES : demandons aux communautés groupes, éditeurs, mécènes, musiciens, etc. de nous écrire ou de venir, pour se décrire et dire ce que vous recherchez. Nous pourrons vous aider à trouver groupes déjà formés ou mecs éparpillés. Dominique et Bernard Deuillers, 13, rue des Genêts, 28-Chartres.
LAB'ART VILLAGE : le vendredi soir, 2 fois par mois, on y vient présenter ses toiles, des dessins, ses photos, on y vient chanter, dire des poèmes, pour écouter des disques, contacter des jeunes. Ce n'est pas un spectacle, nous voulons que ces soirées soient un prétexte à l'expression libre de chacun. Prochaines soirées : le 10 décembre, 7-21 janvier, 4-18 février, 17-31 mars, entrée 3 F. Lab' art village, 12 bis, villa des Couronnes - 92-Courbevoie. Tél. 333-73-03.
18X24 EN MARGE : photo. 21 ans, ch. modèles bénévoles, tous âges, toutes sortes, minettes acceptées, passez ou écrivez à Dominique Coulon, 85, allée Gabriel - 59-Marcq-en-Bareul.
Vidéo : Ch. jeunes gens intéressés par création coopérative vidéo (production, réalisation, diffusion), et possédant un peu de fric ou du matériel. Ecrire à G. Bert, poste restante, Paris-Saint-Lazare (8e).
Ne pouvant voyager : cherche cartes postales ou photos monde entier. Pour envoi port dû. Je suis fauché. Jack Allard, poste restante, bureau 47, 8. place de la Bourse, Paris (2e).
Psychanlyse : J'ai besoin d'une psychanalyse, j'ai pas de blé. Ecrire à Lucas chez Claudie Renard, 71, rue Buffon, Paris (5e).
Le Tamanoir : Journal qui met la révolution au service de la création. Cherchons locaux pour le passage de groupes pop et expos. Cherchons ronéos, imprimeries et ateliers de sérigraphie. On essaie de faire de la photo et des films à la lueur de nos délires : si cela vous intéresse... Après l'annonce dans « Actuel » d'octobre, sur 80 lettres, seulement 3 avaient été écrites par des filles : la poésie doit être faite par tous. Le numéro 7 sortira le 20 novembre 1971, et le numéro 8 en décembre. Le Tamanoir c/o Richard Belfer, 3, rue de Monbel, paris (7e). Le numéro : 2 F.
C'est un peu grave : Cherche pour flippé de mes amis, en survivance d'un voyage en Inde, espace vital où il pourrait se recomposer. Condition première : qu'on lui foute la paix. Ecrire au journal.
Ils sont là : Le riz shanghaï, les Indiennes et Ustad zia mohinddin dagar... Pour vous, les témoins d'lustucru vont parcourir la France ! Alors n'attendez plus pour en faire partie. Ecrire à Jean-Paul Billard, 202, route de Dieppe, 76 - Deville-lès-Rouen.
Journal : Cherche J.H., J.F. pour création journal, totale liberté d'expression. Ecrire au journal qui transmettra.
En vue de revue : Ch. poèmes, nouvelles, en vue de publication de revue, envoyer 2 à 4 poèmes pour sélection + 3 timbres à Guilbault, 23, quai de la Monnaie, 33 - Bordeaux.
La Baleine : Ch. distributeurs pour un journal écologique « Le Courrier de la Baleine ». Commander 10 numéros minimum à 1,25 F, pièce, revendable 2,50 F, régler en timbre ou en chèque, à l'ordre de : Serge Mallot, Les Amis de la Terre, 25, quai Voltaire, Paris (7e).
Inter Poètes : Poètes de tous âges, 0 à 100 ans, toutes nationalités, H. ou F., j'échangerai volontiers mes poèmes contre les vôtres. Ecrire à Alain Allain, 98, rue Félix-Ménétrier, 44 - Nantes.
Deux amies : Désirent contacts avec jeunes poètes, ou ,pas du tout, sachant leur tirer les vers du nez. Aimeraient trouver anciens du Pib à Bourges. Ecrire à Katy Schwenninger, 144, rue Philibert-Delorme, 59 - Roubaix.
Petit Rigolo : Je finis mon service militaire, et je viens à Paris en février, je passe mon temps à faire des photos, des poèmes, le clown. Cherche petit rigolo (ou grosse marrante) qui pourrait m'aider et, si possible, me trouver une piaule. Gérard Dejoux, 2, rue de Vingré, 03 - Vichy.
On recherche : Personnes pour tournages de film — devant et derrière la caméra —, tout matériel bienvenu (même fric). Venir ou écrire à Daniel Robert, 50, rue de la Folie-Rignould, Paris (11e).
Prises de vues : 24 ans, passionné de cinéma, reportage, documentaire, et en particulier cinéma militant. Suis cours d'opérateur de prises de vue. Accepterais toutes propositions en vue de travailler dans une équipe de film de mer, comme assistant opérateur ou autre boulot ayant comme principale occupation la prise de vue. Ecrire à Charles Beck, 15, avenue André-Grégoire, 4970, Belgique.
Instable : Type se faisant régulièrement virer de boîtes bien pensantes, aux cheveux longs + barbe cherche job dans organisation souterraine ou autres. Gallon Michel, 4, rue des Jacinthes, 94-Fresnes.
Groupe Ciné : Ch. G. ou F., avec ou sans matériel, pour former groupe indépendant de réalisation cinématographique. Ecrire à Guy-Jean Genevier, 41, rue du Château-Landon, Paris (10e).
Internationale merdique : Ch. acteurs embêteurs. Jennie Vauthier, 9, rue Jean-Cabelas, 80 - Camons.
Rectificatif : Le C.C.P. de l'Aube enclavée, c'est 10 219 52 Paris au nom de Lucien Planchat et non 10 219 42.
Traducteurs : L'Aube enclavée cherche des traducteurs plus ou moins bénévoles pour traduire des nouvelles de SF anglo-saxonnes, écrire à Philippe Hupp, 34, rue Bossuet, 57 - Metz.
Des tas de photos. : Journal de photos bizarres va bientôt sortir si vous envoyez des tas de photos et un peu de fric, Dominique Antony et Antoine Stauder, 152, rue de Flandre, Paris (19e).

POSTERS
DE PHILIP CAZA
SÉRIGRAPHIE 2 COULEURS
(NOIR ET ROUGE)
FORMAT 50X70 CM
18 F L'UN . 34 F LES 2
ADRESSEZ VOTRE COMMANDE
À : PHILIP CAZA
3 SQUARE DE ST GERMAIN
78-MARLY-LE-ROI
JOIGNEZ VOTRE PAIEMENT
À L'ORDRE DE :
SÉRIGRAPHIE MICHEL CAZA
EN VENTE AUSSI CHEZ "OPTA"
24 RUE DE MOGADOR · PARIS 9
CHEZ "ACTUALITÉS"..
ET QUELQUES AUTRES...

souvenirs souvenirs

BYG RECORDS

les débuts du POP

VOL. 1 THE ANIMALS AND THE YARDBIRDS

VOL. 2 THE YARDBIRDS AND THE ANIMALS

VOL. 3 SONNY BOY WILLIAMSON VISIT TO ENGLAND
GRAHAM BOND THE BEGINNING OF JAZZ-ROCK

VOL. 4 GRAHAM BOND – THE BEGINNING OF JAZZ-ROCK

VOL. 5 THE FIRST RYTHM & BLUES FESTIVAL IN ENGLAND
BIRMINGHAM TOWN HALL, 28TH., FEBRUARY, 1964